LES GRANDS ROMANS FILMÉS

ANDRANIK

Par **JACQUES FILLIER**

ROMAN VÉCU D'UN HÉROS ARMÉNIEN,

D'après le film édité par "*ARMÉNA-FILM*".

Éditions de Mon Ciné, Paris.

3 frs 50

Film "Arména-Film".

LES GRANDS ROMANS FILMÉS

JACQUES FILLIER

ANDRANIK

Roman vécu d'un héros arménien.

D'après le film édité par " ARMENA FILM "

PARIS
ÉDITIONS DE Mon Ciné
3, rue de Rocroy, 3

DISTRIBUTION

Anahid	ANDRÉE STANDART.
Andranik	ACHO CHAKHATOUNY.
Andranik père	
Khalil bey	ALBERTI.
Hraïr	STAMATO.
Le prêtre	CHENNEVIÈRE
Andranik enfant	Le petit SIMON.
Hraïr enfant	Le petit LUCIEN.

ANDRANIK

Ce film, dédié à la mémoire d'Andranik, rappelle quelques fragments de sa vie héroïque, entièrement vouée à sa Patrie.

I

Déjà las de la terre vers laquelle, tout à l'heure, il était descendu, l'aigle aux ailes frémissantes leva son fixe regard vers la cime du mont où s'abritait son aire. Il avait hâte de retrouver l'air âpre et le sommet vierge qui lui étaient familiers, là-haut, tout près des neiges éternelles qui étincelaient sous le soleil printanier.

Ses ailes se déployèrent et fouettèrent l'espace d'un battement lent d'éventail vivant et lourd. Il quitta le sol et monta, vertical, vers son domaine inviolé.

Il savait qu'il n'avait à redouter la menace meurtrière d'aucune arme, dans ce pays d'Arménie qui jadis l'avait pris pour emblème de sa puissance. Il survola donc, nonchalant et superbe, les champs et les villages étendus au-dessous de lui. Il plana sur les jardins parés d'une fraîche verdure. Il frôla de son aile la sombre masse, couronnée de glaciers, du mont Ararat où jadis vint s'arrêter l'arche de Noé, portée par les eaux du Déluge jusqu'à cette double cime altière, qui émergeait seule de l'immense nappe liquide, comme une borne géante. Il flâna au-dessus des neiges éternelles du Taurus étincelant et massif, se mira dans l'immense lac de Gotchka, ceint de hautes montagnes qui s'y reflètent ainsi qu'en un parfait miroir. Il contourna les dômes d'Etchmiadzin, le couvent des Trois-Eglises, où le patriarche prie sans cesse pour le salut de sa patrie captive.

Son vol capricieux, un instant détourné de son but véritable, conduisit l'oiseau de la montagne au-dessus d'un village arménien pauvre et triste que rien ne distinguait des autres.

Là, comme partout ailleurs, les maisons étaient basses et construites sur un modèle uniforme. Depuis des siècles, elles devaient être bâties ainsi, d'un bout à l'autre de l'Arménie, et nul n'aurait pu déterminer l'âge de ces demeures fidèles à une tradition séculaire. Les êtres, comme les choses, n'avaient point changé d'aspect au cours des siècles. Les cœurs, ici, demeuraient absolument fermés au tourment inconstant de la mode. Le large pantalon, la blouse lâche et le bonnet de fourrure des hommes étaient copiés sur ceux de leurs ancêtres, et les femmes ne changeaient rien à leur costume, fidèles aux lourdes étoffes brodées, aux amples jupes, aux fichus multicolores qui seyaient si bien à leur beauté brune et robuste.

Il semblait que le souci de progrès qui enfièvre la vieille Europe et le Nouveau Monde ne pût se glisser jusqu'en ce pays. Traditionaliste né, l'Arménien continuait, de père en fils, à travailler comme on le lui avait appris. Le cuivre, l'argent, le fer, le plomb extraits des montagnes, servaient à confectionner les mêmes objets indispensables, et non point à fabriquer de nouveaux produits chimiques, des alliages compliqués.

Les mêmes charrues creusaient les mêmes sillons, dans les champs ensoleillés. Et quoique peu fertile, le sol arménien fournissait à ses enfants, le riz, le blé, le chanvre, le tabac et même le coton dont ils avaient besoin.

Au seuil des maisons, de vieilles femmes édentées, ridées, filaient ainsi que des Parques inexorables, tout en bavardant. Leurs pieds étaient nus et durcis par le granit des routes autant que par les années. Si vieilles qu'elles fussent, elles ignoraient le repos, ainsi que toute leur race laborieuse, qui devait travailler sans répit pour permettre aux Kurdes, leurs oppresseurs, de vivre à leurs dépens dans une grasse oisi-

veté. Les doigts décharnés des vieilles Arméniennes filaient avec une agilité demeurée intacte en dépit des ans. Jadis, lorsqu'elles étaient de jolies filles rêvant au foyer futur, elles avaient filé leur trousseau; jeunes mères, un peu plus tard, elles avaient travaillé pour leurs fils et maintenant elles songeaient au linceul futur, fait de ce fil qui glissait entre leurs doigts usés. Tout en accomplissant leur besogne machinale, elles échangeaient quelques propos sans gaîté, ranimaient de vieux souvenirs, évoquaient des deuils et soupiraient parfois, car jadis leurs yeux avaient pleuré toutes leurs larmes et les trop rudes épreuves subies avaient lassé en elles jusqu'à la faculté de souffrir.

Dans un pré voisin, un berger assis à l'ombre d'un arbre, et qui surveillait ses troupeaux, salua d'un geste large l'oiseau symbolique, l'oiseau libre que n'opprimait aucune tyrannie. Mais un laboureur qui poussait sa charrue dans une rizière ne daigna pas lever les yeux de son sillon, trop absorbé par sa tâche pour s'en détourner.

Des enfants bruns cheminaient vers l'école et portaient sous leurs bras des livres et une ardoise. Ils se hâtaient, pour ne point arriver en retard à la leçon du matin. Une précoce gravité marquait leurs jeunes visages et leur donnait cet air réfléchi qui caractérise les enfants obligés de connaître, dès leur plus jeune âge, la nécessité du travail.

Un village kurde, non loin de là, offrait un saisissant contraste avec cette activité imposée sans répit aux Arméniens.

Tandis que les paysans arméniens travaillaient aux champs et menaient jusque dans leur vieillesse la rude existence des cultivateurs, les Kurdes se réunissaient dans leurs cafés pour y savourer le moka, tout en échangeant de gais propos dont souvent leurs victimes faisaient tous les frais. A quoi bon travailler, lorsqu'il était si facile de vivre aux dépens d'une population qui supportait sans se plaindre des maîtres paresseux, pillards et cruels?

Des femmes encore jeunes, mais alourdies déjà par de nombreuses maternités, la paresse et un régime trop copieux, préparaient en plein vent des mets qui n'auraient point tenté l'appétit d'un Européen, et selon des méthodes primitives que leur instinct ne songeait nullement à perfectionner. Elles bavardaient entre elles, avec des rires puérils, prêtes à ramener un pan de voile devant leur visage s'il passait un homme.

Au lieu d'aller à l'école, les petits Kurdes faisaient, dès leur plus tendre enfance, l'apprentissage de ce farniente voluptueux dans lequel se complaisaient leurs pères. Ils ne pensaient qu'à jouer, ainsi que de jeunes animaux, sous le regard amusé ou indifférent de leurs parents.

Des enfants nus se baignaient avec des cris et des rires dans une mare miroitante sous le soleil. D'autres bambins, également nus, s'exerçaient drôlement à danser au seuil des maisons, tandis que leurs aînés chantaient pour eux de vieux airs populaires dont ils marquaient le rythme en frappant dans leurs mains. A mesure que se précipitait la cadence, les jeunes danseurs se trémoussaient avec une ardeur sans cesse accrue qui devenait de la frénésie, pour la grande joie des spectateurs, qui les encourageaient par leurs rires et leurs cris familiers... Et les journées passaient ainsi, inutiles et vides.

Combien de temps l'aigle vola-t-il dans le ciel arménien? Nul n'aurait pu le dire, car le farouche habitant des sommets est infatigable. Peu à peu, il ralentit son vol et redescendit vers cette terre que, tout à l'heure, il voulait quitter.

Il vint se poser dans la cour d'une école villageoise, où des gamins prenaient leurs ébats en attendant l'heure de la classe.

L'un d'eux, un enfant d'une dizaine d'années, au visage énergique éclairé de deux yeux noirs immenses, pleins d'intelligence et de rêves, aperçut tout à coup l'oiseau juché sur la maîtresse branche d'un arbre.

— Oh ! voyez... un aigle !

Ce cri avait immobilisé ses petits camarades. Tous ces jeunes visages se levèrent, attentifs. Il était assez rare, en effet, que le roi des oiseaux s'abaissât jusqu'à venir si près des hommes. Une sorte de respect superstitieux montait vers lui, émanant de ces petits cœurs naïfs qui saluaient en l'aigle le vivant blason des Arsacides, les anciens rois glorieux de l'Arménie.

Il les contemplait, lui aussi, de cet œil fixe et rond qui peut seul braver l'éclat du soleil.

Tous les petits écoliers formaient à présent un groupe admiratif et silencieux. Pas un n'eut l'idée sacrilège de capturer l'oiseau, ni de prendre une pierre pour le blesser et l'empêcher de s'envoler. Comme leurs pères,

La princesse Sandoukt, notre première martyre.

ils croyaient se trouver en face d'un heureux présage. L'un des gamins s'écria, s'adressant à celui qui, le premier, avait aperçu l'aigle et l'avait signalé :

— Vois donc, Andranik ! C'est toi qu'il regarde !

L'enfant ne bougeait pas; ses yeux splendides soutenaient le regard intraduisible de l'oiseau qui s'était fixé sur lui et ne s'en détournait plus. Andranik songeait, pénétré d'un trouble indéfinissable, comme si le présage devait le concerner, lui seul, et non les autres enfants réunis autour de lui... Quel mystérieux et muet message lui apportait l'hôte des sommets? Quelle secrète parenté d'instincts le liait à l'oiseau symbolique? Il ne devait jamais oublier ce long regard échangé.

L'aigle demeura quelques instants encore immobile et noble, puis de nouveau ses ailes se déployèrent largement. Il apparut dans toute sa puissante majesté avant de s'envoler vers d'autres scènes.

Dès qu'il eut disparu, les enfants revinrent à leurs jeux avec cette insouciance qui se laisse rarement émousser par des sensations profondes. Seul, Andranik restait pensif, les yeux levés vers le ciel, suivant du regard le vol de l'aigle qui s'éloignait et ne devenait plus qu'un point noir et rapide, très haut, dans l'azur...

Un cri de détresse le tira soudain de sa méditation. Andranik tourna la tête dans la direction de ce cri, et vit trois camarades en train de se quereller. Les deux plus grands menaçaient le plus petit, qui leur tenait tête de son mieux, mais devait infailliblement succomber sous leurs coups. Les noirs sourcils d'Andranik se froncèrent en une expression de blâme et d'indignation.

Il courut sus aux combattants, les sépara d'une poigne déjà rude et sa voix prononça de sévères paroles :

— N'avez-vous point honte de frapper un plus faible que vous?

Les deux assaillants baissèrent la tête, sous le regard étincelant de leur camarade. Et le plus petit sourit, pour remercier Andranik de son intervention. On le savait fort et juste. Un blâme de lui touchait les cœurs les plus légers, de même que son amitié réjouissait comme un honneur ceux qui savaient la mériter.

Andranik entoura d'un bras protecteur les épaules du petit Hraïr, son ami, qu'il venait de délivrer si fort à propos.

L'heure était venue d'entrer en classe. La porte de la cour s'était ouverte pour laisser passage au prêtre vénérable et chenu qui enseignait tous ces petits villageois.

Il avait fort grand air, dans sa longue robe noire, avec son grand front lumineux, ses yeux sombres et sa barbe blanche de patriarche. Il sourit à ses élèves, esquissa au-dessus de leurs têtes rapprochées un geste de bénédiction. Les élèves se rangèrent sur son passage et baisèrent à tour de rôle la longue main pâle du prêtre. Puis, maître et élèves pénétrèrent dans l'humble pièce qui servait de classe.

Le sol de terre battue était recouvert de nattes de paille tressée. Aux murs rugueux, crépis à la chaux, deux chromos au dessin naïf, aux couleurs vives, représentaient, l'un saint Grégoire l'Illuminateur qui le premier vint prêcher le christianisme en Arménie au IVe siècle et devint l'ami du roi Tiridate; l'autre, le prêtre héroïque Guevond Ieretz, qui lutta pour sa foi contre les païens barbares qui prétendaient l'anéantir. Sur un tableau noir, le maître avait dessiné une carte de l'Arménie, limitée au nord par la Géorgie, à l'est par la mer Caspienne, au sud par la vallée supérieure du Tigre et à l'ouest par l'Euphrate occidental. Un autre tableau noir servait aux démonstrations, durant les cours.

Les enfants s'assirent sur les nattes, les jambes croisées à la manière turque. Le maître n'avait pas de bureau. Il avait pour siège une caisse de bois recouverte d'un tapis tissé par des compatriotes, dans quelque village des alentours.

Le prêtre attendit l'arrivée de quelques retardataires qui vinrent le saluer, baisèrent sa main et gagnèrent vivement leur place. Quand tout son petit monde fut au complet, il se leva, fit le signe de la croix et, de sa voix grave, aux inflexions chantantes, il récita le *Pater*, aussitôt repris en chœur par toutes les voix enfantines.

Seulement après la prière, la classe commença. Chaque écolier tira de son cartable une ardoise et un morceau de craie. Et la leçon de calcul se déroula. Les petits Arméniens, comme tous les écoliers du monde, cherchaient parfois à copier les uns sur les autres. Quelques mots brefs de leur professeur, prononcés avec une douce fermeté, les rappelaient au sens de la discipline. Andranik était de ceux qui ne suscitaient jamais de réprimande. Il écoutait et travaillait avec

la même attention appliquée, avide d'apprendre sans cesse du nouveau. Ce qui ne l'empêchait pas, lorsque sonnerait l'heure de la récréation, de se montrer aussi joyeux que ses compagnons d'étude.

Maintenant, la leçon de calcul était terminée. Il y eut un moment de silence. Les enfants attendaient un nouveau cours avec une impatience qui marquait leur goût de la diversité.

Le prêtre considéra avec bienveillance tous ces jeunes visages levés vers lui. Il leur sourit :

— A présent, mes enfants, je vais vous parler de quelques figures de l'histoire ancienne de notre peuple, et de l'époque heureuse où notre pays était dans toute sa force et dans toute sa gloire.

Ainsi qu'il s'y attendait, il courut parmi ses jeunes auditeurs un frémissement d'attente. La leçon d'histoire était celle qui passionnait le plus ces bambins imaginatifs. L'évocation des héros morts, des batailles, faisait passer devant leurs yeux la vision intense des chevaux et des hommes, des drapeaux et des armes, des combats sans merci. Ils croyaient entendre les cris de guerre, la cavalcade... Eux qui, sans cesse, entendaient leurs parents parler de massacres, de menaces et d'inquiétudes perpétuelles, se plaisaient à se réfugier dans les souvenirs d'un passé riche en victoires, en héros nationaux, qui les consolait du présent et leur faisait espérer un avenir moins triste.

La même attention passionnée se lisait sur toutes ces faces brunes, dans tous ces yeux mordorés, et figeait dans une immobilité absolue ces petits corps turbulents.

La voix du prêtre, ardente et douce, égrenait des souvenirs plus passionnants que le plus beau des contes.

— Il ne faut pas, mes chers petits, que notre dépendance actuelle vous fasse jamais oublier les heures glorieuses du passé. Les instincts conquérants des races asiatiques ont fait de l'Arménie un perpétuel champ de bataille. C'est sur son territoire que venaient se briser tous les élans dirigés contre l'Europe convoitée...

« Haïg fut notre premier roi. L'un de ses descendants, Aram, vainquit les Mèdes et les Assyriens; il régna avec tant de gloire que notre pays, jusqu'alors nommé Haïganien, prit dès lors le nom d'Arménie.

« Son fils, Ara-le-Beau, dépassait en faste et en grâce physique les plus séduisants princes de l'Orient. Il fut aussi un brillant guerrier. Mais hélas ! un jour la victoire se détourna de lui : Ara fut vaincu et tué par la grande Sémiramis, qui annexa l'Arménie au royaume assyrien. Toutefois, en témoignage d'admiration pour la défense acharnée de notre malheureux roi, l'illustre souveraine permit à ses successeurs de conserver le trône arménien, et de gouverner en son nom la nouvelle province.

« La révolte des Satrapes contre le magnifique Sardanapale nous rendit notre indépendance.

Tigrane Ier rendit à l'Arménie son ancienne puissance. Il aida le Grand Cyrus à combattre Astyage, son grand-père, qui, sur la foi d'un oracle, avait voulu le faire périr afin qu'il n'usurpât jamais le pouvoir...

« Le dernier roi de la dynastie des Haïg fut Vahé, qui mourut en défendant sa patrie contre les généraux d'Alexandre le Grand.

« Dès lors, l'Arménie lutta sans cesse pour secouer le joug assyrien ; victoires et défaites alternèrent, apportant tour à tour l'indépendance et la captivité, jusqu'à la conquête de notre pays par Mithridate Ier, qui soumit la plus grande partie de l'Asie. Le conquérant fonda la dynastie des Arsacides en donnant à son frère Vagharchag le trône arménien. Ce roi fut un sage législateur.

« Son petit-fils, Tigrane II, mérita le surnom de Grand en réunissant à ses Etats la Syrie et une partie de l'Asie Mineure. Il fut l'allié de Mithridate II, roi de Pont, contre les Romains envahisseurs et eut la gloire de tenir en échec les fameuses légions romaines!

« Son fils Artavasde périt victime de la fourberie de Marc-Antoine qui le livra à Cléopâtre et donna son royaume au fils de cette reine, Alexandre, que notre peuple indigné chassa bientôt.

« Rome et les princes parthes se disputèrent l'Arménie sans laisser à notre malheureuse patrie une année de répit. Après deux siècles de troubles, le premier roi de Perse, Ardechir, envahit l'Arménie et lui fit subir une domination de vingt-huit années. L'un de nos princes, Tiridate, s'insurgea contre l'étranger et obtint des Romains une armée à la tête de laquelle il reconquit l'Arménie. C'est en 301, sous le règne de Tiridate, que saint Grégoire l'Illuminateur vint prêcher le christianisme en Arménie. Il convertit le roi, ses officiers et bientôt tout

le peuple. Vainement, plus tard, le mazdéisme essaya de triompher de la religion du Christ. L'Arménie demeura toujours attachée à la religion que saint Grégoire lui avait donnée... Nous eûmes, nous aussi, nos martyrs de la foi. N'oubliez jamais le nom de la bienheureuse princesse Sandoukt, notre première martyre... Les plus furieux assauts de l'Islam n'ont pu nous faire renier les croyances de nos grands ancêtres. Jusqu'à ce jour, les infidèles haïssent en nous les chrétiens que nous sommes. Que le nom de notre plus grand héros national reste à jamais gravé dans votre mémoire, et que l'exemple du prince Vardan Mamikonian vous aide à supporter, s'il le faut, les plus injustes persécutions. Il nous donna à tous une leçon de vaillance, en soulevant le peuple contre l'envahisseur païen. A ses côtés, le prêtre Guevond Ieretz (dont vous voyez ici l'image vénérée) exhortait les opprimés à défendre leur foi. Vardan Mamikonian succomba dans la grande bataille d'Avarayr. Mais son effort héroïque sauvegarda les saintes croyances de l'Arménie... »

Il s'interrompit un instant. Les enfants se taisaient, frémissants d'attention. Ils reconnaissaient au passage des noms familiers qui peuplaient les vieux chants populaires, transmis de bouche en bouche, de génération en génération, pour célébrer la gloire des héros de jadis, des guerriers et des rois. Ils écoutaient, émerveillés, car chaque nom éveillait en eux le souvenir d'une légende apprise au coin de l'âtre familial, à la veillée.

Il leur semblait que tous les grands morts se levaient de leur tombe, apparaissaient devant eux, figés dans une immobilité rayonnante d'icones. Ils reconnaissaient Ara-le-Beau à son splendide costume, à son visage d'archange, Artachès-le-Conquérant à son allure altière, Tigrane à ses yeux de feu, et le prêtre Guevond Ieretz à sa face inspirée d'apôtre... La princesse martyre Sandoukt souriait en noble fille qui ne redoute rien des tortures et ne veut pas connaître la honte d'une abjuration. Tous ces héros invisibles se reflétaient pourtant dans le vivant miroir des yeux enfantins emplis d'extase. Le rappel des jours glorieux était doux à ces cœurs juvéniles, déjà meurtris par la honte et l'amertume de se savoir opprimés. Ils puisaient dans le passé la confiance en un avenir meilleur, comme si les victoires de jadis étaient le plus sûr garant d'une future résurrection de la race et d'un élan irrésistible, capable de repousser hors des anciennes frontières de l'Arménie les Kurdes de Perse et de Turquie, les tyrans séculaires auxquels les siècles n'avaient point appris la tolérance ni la pitié.

Le petit Andranik écoutait plus attentivement encore que les autres. Pour lui, les personnages évoqués par la voix grave du maître n'étaient point seulement de fabuleux héros de légende, mais des modèles accessibles, des hommes de chair et de sang choisis par la Providence pour conduire le peuple à la victoire. Ils avaient été enfants comme lui, et comme lui, sans doute, pénétrés de tendresse et de compassion pour la patrie déchirée. Leur courage, leur foi les avaient élevés au-dessus des autres hommes. L'esprit qui les animait pouvait, à toute époque, inspirer d'autres héros, ajouter de nouveaux noms à leur liste glorieuse...

— Ah ! être de ceux-là ! Léguer un souvenir valeureux à tout un peuple ! Vivre plus ardemment que les autres hommes ! Servir son pays et vouer son existence à la liberté !

Le petit Andranik s'exaltait à cette pensée. Il avait hâte de grandir, d'atteindre l'âge d'homme, d'acquérir une autorité suffisante pour galvaniser les cœurs arméniens, les arracher à leur apathie résignée de vaincus, les pousser à la lutte et leur assurer le triomphe. Ce qui, au cours des siècles, avait été possible à tant de héros ne le serait-il plus à présent? Fallait-il renoncer à toute idée de grandeur et croire que l'ère des vaillants était à jamais révolue?

Ce n'était pas une vulgaire ambition qui lui inspirait ce désir de devenir un jour le libérateur de sa patrie, mais une pitié sans bornes, un désir infini de venir en aide à tant de déshérités, de délivrer tout un peuple d'un sort injuste et cruel. Un cœur d'homme, prématurément mûri par le spectacle de la souffrance, battait dans cette poitrine d'enfant.

Le prêtre, les mains jointes sur ses genoux, promenait son clair regard sur ces faces immobiles où les yeux seuls vivaient d'une vie intense. Quel feu surhumain brillait dans ceux d'Andranik ! Quelle sensibilité déjà virile chez cet enfant ! Le vieux maître lui savait gré de cette attention quasi religieuse, de cette compréhension précoce qui à sa voix rendaient un si riche écho.

Le prêtre poursuivit, encouragé par tous ces regards qui le suppliaient de parler

—*Nos ennemis affûtent leur glaive...*

encore. Sa voix tremblait de sourde indignation et d'impuissante révolte :

— Mes enfants, depuis des siècles, notre histoire n'est qu'une suite de massacres, de rapines et d'incendies... Mongols, Turcs et Kurdes se sont acharnés sur nous. L'ancien peuple arménien est disséminé aux quatre coins du monde, depuis la Chine jusqu'à Saint-Pétersbourg et les rives de la Méditerranée! Ceux qui n'ont pu s'exiler, faute de moyens, ou parce qu'il était au-dessus de leurs forces de s'arracher au sol natal, sont perpétuellement en butte aux persécutions des Kurdes. Il ne se passe pas d'année qui ne soit marquée par le pillage de plusieurs villages, par le massacre de la population, le rapt des femmes, l'incendie de nos récoltes... Tous, vous comptez des victimes dans vos familles... Tous, vous avez fui, une ou plusieurs fois, devant l'arrivée de nos tyrans... Des femmes se battent avec l'acharnement des soldats les plus téméraires pour échapper aux mahométans qui veulent les enfermer dans leurs harems... Des mères s'arment de fusils pour défendre leurs enfants au berceau. Mais la terreur paralyse notre peuple, et la crainte des représailles nous interdit d'avoir notre armée... Les maisons brûlent, les troupeaux périssent, la misère s'installe aux foyers dévastés, et avec elle le deuil... Nos ennemis se parent de nos dépouilles, notre sang empourpre leurs mains criminelles, leurs bras nus et la lame de leurs cimeterres. Nos morts n'ont même pas de tombeaux. Les sinistres oiseaux noirs dévorent leurs cadavres demeurés à la face du ciel... Il semble parfois que le ciel soit aveugle et sourd à nos misères, tant nos oppresseurs persévèrent à nous martyriser. Mais la justice divine, sans doute, ne nous inflige une aussi longue épreuve que pour nous permettre une plus éclatante revanche, au jour marqué pour notre délivrance !

La voix grave vibrait, génératrice d'émotion spontanée. Les enfants baissaient la tête, au rappel des malheurs dont ils avaient été déjà témoins. Andranik paraissait fasciné par le regard inspiré du prêtre. Il tremblait de tous ses membres et se sentait bouleversé de honte, de désespoir et d'impuissante révolte. Des larmes perlaient au bord de ses paupières. Il songeait :

— Pauvre, pauvre Arménie ! Quel héros te libérera pour te régénérer? Lequel de tes fils accomplira les exploits qui feront triompher la justice? Qui te rendra la paix, avec l'indépendance, et ton rang parmi les nations?

Le petit Hraïr pleurait doucement, tout près d'Andranik. Instinctivement, il leva les yeux vers son grand ami, comme pour trouver sur son visage un reflet de sa propre émotion, Il parut stupéfait de lui voir, malgré ses larmes, un air si farouchement viril. A quoi pouvait penser Andranik? Quel grand projet naissait dans cette âme d'enfant? Hraïr le sentit soudain bien loin de lui, quoique leurs coudes se touchassent. Il n'osa pas lui parler, car son compagnon de jeux lui inspirait tout à coup un sentiment de déférence dont il ne parvenait pas à comprendre la cause exacte.

Comme si sa véhémence de tout à l'heure l'avait épuisé, le vieillard conclut plus doucement :

— Mes enfants, aimez notre nation, soyez-lui fidèles, consacrez-lui toutes vos forces. N'ayez point de haine contre les peuples aux côtés desquels vous vivez. Les coupables, ce sont les dirigeants tyranniques, contre qui il faut lutter ! Le Kurde qui met le feu à votre demeure ne l'eût jamais fait, peut-être, s'il n'en avait reçu l'ordre du bey qui croit procurer une distraction à ses sujets en exaltant leur fanatisme criminel...

Une expression volontaire durcissait le puéril visage d'Andranik. Ses poings se crispaient comme pour menacer un invisible ennemi.

— Si, plus tard, je rencontre l'un de ces tyrans...

Dans son cerveau enfiévré, mille projets téméraires se heurtaient, et tous devaient aboutir à la défaite des Kurdes barbares. La voix chantante du prêtre prodiguait les sages objurgations à ces enfants qui, demain, seraient des hommes, peut-être appelés à défendre leur pays :

— N'oubliez pas le nom sacré du prince Vardan Mamikonian, et qu'il soit pour vous le plus bel exemple de bravoure. Sachez combattre non point pour des fins intéressées, mais pour la grandeur de votre patrie et l'éternité de votre foi !

La leçon était terminée. Et le prêtre, ainsi qu'il faisait après avoir évoqué les hautes figures du passé, chanta d'une voix profonde l'hymne arménien, que les enfants reprirent avec une ferveur touchante :

Notre Patrie enchaînée
Depuis trop longtemps
Un jour sera libérée
Par le sang sacré de ses braves enfants.

La mort est partout la même,
On ne meurt qu'une seule fois.
Heureux celui qui se sacrifie
Pour la liberté de sa Patrie !

Andranik vibrait comme un instrument précieux entre les mains d'un virtuose. Il se leva, incapable de maîtriser plus longtemps l'émotion sans bornes qui l'exaltait depuis le début de cette leçon. Il se rapprocha du prêtre, et, les mains jointes, le corps roidi dans un appel de tout son être à la divine justice qui sait ce que valent les hommes et leurs intentions mêmes, il murmura sourdement :

— Mon père, je voudrais être un grand soldat... pour combattre et vaincre ! Je sais bien que Dieu me protégerait, qu'il ne permettrait pas le triomphe des mécréants, et qu'il m'autoriserait à venger les injures faites à son nom et à ses fidèles !

Le prêtre saisit les mains crispées du gamin. Son regard profond, habitué à sonder les âmes, plongea dans les grands yeux douloureux d'Andranik. Il y vit flamboyer une mâle volonté, une lucide ardeur.

Oui, cet enfant possédait, mieux que beaucoup d'hommes, l'instinct magnifique de la liberté, de la justice ! Plus tard, il pourrait, en effet, devenir un soldat, comme il en exprimait naïvement le souhait fervent !

Le vieux maître sourit. Il imaginait que les grands ancêtres dont il transmettait le culte à ses élèves avaient dû, jadis, brûler de cette ardeur combative, de cette espérance volontaire, et porter déjà dans une poitrine d'enfant un cœur d'homme impatient de se révéler !

Le prêtre se sentit soudain envahi d'une certitude lumineuse comme une douce flamme d'espoir : cet enfant était marqué pour un destin choisi ! Ce petit paysan portait en lui la promesse d'un héroïsme qui l'élèverait très haut dans l'admiration de ses compatriotes et l'égalerait aux noms les plus fameux de l'histoire arménienne.

L'enfant et le prêtre se contemplaient sans échanger une parole. On eût dit que chacun lisait avec sérénité dans l'âme de l'autre. Andranik devina que son maître le comprenait et ne songeait nullement à railler son ambition. Le vieillard savourait en secret la révélation d'une gloire future. Le même rayon de soleil nimbait la tête blanche du prêtre et la tête brune de l'élève. L'enfant, impressionnable comme il l'était, crut discerner, autour des traits vénérables de son maître, une auréole qui rendait plus frappante que jamais sa ressemblance avec le saint Guevond Ieretz. Il semblait que l'ami de Vardan Mamikonian venait de descendre de son cadre et s'animait pour souhaiter la bienvenue au héros de demain.

Le maître serra contre sa poitrine l'enfant prédestiné, et dessina sur son front lisse le signe de la croix, en guise de bénédiction.

— Que Dieu te protège ! murmura-t-il.

Andranik en conclut que son maître venait, par ces simples mots, de reconnaître et d'approuver sa mission future. Une gravité infinie descendit en lui. Il s'inclina profondément, comme pour remercier celui qui l'exhortait ainsi à la confiance en soi.

Le prêtre se sentit tiré par la manche, tandis qu'une petite voix murmurait, timide :

— Et moi, mon père?

Il vit le petit Hraïr qui, lui aussi, réclamait sa bénédiction. L'enfant expliqua, en montrant Andranik :

— Je voudrais ne jamais le quitter...

Le maître hocha la tête. D'une telle amitié pouvait naître d'héroïques exploits. Andranik ne serait donc pas seul pour agir plus tard puisque, déjà, Hraïr se vouait ingénument à sa cause!

La main pâle du prêtre dessina le même signe sur le front de Hraïr.

— Puisses-tu le seconder toujours ! murmura-t-il.

— Je le jure ! répliqua Hraïr, en souriant.

Le vieillard sentit que, malgré son jeune âge, l'enfant avait nettement conscience de la gravité solennelle d'une telle promesse, et que, d'avance, il se vouait à une cause sacrée, d'un cœur soumis.

Une fraternelle amitié unissait les deux bambins; à l'affection de Hraïr s'ajoutaient l'admiration instinctive que lui inspiraient l'intelligence et la précoce autorité de son ami, et la gratitude que méritaient les interventions d'Andranik chaque fois qu'un danger menaçait son camarade, plus jeune et plus faible que lui.

Maintenant, les élèves s'éparpillaient à

travers routes et champs pour regagner la maison paternelle. Ils couraient, chantaient, riaient, ainsi qu'il sied à leur âge.

Seul, Andranik marchait, pensif, sans rien voir autour de lui, hypnotisé par son rêve intérieur. Un rythme plus vif frappait ses artères et faisait battre son cœur. Il demeurait insensible à l'âpre beauté du paysage rustique et ne répondait pas au sourire des belles filles nonchalantes qui revenaient de la fontaine en portant sur la tête une cruche pleine que soutenaient leurs beaux bras arrondis.

L'image du prêtre nimbé d'une surnaturelle auréole s'imposait à sa pensée et lui commandait d'espérer. Ce n'était donc pas un vain orgueil qui animait son esprit d'une brûlante impatience? Le maître ne l'avait pas accusé de présomption : il comprenait !

— L'aigle m'a regardé, tout à l'heure... songeait-il.

N'était-ce point là un présage favorable?

Andranik n'enviait pas le plaisir des bambins qui se faisaient traîner par les bœufs en même temps que les charrues, à travers les champs qu'il traversait. Il revoyait passer, sur l'écran de son imagination, les grands ancêtres dont il entendait se montrer digne. Et, dominant toutes les images, la personnification de l'Arménie, telle que la représentaient les gravures populaires, hantait ce jeune cerveau. Il en chérissait le pur visage émacié, les yeux immenses et sombres, levés vers le ciel en une éternelle imploration, la longue chevelure noire et souple, épandue sur la robe de deuil rigide et monacale avec laquelle elle se confondait. Il rêvait de libérer les mains pâles, meurtries par de lourdes chaînes, de s'agenouiller devant ce fantôme plus vivant qu'une femme de chair, et de lui dire :

— Je te voue mon existence entière ! Je veux te défendre ! Je serai ton soldat, je le jure !

Il ferma les yeux, pour mieux voir l'image familière et chérie. Il lui sembla que la belle tête anxieuse s'abaissait vers lui et souriait. L'âme de la patrie acceptait sa promesse et se reposait en lui du soin de sa délivrance.

Un immense soulagement allégea l'âme enfantine qui venait de se donner sans retour. D'un pas plus vif, Andranik se dirigea vers l'humble chaumière familiale.

Désormais, il était certain de sa vocation. Il allait lui consacrer toutes ses pensées, toute son énergie.

II

Douze années passèrent, pendant lesquelles Andranik vécut dans l'attente de l'événement qui devait décider de sa carrière et lui permettre d'agir pour réaliser son rêve d'indépendance.

Il guettait l'approche de son heure, et ne demeurait pas inactif.

A un peuple opprimé, il faut des soldats et des armes. Seule, une armée nationale peut rendre au pays la conscience de sa force latente, qu'un peu de cohésion et d'active confiance peuvent rendre efficace. Cette armée, animée d'espoir et d'impatience, devient le symbole même de la défense des droits violés.

Andranik l'avait compris, et agissait dans ce sens.

Il entretenait au cœur de ses anciens condisciples l'espoir vibrant d'un avenir plus juste, et la pensée d'une action nécessaire pour reconquérir la liberté. Gagnés par l'enthousiasme communicatif d'Andranik, ils lui promettaient leur appui. Au premier signal de celui qu'ils reconnaissaient instinctivement pour leur chef, ils accouraient, armés, pour combattre à ses côtés !

Ainsi, en secret, Andranik avait levé toute une petite armée de volontaires, animés comme lui d'un ardent patriotisme sans cesse exalté par la parole du jeune chef.

Bientôt, la voix des fusils et des canons serait plus agréable aux oreilles des Arméniens révoltés que celle des poètes psalmodiant leurs lamentations sur les malheurs du pays ! La résignation est une vertu qui ne convient qu'aux vieillards. Les enfants et les hommes devaient puiser dans l'espoir de la délivrance un regain d'énergie.

Mais en attendant de devenir un guerrier national, Andranik vivait modestement auprès de son père, dans la vieille masure où tous deux travaillaient.

Le père d'Andranik, forgeron, occupait le rez-de-chaussée. Par la porte ouverte, on le voyait frapper à coups de marteau les barres rougies d'où se détachaient de voltigeantes étincelles; et l'enclume résonnait sous ses coups réguliers, à la grande joie des bambins qui s'ébattaient devant sa demeure.

— Les deux élèves préférés du vieux prêtre : Andranik et Hraïr.

Le jeune homme travaillait dans le grenier. La scie et le rabot en main, il fabriquait des tables, des chaises, des caisses avec une égale ardeur. Quand sa tâche quotidienne était terminée, il recevait quelques camarades ou se rendait chez eux pour leur prêcher l'espoir d'une prochaine délivrance.

Ce jour-là, un ami fit irruption dans le grenier alors qu'Andranik n'avait pas encore achevé sa besogne. Le menuisier quitta son travail sur-le-champ pour recevoir son fidèle Hraïr, car pour venir si tôt, il fallait que son compagnon eût de graves nouvelles à lui communiquer.

Encore essoufflé par la course précipitée qu'il venait de fournir, Hraïr lui tendit un journal imprimé en caractères arméniens. L'ami de toujours tremblait d'indignation :

— Vois un peu, Andranik, ce que l'on publie aujourd'hui !

Son doigt indiquait une colonne. Andranik vint s'asseoir près de la fenêtre. Il essuya son front moite et lut :

NOUVEAUX MASSACRES

« Dans la région de Van, les Arméniens sont à nouveau persécutés. Plusieurs villages ont été incendiés, les hommes massacrés et les femmes emmenées. »

Le poing robuste d'Andranik se crispa, froissant la feuille qui relatait de si tragiques nouvelles. Le mâle visage du menuisier se tourna vers la face soucieuse de son ami :

— Hraïr ! gronda-t-il. Nous ne pouvons plus supporter cela ! Jusqu'à quand subirons-nous en silence, comme des esclaves, ces iniquités atroces?

Hraïr secoua sa tête pensive :

— L'Europe est fière de sa civilisation, de son progrès incessant. Et pourtant, au vingtième siècle, aux portes du vieux continent, on pille, on massacre ainsi qu'aux temps les plus barbares sans que rien ne puisse sauver des innocents ni châtier les coupables !

Penché en avant, les coudes aux genoux et le menton appuyé sur ses poings serrés, Andranik sursauta :

— Rien, dis-tu?... Si, la force! Là où la force leur est opposée, les Kurdes savent mal se défendre... Tu verras bientôt, mon ami, que j'avais raison de vouloir constituer une armée de volontaires, recrutée parmi les hommes de notre âge, et d'organiser de mon mieux, en secret, la défense de notre pays ! Mais que de victimes encore avant notre victoire ! Que de sacrifices !... Nous devons propager notre cause assez largement pour ne pas défendre seulement notre région, mais prendre sous notre protection tout le peuple !

— Oui... tel est notre vœu à tous ! approuva Hraïr.

Ni l'un ni l'autre n'ignoraient la difficulté d'une telle entreprise. Ce n'était pas sans péril qu'Andranik se procurait des armes, des munitions qu'il distribuait à ses volontaires en vue du jour où il les grouperait sous ses ordres. Le champion de la liberté était à la merci d'une indiscrétion, et risquait de se faire surprendre par les Kurdes. Alors, c'en était fait de son rêve : un châtiment immédiat le punirait de ses velléités de révolte et priverait l'Arménie de son plus zélé défenseur !

La tempête d'un noble courroux ravageait son âme :

— Comment se peut-il qu'un peuple subisse sans s'insurger de tels traitements ! Notre résignation fataliste nous livre sans défense à la cruauté de nos bourreaux. Mais nous allons changer tout cela, n'est-ce pas?... Nous ne permettrons plus qu'on égorge nos frères, qu'on pille nos champs, qu'on incendie nos maisons et qu'on emmène nos sœurs dans les harems pour y servir d'esclaves au vil désir de nos ennemis !

— Il faut agir sans tarder ! approuva Hraïr qui, comme son ami, avait hâte de s'illustrer dans des combats dignes des ancêtres.

Peu d'instants après l'arrivée de Hraïr chez Andranik, le vieux prêtre qui avait eu naguère les deux enfants pour élèves, se présentait chez le forgeron.

Il n'avait pas cessé de s'intéresser à celui qu'il considérait comme le vivant espoir de l'Arménie captive. Le jeune homme ne l'avait point déçu. Il avait suivi avec attention les efforts d'Andranik et savait qu'une troupe déjà importante était prête à lui obéir.

Ces douze années avaient lourdement pesé sur le vieillard, à présent courbé par l'âge. Mais il semblait que, par un privilège du destin, le prêtre ne dût point mourir avant d'avoir vu se lever l'aube attendue de la liberté.

Le prêtre s'installa familièrement auprès

du forgeron qui le salua avec un affectueux respect. Il tendit au père d'Andranik le journal que Hraïr avait apporté au menuisier.

— Mon fils, soupira-t-il, la persécution redouble. Partout, la terreur règne dans la région de Van.

Il savait que rien ne pouvait sauver ses compatriotes des massacres périodiques dont il fallait chercher les causes dans l'organisation économique du pays. Les Kurdes paresseux avaient besoin, pour vivre, du travail des Arméniens. Sitôt les récoltes enfermées dans les granges, les tyrans s'avisaient d'aller piller les cultivateurs pour s'approprier le blé, le chanvre, le riz qu'ils n'avaient pas semés. Non contents de voler les fruits de la terre, les Kurdes, connaissant l'humeur pacifique et laborieuse des Arméniens, cherchaient à les exploiter d'une autre manière. L'oisiveté n'enrichissait guère les musulmans flâneurs; et partout, même dans les plus pauvres villages, l'argent est indispensable. Lorsqu'un Kurde avait besoin d'argent, il se faisait presque aimable et empruntait à quelque voisin Arménien une somme qu'il promettait de rendre. L'Arménien, par crainte de quelque vengeance, ne pouvait refuser ce service demandé; peut-être croyait-il même adoucir ainsi les intentions de l'oppresseur? Hélas ! il est périlleux de vouloir apprivoiser un loup... Et quand venait la date de l'échéance, l'emprunteur préférait égorger son créancier et mettre le feu à la maison plutôt que d'acquitter sa dette ! Et les troupeaux arméniens, orgueil des paysans, allaient enrichir les Kurdes sordides !

Il n'était de recours possible auprès de personne, contre ces cruautés que la presse mondiale enregistrait et déplorait sans pouvoir y apporter de remède. Par haine des chrétiens, le Sultan Rouge, le féroce Abdul-Hamid, laissait ses sujets traiter comme ils l'entendaient les malheureux Arméniens. Il demeurait hostile et sourd aux plaintes indignées des persécutés qui en appelaient à sa justice de souverain.

Bien pis : la plupart du temps, les massacres étaient commandés et organisés avec un soin extrême par le gouvernement de la Sublime Porte. Saïd-Pacha n'avait-il pas déclaré cyniquement : « Nous résoudrons la question arménienne en supprimant tous les Arméniens ! » Rien n'était plus atrocement méthodique que ces massacres dont l'ordre arrivait de Constantinople et se trouvait affiché dans les villages. Des instructions précises étaient données aux fonctionnaires turcs, chargés de les faire exécuter par des recrues de leur choix. Les Kurdes paresseux et nomades, ainsi que les brigands, étaient entre leurs mains des instruments dociles, fanatisés par l'espoir d'un gain immédiat.

Mais l'Etat entendait n'être pas lésé au cours de ces opérations qui, pour lui surtout, devaient être fructueuses. Les objets sans valeur étaient distribués à la foule des meurtriers, cependant que des commissions recensaient, pour le compte du gouvernement turc, le butin arraché aux maisons arméniennes.

Autre preuve d'une effroyable préméditation : les pillards ne tuaient pas dans les villes, où vivaient côte à côte chrétiens et Turcs, afin d'éviter les dangers d'épidémie que pouvaient faire courir aux Musulmans les cadavres arméniens, abandonnés sans sépulture. Les villages, les champs, les routes étaient les cadres habituels de ces tueries impitoyables, dirigées par des gendarmes, exécutées par des bandits recrutés pour la circonstance.

Le but poursuivi par les Turcs était celui-ci : anéantir par le fer et le feu la race arménienne, ou forcer ces chrétiens à suivre la loi de Mahomet. L'intérêt des Turcs eût été de conserver, par ce second moyen, une race active et douce qui les faisait profiter de son travail. Mais les Arméniens préféraient périr plutôt que de renier leur foi. Et les prêtres orthodoxes les exhortaient à supporter courageusement leurs épreuves, à demeurer sourds aux sollicitations qui voulaient faire d'eux des renégats.

Le forgeron lut le bref article qui relatait les dernières exactions des Kurdes. Il leva ses épaules lasses :

— Les misérables ! gronda-t-il. L'impunité leur sera donc toujours assurée?

Le prêtre esquissa un geste de brève protestation :

— Patience !... murmura-t-il.

— Patience?... Voilà un mot que nous aurons trop souvent entendu, au cours des siècles, et qui n'a pas su calmer la haine de nos maîtres ! Heureusement, je connais quelqu'un qui, bientôt peut-être, les punira comme ils le méritent !

Le forgeron venait de redresser sa tête énergique, et l'éclat subit de son regard

courroucé accentua sa ressemblance avec son fils. Puis un sourire détendit ses traits. Il songeait à Andranik, dont il était fier. Depuis l'enfance de son fils, il avait suivi avec émerveillement l'éclosion de ce culte patriotique dont lui-même avait semé les premiers germes dans cette âme frémissante. Il avait foi en la mission héroïque de cet enfant qui ne ressemblait à aucun autre, et qui serait le sauveur attendu par la patrie. De toute son âme, le père appelait le jour qui devait couvrir son fils de gloire, fût-ce au prix de mille dangers, puisqu'il en devait fatalement triompher !

Le prêtre paraissait anxieux. Il soupira :

— Je bénis Dieu qui nous laisse ton Andranik et ses soldats. Ils veilleront sur ce pays, alors même que nous n'y serons plus. Mais pourtant, mon fils, surveille Andranik ! Il pourrait lui arriver malheur... Les allées et venues de nos jeunes gens vers la montagne peuvent intriguer nos voisins : si les Kurdes, qui ont leurs espions, découvrent les projets de nos soldats, ils tendront une embuscade à ton fils... et l'Arménie perdrait son défenseur !

Le forgeron esquissa un geste fataliste. Il s'en remettait à la volonté divine pour diriger à son gré le destin d'Andranik. Il savait son fils prudent et brave : il saurait donc éventer les pièges et se défendre chèrement. Chez le forgeron, la fierté, l'enthousiasme et la confiance l'emportaient sur l'inquiétude. Il murmura simplement :

— Dieu le protège !

Et le vieux prêtre reconnut le souhait qu'il formulait douze ans plus tôt, en bénissant l'enfant. Il comprit qu'en effet, le héros promis à sa race ne pouvait périr avant d'avoir rempli sa mission.

Et l'entretien se poursuivit entre les deux vieillards avec plus de sérénité.

Là-haut, dans le grenier, Andranik s'exaltait. Ces nouveaux massacres lui semblaient justifier une action immédiate, une ouverture des hostilités qui détournerait de la population la fureur des Kurdes.

Il saisit avec force la main de Hraïr :

— Notre place n'est pas ici. Nous devons aller dans la montagne rejoindre ceux qui nous attendent et qui luttent déjà !

— Dès ce soir, si tu veux ! s'exclama Hraïr, joyeux.

Et comme Andranik le contemplait avec gratitude, heureux de trouver en lui un si fidèle interprète de sa pensée, Hraïr, plus grave, déclara :

— Jusqu'à mon dernier souffle, je serai avec toi, Andranik !

A ce moment, le prêtre entra dans l'atelier d'Andranik. Les deux jeunes gens le saluèrent avec un affectueux respect :

— Je viens de passer quelques instants auprès de ton père ! expliqua le vieux maître.

Puis, désignant le journal froissé que le jeune homme tenait encore à la main :

— Je lui ai appris ce que tu viens de lire... ajouta-t-il tristement.

Andranik, frémissant d'indignation, expliqua :

— Nous décidions justement, Hraïr et moi, de prendre les armes sans retard, pour châtier ce nouveau forfait ! Déjà, dans les monts de Sassoun et de Mouch, nos frères Guevork et Rouben ont pris la défense de notre peuple... Nous devons nous joindre à eux, et assurer la sécurité du pays, puisque personne ne songe à nous protéger !

D'un signe de tête, le prêtre approuvait ces fières paroles. Hraïr précisa, enthousiaste :

— Tous les volontaires ont choisi Andranik pour commandant !

— Il n'en est pas de plus digne ! déclara le prêtre.

Simplement, Andranik s'approcha de son vieux maître et murmura, incliné devant lui :

— Père, avant que nous partions, donnez-nous votre bénédiction !

Un émoi profond transfigura le prêtre, si pâle dans sa robe noire. Il éleva ses mains diaphanes au-dessus des deux têtes rapprochées :

— Votre héroïsme doit sauver notre pays... Je vous bénis, mes enfants, vous qui allez servir notre patrie. Que Dieu vous garde ! Ne vous laissez jamais guider par la haine, ni l'esprit de vengeance. Sachez ne jamais tomber dans les excès qui rendirent odieux nos ennemis : ne faites jamais de mal aux femmes, ni aux enfants. Défendez-vous seulement.

Les deux futurs défenseurs de l'Arménie écoutaient avec respect ces exhortations à la magnanimité. Ensemble, ils relevèrent la tête et leur regard loyal se livra tout entier à celui de leur ancien maître :

— Nous le jurons ! dirent-ils.

Puis Hraïr prit congé de son ami, car il

— Que Dieu te bénisse !

fallait qu'Andranik achevât son travail de la journée. Le prêtre et le jeune homme s'éloignèrent ensemble, pour aller saluer le forgeron, qui s'était remis à l'ouvrage.

Au moment où les deux hommes sortaient de la forge, ils croisèrent trois Kurdes qui firent peser sur eux un regard lourd de soupçons. Hraïr et le prêtre échangèrent un coup d'œil alarmé : que venaient faire ces Musulmans chez le père d'Andranik? A en juger par son costume et son allure, l'un d'eux était puissant, et par conséquent redoutable... Le vieillard, qui tremblait pour Andranik, ne savait quel parti prendre : fallait-il demeurer pour connaître le but de cette singulière visite, ou s'éloigner, pour ne pas provoquer la défiance des trois personnages?

Hraïr qui, depuis longtemps, considérait sa destinée comme liée à celle de son ami, résolut de prêter l'oreille discrètement, afin d'avertir Andranik au besoin.

Les trois Kurdes firent irruption dans l'atelier du forgeron. Ils avaient laissé leurs montures au milieu de la cour.

L'un d'eux était magnifiquement vêtu de soieries multicolores. Sa main, baguée de pierres précieuses, jouait avec une nonchalance menaçante avec un fouet aux nombreuses lanières.

Le forgeron avait tressailli, en voyant les Kurdes descendre de cheval devant sa demeure. Malgré lui, il se rappelait l'avertissement du prêtre, et redoutait quelque malheur pour son fils. La visite d'un Kurde ne pouvait être de bon augure... Que voulaient ceux-là?

Quelle que fût son inquiétude, le forgeron affecta de ne pas remarquer l'entrée des trois personnages. Son marteau frappa la barre de fer rougie qu'il venait de tirer de sa forge.

Les sourcils du Kurde se froncèrent. Courroucé d'une telle désinvolture, l'indésirable visiteur s'avança, hautain, jusqu'auprès de l'enclume qu'il frappa du manche de son fouet :

— Giaour ! cria-t-il, méprisant et irrité. Comment oses-tu travailler devant moi? N'as-tu pas reconnu Khalil bey?

Il faisait fièrement sonner son nom et son titre, persuadé que l'un et l'autre allaient provoquer une crainte salutaire chez ce forgeron irrévérencieux. Il n'en fut rien. Le père d'Andranik ne posa ni son marteau, ni la barre de fer. Posément, il répliqua :

— Si fait, je te reconnais.

Tant de sang-froid surprit le bey et scandalisa ses deux serviteurs kurdes, qui se tenaient respectueusement à quelques pas de lui. Khalil réprima à grand'peine sa fureur. Tout à l'heure, il serait encore temps de châtier ce vieil indocile. Mais auparavant, il fallait apprendre de lui un renseignement auquel tenait le chef kurde.

— Dis-moi... Est-il vrai que ton fils ait levé des troupes dans la contrée et veuille s'insurger contre notre domination?

Le père d'Andranik, si vive que fût son angoisse, eut la force de n'en rien laisser paraître. Il savait que les yeux méchants de son visiteur le guettaient, prêts à interpréter le moindre trouble comme un aveu qui pouvait coûter l'existence à Andranik. Il leva donc les épaules, de ce geste indifférent qui lui était familier et, d'une voix paisible, répliqua :

— Mon fils n'est pas un enfant. Adresse-toi à lui.

Puis il reprit son travail. Khalil bey serra les poings. Ce chien de forgeron osait l'humilier en présence de ses serviteurs ! Il l'envoyait à Andranik pour le narguer, car il savait aussi bien que Khalil lui-même que, quelques jours plus tôt, Andranik avait frappé et blessé le cousin du bey, coupable de l'avoir insulté ! Sans doute, le vieil Arménien tirait-il quelque orgueil de cet incident? A cette pensée, une rage sans nom s'empara de Khalil bey. Il leva son fouet. Les lanières sifflèrent, et vinrent s'abattre sur la joue du vieillard qu'elles zébrèrent de sillons sanglants :

— Tu oses me braver, moi, ton maître? cria le bey, hors de lui.

Le forgeron s'était cabré sous l'outrage. Ses yeux étincelaient de haine. Ah ! pouvoir se venger ! Rendre à l'oppresseur, blessure pour blessure, affront pour affront !... Il leva son marteau, prêt à frapper, sans daigner penser qu'il risquait sa vie en menaçant Khalil, tout-puissant dans la contrée.

Mais il n'acheva pas son geste de menace. Les deux serviteurs du bey s'étaient jetés sur lui et le maîtrisaient. Ils l'eussent certainement mis en pièces sur un signe de leur chef, si Khalil n'avait vu, groupés devant la porte, des Arméniens murmurants. Le Kurde songea que son fouet était une arme insuffisante contre tant de paysans rassemblés, et que ses deux serviteurs pouvaient succomber sous le nombre.

— Lâchez ce vieux chien ! ordonna-t-il.

Le père d'Andranik, qui avait chancelé sous la brutalité de ses assaillants, se releva péniblement. Il souffrait d'humiliation bien plus que de sa blessure. Des larmes roulaient sur sa face ridée. Il balbutia à mi-voix :

— Mon Dieu !... Mon Dieu ! Jusqu'à quand ?...

Arrivé sur le seuil, Khalil bey se retourna et toisa le vieillard d'un air de défi. Son fouet s'agita, dessinant de loin une nouvelle menace à l'adresse du forgeron :

— Nous nous retrouverons, giaour... et bientôt, je pense ! ricana le Kurde, en guise d'adieu.

Hraïr, qui avait surpris la fin de cette scène odieuse, se sentit bouleversé de haine et de colère. Il voulut s'élancer sur Khalil bey, persuadé que ses compatriotes, entraînés par son exemple, châtieraient le Musulman et lui ôteraient le désir de se livrer à de nouvelles brimades. Mais déjà les Kurdes étaient remontés à cheval et piquaient des deux vers la demeure du bey.

Hraïr courut jusqu'à l'atelier de son ami. Avant même d'y parvenir, il lui jeta la nouvelle révoltante :

— Andranik !... Khalil bey a battu ton père !

Le menuisier lâcha son rabot et courut sur le seuil :

— Que dis-tu ?...

Il était blême, et ses mains tremblaient de fureur.

— Viens voir...

Hraïr et lui se précipitèrent auprès du forgeron qui, du coin de son tablier, essuyait le sang qui perlait le long de sa joue.

Andranik embrassa le cher visage meurtri, dans un élan de tendresse, de protection et de pitié :

— Le misérable ! Il a osé !... bégayait-il, au paroxysme de la haine. Ah ! si j'avais été près de toi, père, je te jure que j'aurais abattu cette brute à tes pieds !

— Bah ! que faire, contre eux ? Ils sont armés...

— Oh ! je te vengerai, je te le jure !... Aujourd'hui même !

Maintenant, une crainte soudaine suscitait l'inquiétude au cœur du forgeron. Il redoutait pour son fils la vengeance du Kurde.

— Prends garde !... Khalil bey sait que tu as armé des hommes !

— Il va bientôt en avoir la preuve ! riposta Andranik, soudain grandi par la certitude que l'heure était venue d'agir.

Son père ferma les yeux. Tout à l'heure quand le prêtre faisait allusion à un danger possible, le forgeron n'y croyait guère. A présent qu'il avait entendu Khalil bey proférer des menaces à l'adresse d'Andranik, une appréhension envahissait son âme et lui faisait redouter les pires éventualités.

— Prends garde ! Il a dit qu'il reviendrait... Et sans doute ne sera-t-il pas seul...

— C'est à moi de lui rendre sa visite ! rétorqua Andranik, frémissant.

— Quoi ! tu irais ?...

— Aujourd'hui même ! affirma le jeune homme, tourné dans la direction de la demeure du Kurde.

Puis, de nouveau penché vers son père blessé, il conseilla d'un ton radouci :

— Sauve-toi vite, père. Va te réfugier chez ma sœur. Il ne faut pas que Khalil te retrouve ici, comprends-tu?

Il redoutait pour le vieillard la revanche possible du bey et voulait prévenir un retour offensif.

— Mais toi? s'inquiéta le forgeron, ému à l'idée de quitter pour la première fois ce fils intrépide qui allait se lancer dans une périlleuse aventure, pour venger l'affront infligé à son père.

Andranik posa un long regard infiniment tendre et grave sur la face burinée par les ans et la chaleur de la forge.

— Adieu, père. Sache que ton fils appartient maintenant à ton peuple. Que Dieu te garde !

Jamais souverain n'avait eu plus de noblesse pour parler de « son peuple ». Le forgeron comprit qu'en partant, il délivrait Andranik d'un souci.

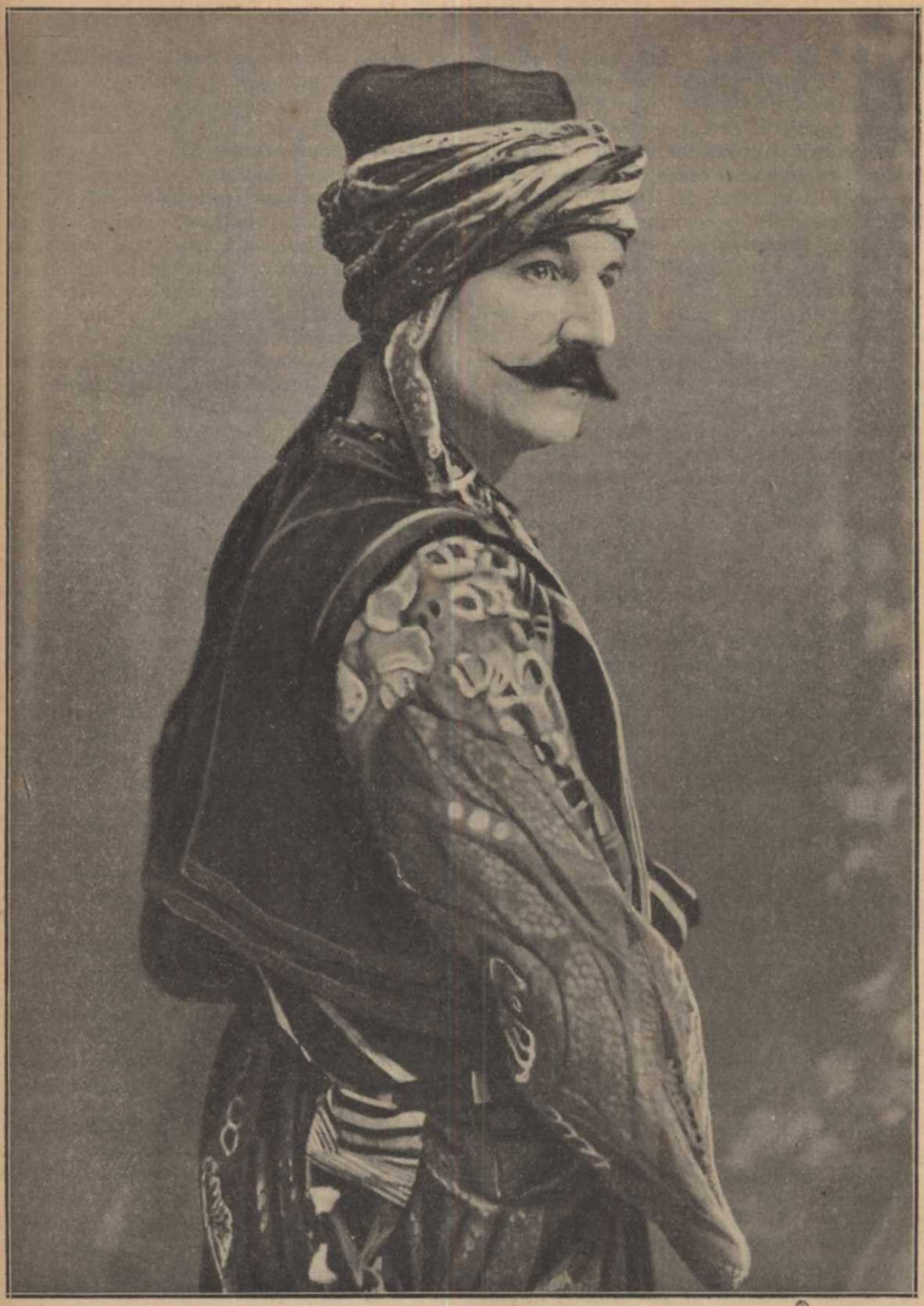
Une virile étreinte réunit les deux hommes qui allaient se quitter, pour longtemps peut-être...

Un villageois pénétra chez le forgeron. Il cria :

— Sauvez-vous ! Khalil bey a réuni ses cavaliers et leur a donné l'ordre d'arrêter Andranik !

Il fallait fuir au plus vite. Andranik et son père échangèrent un dernier adieu.

L'imminence du danger allumait chez les paysans un instinct combatif qui ne demandait qu'à s'extérioriser au plus tôt. Six d'entre eux offrirent d'escorter Andranik jusqu'à la montagne. Tout ce que le village



Khalil bey, le chef kurde.

comptait de chevaux fut amené sur-le-champ. Déjà, plusieurs cavaliers étaient en selle. Andranik voulait partir le dernier, et regardait son père prendre la route qui le conduisait chez sa fille, quand un des partisans du jeune chef lança un cri d'alarme :

— Les cavaliers de Khalil bey !

Dix cavaliers accouraient, auréolés de poussière. Leurs armes brillaient, et les Arméniens connaissaient la rapidité de leurs montures...

Andranik rentra vivement chez lui, prit des armes qu'il distribua rapidement.

— Six contre dix... La lutte est possible, mes amis !

La fusillade crépita. Une sorte d'allégresse animait l'esprit et le corps d'Andranik : enfin, il se battait contre les Kurdes ! L'ardeur qui frémissait en lui, inemployée, allait se dépenser librement !

Là-bas, un détachement de soldats kurdes, envoyés par le bey, se rapprochait :

— Quel honneur me fait Khalil ! Il m'envoie une armée ! plaisanta Andranik, goguenard.

Tout en continuant à faire feu sur ses adversaires, il sauta rapidement en selle et s'enfuit avec ses partisans, laissant le groupe de cavaliers désemparé. Plusieurs blessés avaient mordu la poussière. Bientôt, d'autres les remplaceraient et pourchasseraient le fugitif...

Andranik galopait vers la montagne. Il traversa des villages paisibles que son passage mit en émoi. La troupe kurde, augmentée du renfort attendu, le talonnait d'assez près. Les balles sifflaient à ses oreilles. Parfois, il se retournait pour viser un adversaire et souriait chaque fois qu'un cavalier, désarçonné, roulait sur le sol.

— Courage ! Nous atteindrons bientôt la montagne !

Silencieux, les fugitifs se hâtaient. Ils connaissaient mieux la montagne que leurs poursuivants et savaient y trouver un sûr refuge. Déjà, des volontaires y attendaient les ordres d'Andranik...

Les Kurdes étaient à ce point désireux de capturer Andranik, mort ou vif, qu'ils en oubliaient de molester au passage les habitants des petites localités traversées en trombe. Ce n'était pas le moment de gaspiller les balles !

Par bonheur pour Andranik, l'avant-garde de sa petite armée, postée au pied de la montagne dans l'attente des événements, et alertée par une sentinelle, surveillait les abords d'un pont jeté sur un fleuve encaissé entre deux rives rocheuses.

Andranik et ses compagnons franchirent le pont à toute allure, cependant qu'un de leurs partisans plaçait une cartouche de dynamite et allumait une courte mèche.

Les Kurdes accouraient, à bride abattue. Ils se réjouissaient de voir leur ennemi si près, devant eux... Encore un effort de leurs montures, et le rebelle tombait entre leurs mains. Quel triomphe, pour Khalil bey, que cette capture si ardemment souhaitée !

A peine la cavalerie musulmane s'était-elle engagée sur le pont, que le bruit formidable d'une explosion déchirait l'air. Dans un nuage de poudre, de fumée et de terre arrachée, le pont volait en éclats. Hommes et chevaux, déchiquetés, étaient projetés en l'air avant de venir s'écraser sur les rochers et dans le fleuve...

Le reste de la troupe stoppait, stupéfaite. Sur l'autre rive, Andranik et ses compagnons galopaient, hors d'atteinte, sauvés pour cette fois.

Ce premier contact avec l'ennemi tournait à l'avantage des Arméniens. Cela leur parut être d'excellent augure.

— Il me reste encore à rendre sa visite à Khalil bey... songeait Andranik. Car si j'ai échappé à la poursuite de ses soldats, je n'ai pas encore vengé mon père !

Il lui semblait qu'une protection céleste le rendait invulnérable et l'autorisait aux pires témérités.

Il résolut de se rendre sans tarder, et par le chemin le plus court, jusqu'à la demeure de Khalil bey.

Il fit un détour, afin de ne pas rencontrer les Kurdes lancés à ses trousses par son ennemi.

Arrivé à proximité des jardins fleuris qui entouraient la confortable demeure du bey, il attacha son cheval à un arbre et, sans bruit, se glissa vers la petite porte de bois qui conduisait à la cour intérieure où, à cette heure, devait se tenir Khalil, pour jouir des dernières heures du jour.

Le bey, sans défiance, savourait son moka dans une tasse minuscule. Le couchant éclairait de lueurs féeriques le jardin aux fleurs immobiles, aux arbustes aromatiques. Le Kurde voluptueux aspirait lentement tous les parfums et clignait des paupières pour mieux apprécier les tonalités fastueuses du ciel. Il rêvait. Comme la vie lui semblait

facile et riante, dans le calme de ce crépuscule beau comme une apothéose ! Il se sentait heureux, pleinement. Comment ne l'eût-il pas été? Ne possédait-il pas de vastes domaines, d'innombrables esclaves, de zélés serviteurs? Son harem n'était-il pas le mieux pourvu de toute la région? Ne pouvait-il pas l'enrichir à son gré de quelques jolies Arméniennes rencontrées au hasard de ses promenades? Et puis, il commandait à de nombreux soldats bien armés, cavaliers éprouvés, fantassins infatigables. Il était le bey, le chef respecté. Bientôt, il allait pouvoir s'offrir la satisfaction de punir comme il le méritait cet Arménien rebelle, cet Andranik insensé qui prétendait le braver et armer contre lui ses compatriotes !

— Je veux que son supplice soit un exemple et un avertissement salutaire pour tous les fous qui tenteraient de l'imiter ! songeait-il.

Il s'attendait à voir revenir ses hommes, traînant à leur suite le captif. Et cette journée, déjà si belle, compterait pour lui au nombre des plus heureuses.

Il n'entendit pas s'ouvrir la petite porte de la cour intérieure. Il ne vit pas un homme se glisser tout contre le mur, sans bruit, les pieds nus dans les sandales de tille...

Andranik veillait à ce que son ombre ne le trahît point, en le précédant sur le sol, devant Khalil bey. Mais Khalil ne regardait pas le sol. Il ne voyait que sa propre pensée, qui lui montrait un Andranik ensanglanté, mais encore assez vivant pourtant pour être condamné à mort !

L'Arménien s'avançait, retenant son souffle, ramassé sur lui-même, prêt à bondir en avant comme un fauve...

Et tout à coup, les deux hommes furent face à face. Les traits d'Andranik exprimaient une noble colère, un défi hautain. Ses yeux dardaient sur la face jaune du Kurde un regard étincelant de haine.

Khalil sursauta, brusquement tiré de sa rêverie cruelle et nonchalante par cette apparition inattendue. Non, ce n'était pas ainsi, formidable et menaçant, qu'il imaginait à l'instant même son ennemi !

Le bey jeta autour de lui un bref regard circulaire de bête traquée. Pas un seul serviteur. Pas le moindre soldat ! Il était seul, absolument seul en face d'Andranik... Il se rappela soudain la fougue terrible avec laquelle l'Arménien avait battu son cousin Asso, la semaine précédente, et la crainte le saisit d'être aussi malmené par cet énergumène...

Khalil bey voulut appeler à l'aide, et précipiter ainsi l'arrestation d'Andranik. Mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps. Il bondit sur le Kurde, le saisit à la gorge, le renversa en arrière et le maintint si vigoureusement que Khalil crut périr étouffé sous l'étreinte de cette main puissante.

Mais tel n'était pas le dessein d'Andranik, Il espérait bien, avant de le tuer, infliger plusieurs défaites à son ennemi !

Le fouet dont le bey ne se séparait jamais était posé tout près de lui, sur la terrasse. Les esclaves et les soldats de Khalil avaient appris à le redouter à propos des moindres peccadilles. Andranik s'en saisit en riant. Khalil lui-même lui fournissait le moyen de venger son père outragé !

Il brandit le fouet au-dessus de son adversaire terrassé :

— Misérable ! gronda-t-il. Tu as osé lever la main sur mon père ! A ton tour, tu vas connaître l'humiliation du fouet, que tu infligeas si souvent à ton prochain !

Livide de honte et de terreur, Khalil se débattait de son mieux. Mais Andranik, agenouillé, le dominait de sa haute stature, de sa force herculéenne. Le bey sentit le genou de son ennemi se poser sur sa poitrine et l'écraser à demi. Il vit le fouet se lever et tournoyer dans l'air. Il ferma les yeux...

Les lanières retombèrent sur sa face blême, sur ses bras impuissants, sur ses côtes mal protégées par la soie de ses vêtements...

Khalil gémissait comme un esclave battu par son maître. Il se tordait comme une femme sous l'étreinte dominatrice du vigoureux Arménien. Toute dignité avait fui de lui. Il n'avait même plus de voix pour appeler au secours. Les coups se multipliaient, impitoyables, généreusement distribués par Andranik qui revoyait sans cesse la face meurtrie de son vieux père.

Quand il fut las de frapper, l'Arménien lâcha enfin Khalil plus mort que vif, qui demeura affaissé, pantelant, dans un coin de la terrasse pleine d'ombre parfumée. La poitrine du bey se soulevait avec peine, une sorte de plainte continue fluait de ses lèvres. Andranik eut un sourire amer et méprisant en face de ce lamentable adversaire.

— J'avais bien raison de dire que devant

la force, ces gens-là restent sans défense, songea-t-il.

Et comme Khalil reprenait peu à peu connaissance et lui lançait des regards empreints de rancune et de menace, Andranik, qui avait gardé en main le fouet, se pencha vers le bey et martela, comme un défi :

— Sache qu'aujourd'hui tous les fils sont décidés à venger leurs pères comme je viens de le faire moi-même ! Nous sommes las de vos cruautés ! Apprends encore que notre nation a maintenant ses défenseurs dévoués, ses soldats disciplinés, depuis longtemps exercés aux combats ! Tu peux réunir des milliers d'hommes contre moi : je ne crains pas tes hordes, car Dieu est avec nous !

Khalil bey frissonna. Pour la première fois, il découvrait l'énergie d'un peuple qu'il croyait depuis longtemps résigné à son sort. Il pressentit que sa propre autorité serait bientôt menacée dans ce pays qu'il considérait comme son fief. Ce démon d'Andranik devait pourtant exagérer : une armée ne s'improvise pas ainsi ! Pour vaincre, il faut beaucoup d'hommes, des armes, des munitions, des chevaux... La crainte séculaire des Kurdes était trop bien enracinée au cœur des Arméniens pour que de nombreux paysans eussent vraiment répondu à l'appel de cet illuminé !

— Il cherche à m'intimider... Il n'est pas possible que les giaours se révoltent contre nous, qui sommes forts ! songeait Khalil, en essayant de se rassurer.

Ses poings se crispaient, ses yeux longs et étroits d'Asiatique jetaient des lueurs sauvages.

— Me tenir ainsi en respect sous la menace de mon propre fouet, moi, Khalil bey ! Ce chien me paiera de sa vie un tel affront, j'en jure par le Prophète !

Mais il ne pouvait tenter un mouvement ni pousser le moindre cri sans s'exposer à de nouveaux coups.

Andranik s'éloigna à reculons dans la direction de la porte du jardin. Avant de disparaître, il jeta ce dernier avertissement :

— Peu m'importe que tu cherches ou non à te venger de moi. Mais si tu ne laisses pas mon peuple en paix, tu auras affaire à moi... Et cette fois, je ne t'épargnerai pas !

Il jeta le fouet aux pieds du bey et disparut aussi prestement qu'il était venu.

Ivre de rage, Khalil entendit décroître le galop du cheval. Il se releva péniblement et scruta l'horizon :

— Il est venu seul ! balbutia-t-il, stupéfait d'une telle audace, car il croyait Andranik accompagné de quelques partisans. Seul, ici, chez moi, et je n'ai pu le faire appréhender par mes esclaves ! Quel esprit infernal anime donc cet homme?

Sa honte se doublait de cette constatation. Frémissant de fureur, Khalil bey ramassa le fouet désormais inutile et le brandit vers l'horizon :

— Chacal ! grinça-t-il, hors de lui. Tu expieras au centuple chacun des coups que tu me portas!

Andranik était trop loin, maintenant, pour l'entendre. Et Khalil bey se désolait de ne pouvoir le faire poursuivre :

— Que font mes hommes? Ne leur avais-je pas dit de pourchasser ce chien? Ont-ils si vite perdu sa trace? Les gredins! Eux aussi, je les châtierai, puisqu'ils n'ont pas su m'obéir! Je ne veux pas qu'un giaour puisse rire de moi et répéter partout qu'il peut échapper aux soldats de Khalil bey !

Il fallait, de toute évidence, que l'exaspération du noble Musulman se calmât au détriment de quelqu'un. Et les cavaliers qui rentrèrent bredouilles, assez tard dans la nuit, durent subir les éclats redoutables de sa colère qui redoubla quand les soldats annoncèrent le nombre d'hommes et de chevaux sacrifiés au cours de l'inutile poursuite.

Devant les résultats de ce premier combat, Khalil fut bien obligé d'admettre que la crainte n'était plus assez forte parmi les Arméniens pour paralyser leurs tentatives de défense et que désormais il faudrait compter avec une troupe qui disposait d'armes et d'explosifs comme une véritable armée. Sa haine pour Andranik s'en accrut. Il se jura de réduire à merci le rebelle, par tous les moyens qui s'offriraient à lui, et de sévir avec tant de férocité contre ses partisans que les autres Arméniens, pétrifiés de terreur, renonceraient pour toujours à leur chimère d'indépendance.

Toute la nuit, il rumina de belliqueux projets, sans parvenir à en choisir un seul qui lui parût assez digne de sa vengeance.

Et pendant ce temps, à travers les broussailles des sentes les plus désertes, le père d'Andranik poursuivait sa route vers le village — combien lointain, hélas ! — qu'habitait sa fille. Là-bas, il vivrait en paix, loin de la région terrorisée par Khalil bey. Et son fils lui ferait parvenir de ses nouvelles,

— Hraïr, nous ne pouvons plus supporter cela...

chaque fois qu'il le pourrait. Le vieillard guetterait, anxieux, ses brefs messages et saurait, par les journaux ou par les paysans, l'issue de chaque combat engagé pour la libération future.

III

Andranik exultait. Le défi qu'il venait de lancer à Khalil dans la demeure même du bey équivalait à une déclaration de guerre. L'Arménien connaissait trop bien Khalil pour ne pas deviner que le Musulman voudrait venger au plus vite un tel affront et châtier l'impudent visiteur de ses prétentions justicières.

Le jour tant attendu se levait enfin ! Andranik le menuisier disparaissait pour faire place à Andranik le guerrier ! Désormais, il allait camper en pleine montagne, vivre de la rude existence du soldat en campagne qui dort à la belle étoile et ne dîne pas toujours à sa faim. Une lourde responsabilité allait peser sur lui : celle du chef qui doit ménager la vie de ses hommes et ne l'exposer qu'à bon escient, celle du libérateur qui s'est juré de remplir sa mission jusqu'au bout, quoi qu'il dût lui en coûter. Il acceptait allégrement ces obligations morales, certain de s'en montrer digne et de mériter l'aveugle confiance que lui témoignaient ses compagnons.

Il se prépara soigneusement à la lutte. Ceux de ses partisans qui l'avaient précédé dans la montagne, et lui étaient venus en aide si fort à propos lors de la poursuite des Kurdes, organisèrent des avant-postes dans les fourrés, les ravins. Les broussailles cachaient des hommes armés, l'œil et l'oreille aux aguets. Le reste de la troupe s'étageait au flanc des monts, et se tenait prêt à se grouper autour de son chef dès le premier signal.

Des montagnards pour qui les moindres cols, les plus petits sentiers n'avaient pas de secrets, furent chargés du service du ravitaillement et de la contrebande des armes. Fusils, cartouches et dynamite, achetés en Caucasie, passaient la frontière à l'insu des Kurdes, au prix de mille ruses, et venaient enrichir l'arsenal des rebelles.

Tel un aigle, Andranik, accompagné des plus vaillants de ses soldats, s'était installé dans la haute montagne. De sa retraite, il embrassait d'un coup d'œil la plaine et surveillait les mouvements des troupes kurdes. Celles-ci n'osaient s'avancer trop loin, car le souvenir de la première rencontre faisait croire en une organisation complète et préparée de longue main. La cavalerie rôdait au pied de la montagne, guettant le passage d'Andranik avec l'espoir de le capturer par surprise. Une atmosphère planait dans l'air et donnait à tous la hâte de combattre.

De son côté, Khalil bey s'impatientait. A quoi bon posséder une armée de fantassins et de cavaliers, si tant de soldats ne sont pas même capables d'appréhender un insurgé?

Quelques brèves rencontres, dans la plaine, tournèrent à l'avantage des Arméniens.

Ces premiers succès furent accueillis avec une joie triomphale par la population arménienne. Déjà, l'imagination des opprimés entrevoyait l'aube de la liberté, la défaite définitive. De maison en maison, la nouvelle se propageait, rapide, exaltante.

— Un héros combat pour l'Arménie ! Les Kurdes tremblent devant lui. Bientôt, notre pays sera délivré !

Le nom d'Andranik était vénéré dans toute la région. L'écho de ses succès parvint jusqu'à son père et consola le vieillard de la séparation nécessaire.

Le peuple ajoutait en son honneur un couplet de plus aux chansons qui célébraient les héros nationaux, et les enfants apprenaient son nom en même temps que ceux de ses glorieux ancêtres.

Les femmes voyaient en lui l'incarnation même des vertus de la race. Elles lui savaient gré de sa bravoure qui rendait au pays tout entier le droit de s'enorgueillir d'un tel fils. Toutes le chérissaient ainsi qu'un héros de légende et d'autant plus merveilleux qu'il était leur contemporain et qu'à la faveur d'un hasard toujours possible, elles risquaient de le rencontrer, quelque jour ! Les jeunes filles lui dédiaient leurs plus tendres pensées et soupiraient d'envie à l'idée qu'il aimait, peut-être, et qu'elles n'étaient point l'aimée.

Les plus hardies s'aventuraient parfois dans la montagne, avec l'espoir de croiser en chemin le héros et son escorte. Tous les prétextes leur étaient bons : ne fallait-il pas aller quérir l'eau à la source même, afin qu'elle fût plus pure? Ne trouve-t-on pas, en montagnes, les plantes aromatiques inconnues de la plaine, et qui sont sans égales

pour guérir de nombreuses maladies? Ne devaient-elles point porter quelques vivres aux soldats? Et chacune découvrait soudain que son frère, un cousin, un ami d'enfance, un parent éloigné appartenait à l'armée d'Andranik, et qu'il serait bien aise de recevoir des nouvelles de sa famille ou de son village...

De gracieuses processions s'organisaient ainsi, chaque jour, et les soldats, indulgents, ne songeaient guère à se plaindre de tant d'attentions gentilles dont ils étaient l'objet !

Les belles curieuses revêtaient leur plus beau costume, avec le secret espoir d'attirer l'attention du héros, peut-être même de la retenir, si le cœur d'Andranik était encore libre !

Quelle fierté de pouvoir dire, en redescendant au pays :

— Je l'ai vu!... *Il* m'a saluée... *Il* m'a souri !

Elles s'avançaient, au rythme égal de leur démarche qui, même dans la hâte, conservait une allure noble. Le soleil faisait scintiller les fils d'or mêlés aux broderies rutilantes de leurs robes, et les bijoux ciselés suspendus à leur cou, à leurs poignets, à leurs oreilles, les bijoux de famille portés par plusieurs générations de belles Arméniennes et soigneusement serrés au fond d'inviolables cachettes, chaque soir, pour échapper à la convoitise des Kurdes.

Les plus sentimentales se consolaient de n'avoir pas rencontré Andranik en cueillant des bruyères rouges aux buissons qui lui étaient sans doute familiers.

Le lendemain, elles revenaient, tenaces, comme elles eussent accompli un pèlerinage jusqu'au jour où la grâce implorée leur eût été accordée.

Et, comme il arrive souvent, leur obstination reçut un jour sa récompense.

Six jeunes et jolies filles, lasses d'avoir longtemps marché dans les sentiers rocailleux, s'étaient assises à l'ombre d'un rocher, au bord d'un torrent dont elles contemplaient en riant le bouillonnement d'écume blanche et légère autour des quartiers de rocs polis par le courant. Des fleurs sauvages emplissaient leurs tabliers multicolores et leurs voiles clairs flottaient autour de leurs têtes brunes, au gré du vent.

Andranik faisait sa ronde quotidienne. Il savait combien ses soldats espéraient son passage et se montraient fiers de quelques mots échangés avec leur chef. Son mâle visage et sa voix leur conservaient intacte cette humeur qui rend faciles les plus périlleux exploits et ne permet pas au découragement de rouiller l'âme des braves. Il devait, ce jour-là, renouveler à la source la provision d'eau, pour lui et son fidèle Hraïr.

De loin, il aperçut les jeunes filles qui bavardaient gaîment. Il s'arrêta pour les contempler. Et il songeait :

— Puissent bientôt toutes les filles d'Arménie chanter librement et rire comme celles-ci, quand nous aurons chassé nos tyrans, quand elles n'auront plus à redouter l'infamante captivité des harems !

Il hésitait à s'approcher, partagé entre le désir de rafraîchir son âme par la vue de ses jolies compatriotes et la crainte de distraire un instant sa pensée de sa mission. D'autres, dont l'esprit n'était point accablé de soucis ni d'inflexibles devoirs, pouvaient conter fleurette aux belles filles. Mais lui, le chef, n'avait point le droit de souhaiter une aventure autre que la gloire !

Il savourait amèrement la solitude des grandes âmes, condamnées à vivre sur un plan supérieur, à ne point connaître les joies faciles ni le repos, à chercher plus haut un âpre bonheur qui eût effrayé un esprit vulgaire. Et sa méditation le retenait immobile à quelques mètres des jolies Arméniennes qui souhaitaient sa rencontre.

A mi-voix, elles parlaient de lui :

— Comment est-il?

— Oh ! certainement très grand, très fort, très brun... Songez que son seul aspect effraie les Kurdes !

— Est-il beau?

— Comme tous les héros ! Ses yeux lancent des éclairs, sa voix sème l'épouvante parmi les rangs ennemis...

— Mais encore?...

— Bientôt, je pourrai vous renseigner avec plus de précision ! affirma une brunette potelée, d'un air plein de certitude. Mon cousin fait partie de l'armée d'Andranik : sitôt qu'il nous aura rendu visite, je le questionnerai.

— Et moi, dit une autre, je connais un charron qui naquit dans le village d'Andranik. Ils ont dû aller à l'école ensemble. Moi aussi, je l'interrogerai !

L'heure était venue pour les promeneuses de regagner la maison.

— Dans quelques instants, pensait Andranik, elles s'en iront, et ce lieu perdra un

peu de son charme. Comme il semblera désert, privé de leur présence, de leurs voix!

Ces quelques jeunes filles incarnaient pour lui toute la grâce des Arméniennes, et leur foi enthousiaste en l'armée des rebelles.

Il marcha lentement vers elles, résolu à les saluer comme des sœurs, au nom de tous ses soldats.

En entendant un bruit de pas si près d'elles, elles se retournèrent. Leurs grands yeux noirs fixaient ce soldat coiffé du bonnet d'astrakan gris, vêtu du sombre et rude uniforme des volontaires. A son allure martiale, elles le reconnurent aussitôt, et cinq d'entre elles témoignèrent par des acclamations et des cris d'allégresse leur admiration sans bornes pour celui qu'elles cherchaient et qui venait à elles, simplement :

— Andranik !... Vive Andranik !

Leurs bras levés agitaient dans l'air les fleurs cueillies en mémoire de ce pèlerinage. Elles riaient de joie. Une onde de fraîcheur baignait l'âme du héros. Il mesurait à cet élan spontané sa popularité parmi le peuple, et la confiance de ses compatriotes dans l'œuvre si témérairement entreprise.

Il s'avançait toujours. Un sourire de gratitude adoucissait l'expression sévère de son visage altier.

Une seule des promeneuses, la plus jeune, ne criait pas son enthousiasme et n'agitait pas de fleurs au-dessus de sa tête, comme autant de palmes gracieuses offertes au vainqueur des Kurdes. Elle demeurait assise au bord du torrent, et ses pieds nus trempaient dans l'eau transparente qui les caressait avec un petit bruit monotone. Elle était tournée vers le héros, et ses lèvres muettes lui souriaient, ferventes. Ses yeux mordorés, larges et doux, étaient mille fois plus éloquents que toutes les paroles admiratives. Son clair visage avait l'ovale parfait que les peintres de tous les temps prêtent à celui de la Vierge. Deux tresses doubles pendaient le long de son corsage. Un voile de mousseline diaphane, retenu par un haut turban de brocart, palpitait autour de ses épaules.

Sa radieuse beauté, sa jeunesse, éclipsaient l'éclat des autres jeunes filles. Son silence, sa réserve timide, la profondeur de son regard et son sourire la paraient d'un attrait irrésistible : celui du mystère. Une sorte d'indéfinissable mélancolie accentuait la douce fierté de cette inconnue.

Andranik s'était arrêté devant elle, comme hypnotisé par cette perfection de grâce jamais encore entrevue. Certes, les belles filles ne manquent pas en Arménie, — et les Kurdes le savaient bien ! — mais aucune n'avait à ce point frappé Andranik. Il la jugea différente des autres; un charme immatériel vivait au fond de ces yeux admirables, autour de ces lèvres silencieuses. Il sembla au héros qu'il la connaissait depuis toujours. Où, et dans quelles circonstances l'avait-il rencontrée?

Et soudain le visage d'Andranik s'éclaira de la joie subite d'une découverte :

— Mais oui, je la connais ! Elle est semblable à l'image de l'Arménie, telle que la représentent depuis des siècles nos peintres, telle que nous l'a transmise la tradition : figure de rêve et de souffrance... Mais cette jeune fille, elle, sait sourire, parce que l'espoir est en elle !

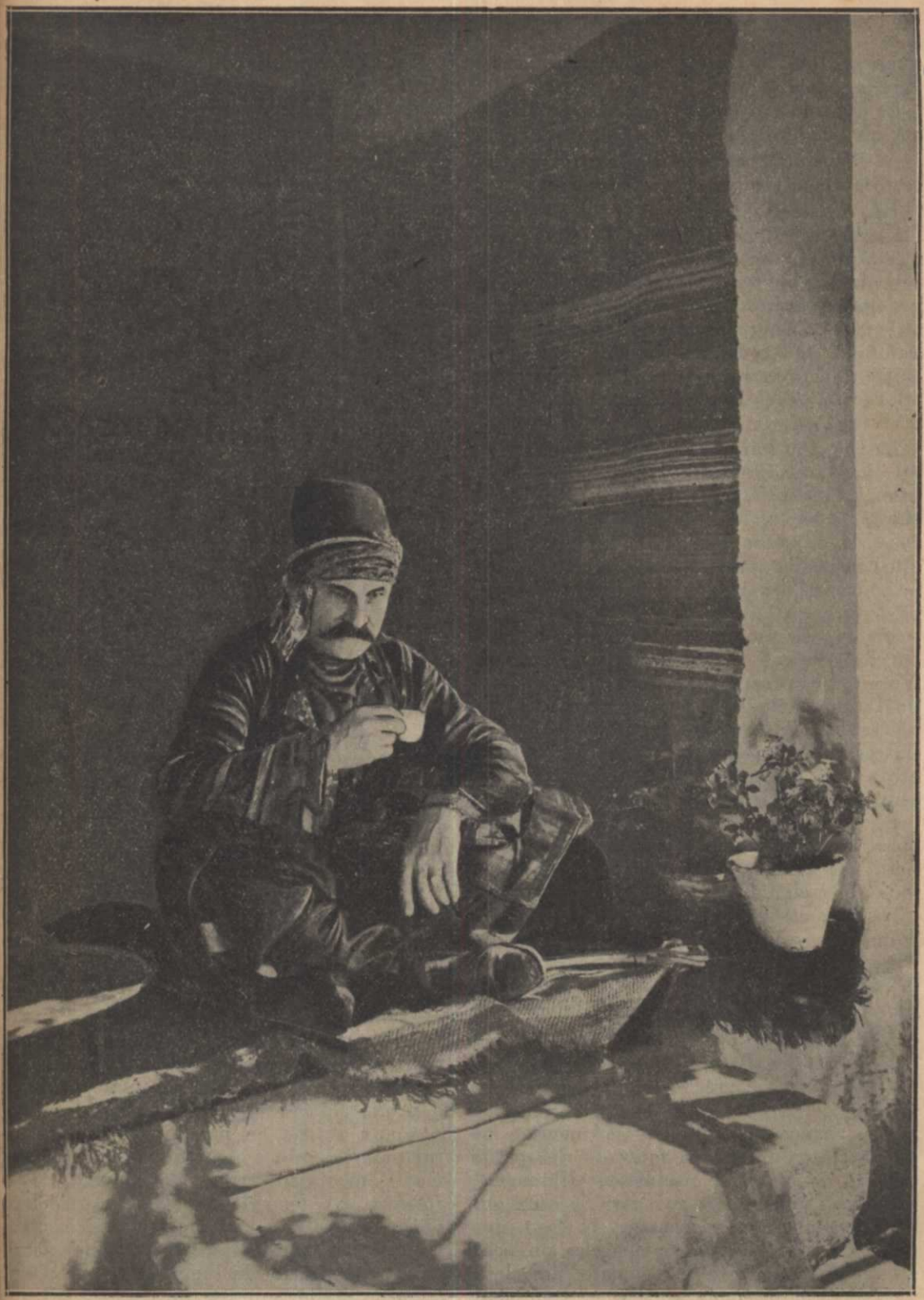
Les yeux du guerrier ne pouvaient se détourner de l'inconnue.

Les cinq compagnes de la jeune fille eurent un petit rire amical et, se prenant par la taille, elles firent mine de s'éloigner pour ne pas troubler le tête-à-tête du héros et de celle qu'il avait remarquée. Elles respectaient son choix, mais un peu de tristesse pourtant se mêlait à leur joie d'avoir vu Andranik, et chacune songeait à part soi, avec un secret soupir :

— Ah ! pourquoi ne m'a-t-il pas choisie, moi?

La belle Arménienne rougit, sous le regard magnétique, extasié, qui l'enveloppait toute. Tremblante d'émoi, de fierté, d'espérance, elle se leva, enfonça bien vite ses pieds nus et mouillés dans ses babouches de cuir rouge brodé. Qu'elle était séduisante ainsi, empourprée de confusion, n'osant croire encore qu'elle avait pu produire sur le héros une impression profonde, inoubliable ! Sa petite main tourmentait, fébrile, ses nattes pendantes. Ses lèvres dessinèrent un nouveau sourire, un peu contraint. Elle apprit en cet instant que l'excès de la joie peut, lui aussi, comme la crainte, provoquer un subit désir de fuite, de solitude... Elle avait hâte de s'éloigner, de se retrouver seule avec le tumulte de ses pensées.

Andranik lui avait souri ! Il n'avait pas eu un seul regard pour les cinq autres jeunes filles qui venaient de s'éloigner ! Il ne voyait qu'elle, elle seule ! Elle esquissa une rapide révérence, avant de s'en aller rejoindre ses compagnes, et tourna le dos au



Khalil bey, sans défiance, savourait son moka.

guerrier, qui la vit s'éloigner rapidement vers la vallée.

Ce départ avait été si précipité, qu'Andranik en demeura stupéfait :

— Pourquoi me fuit-elle ainsi? Ne lui inspirerais-je vraiment que de la crainte?

Une tristesse inconnue se mêlait à son étonnement. Il tendit les bras, comme si elle avait pu deviner l'appel de ce geste et revenir sur ses pas, pour enchanter de sa présence la solitude du héros. Mais la svelte silhouette s'éloignait, sur la route en lacet. Andranik la voyait disparaître, puis reparaître de nouveau, plus petite. Le voile clair voltigeait, frémissant comme un signe d'adieu...

Là-bas, très loin, la jeune fille se retourna et demeura immobile l'espace de deux secondes, peut-être... Elle aussi voulait revoir le héros. Mais aussitôt, comme confuse de ce geste qui trahissait son émoi, elle reprit plus vite sa marche vers la plaine.

Andranik soupira. Pour la première fois, elle lui parut aride, son âpre solitude de guerrier. Il promena son regard d'aigle sur les maisons lointaines, si humbles sous leurs toits bruns inclinés très bas au-dessus de l'unique étage. Ses paupières battirent d'émotion : il se représentait les habitants de ces chaumières, entourés de leur femme et de leurs enfants. Si misérables qu'ils fussent, ils connaissaient du moins la douceur consolante du foyer, qui rend plus légères les épreuves et suscite perpétuellement l'espoir. Ils avaient leurs heures de joie, de paix insouciante au cours desquelles l'éternelle menace de l'ennemi séculaire s'effaçait de leur souvenir. Andranik se prit à les envier. Mais il se cabra bientôt contre cette passagère faiblesse : les accessibles bonheurs humains étaient-ils plus souhaitables que l'isolement magnifique de la gloire?

Il haussa les épaules d'un geste las :

— Il faut que, grâce à moi, leur bonheur à tous devienne stable, définitif, et que nulle menace de pillage, de meurtre ne vienne le troubler ! Il faut que les petits enfants de ma race grandissent librement, et n'aient plus rien à redouter de ceux qui terrorisèrent leurs parents... Il faut que cette jeune fille et ses compagnes puissent attendre sans crainte le moment d'unir leur vie à celle d'un époux aimé et ne tremblent plus d'effroi à la pensée d'aller peupler les harems musulmans !

Un immense attendrissement lui rendait plus fraternels encore les inconnus qui attendaient de lui leur délivrance.

Pensif, il regagna son poste habituel, dans la haute montagne.

Son inséparable Hraïr montait la garde et dormait auprès de lui. D'ordinaire, les deux soldats bavardaient affectueusement, le soir venu. Ensemble, ils évoquaient des souvenirs d'enfance, le village qu'ils avaient quitté, le vieux prêtre si confiant en leur mission. Ils parlaient de leurs hommes ou préparaient un futur plan d'attaque. Chacun d'eux savait trouver un écho fidèle dans l'esprit de l'autre, un conseiller avisé, un confident attentif. Mais ce soir-là, Andranik ne mêla pas sa voix aux chansons de Hraïr et ne répondit pas à ses boutades par d'autres plaisanteries. Visiblement, sa pensée était absente. Où pouvait-elle vagabonder? Hraïr, stupéfait, n'osa pas exprimer tout haut son étonnement :

— Sans doute mûrit-il quelque projet particulièrement audacieux ? songea-t-il. Demain, je saurai certainement !

Pas un instant, l'ami d'enfance ne devina que l'esprit obsédé d'Andranik errait bien loin, là-bas, vers la plaine, à la poursuite d'une jeune fille au regard lumineux, au beau sourire grave.

Et le sommeil s'empara d'Andranik.

Mais le sommeil, qui apporte si souvent l'oubli des souffrances et des inquiétudes, se plaît parfois à griser d'illusions infiniment douces l'homme endormi, livré sans défiance à sa fantaisie...

Et le guerrier, qui d'habitude n'accordait guère d'attention aux songes, rêva cette nuit-là d'ineffables joies.

Il se vit transporté dans un jardin féerique. Les arbres les plus rares, les plus beaux en faisaient une image de ce qu'avait dû être l'Eden, au temps où l'homme n'avait pas encore contrevenu à la loi divine. Des lianes souples et fleuries s'enroulaient autour des fûts élancés et reliaient les arbres les uns aux autres, en une guirlande ininterrompue. Un mince cours d'eau fluait doucement entre deux rives de mousse et de roseaux, avec une chanson légère, et Andranik, émerveillé, pensa que jamais il n'avait vu ruisseau plus transparent. Une clarté laiteuse coulait de la lune. Une atmosphère d'une sérénité supra-terrestre baignait ce paysage céleste, aux allées sinueuses, aux bosquets accueillants, aux pelouses fleuries.

Andranik avançait lentement, charmé par ce spectacle si neuf pour ses yeux. Qui pouvait habiter ce jardin enchanté? Quel souverain en faisait sa retraite favorite? Et quel mystérieux attrait venait d'y conduire l'Arménien inconscient ? Andranik marchait sans bruit, impatient d'une révélation nouvelle et plus admirable encore.

Son corps, libéré de toute pesanteur, se mouvait aisément et ne connaissait plus la fatigue, bien que sa course à travers le jardin magique et désert eût été fort longue. Tout lui semblait surnaturel : la voix musicale du ruisseau, les parfums végétaux exhalés de la terre endormie, la fraîcheur idéale de l'air, la clarté du ciel pâle et nocturne.

Et voici que, très loin, à l'horizon, une forme diaphane se détacha d'un buisson de roses. Un rayonnement émanait de ce clair fantôme. Il s'avançait au-devant d'Andranik, et le guerrier sentait une subite allégresse exalter son âme. Il *la* reconnaissait : oui, c'était bien la jeune fille rencontrée près de la source ! Une majesté royale rendait plus impressionnante encore sa beauté. Elle souriait, et semblait dire :

— Sois le bienvenu chez moi, Andranik... Voici mon domaine. Il n'appartient pas à la terre, et le bonheur y est naturel.

Des vêtements magnifiques l'enveloppaient de leurs plis soyeux et soulignaient l'harmonie de ce corps parfait, de ce visage angélique. Un très long voile blanc descendait de sa chevelure et traînait sur le sol, loin derrière elle. Ses mains se tendaient, en un geste d'accueil et de paix.

Andranik ouvrit ses bras tremblants, sans oser espérer que l'apparition daignerait venir s'y blottir. Il s'immobilisa, dans l'attente de son approche. Elle ne ralentit pas sa marche...

Andranik sentit les mains de l'inconnue frôler les siennes, d'une tiède caresse charnelle. Eperdu de joie, il les emprisonna entre ses doigts, il attira l'apparition docile qui lui souriait avec une tendresse extasiée. Le héros atteignit alors aux limites humaines du bonheur. Ses bras se refermèrent sur le pur visage offert et but son haleine sur les lèvres parfaites. Il semblait que ce baiser ne dût jamais finir, qu'il était la céleste récompense accordée à celui qui, uniquement soucieux de rendre la liberté à son pays martyr, avait jusqu'alors tenu son cœur, ses yeux et ses lèvres clos à l'amour. Tel Renaud sous l'empire de la magicienne Armide, le guerrier sentait fondre en lui toute ardeur belliqueuse. Il n'était plus qu'un homme comblé, une sorte de demi-dieu dépouillé de rancune, d'inquiétude et d'ambition, ces maux humains.

L'inconnue lui rendait son baiser avec une chaste ferveur, et son regard irradié d'étoiles promettait des bonheurs infinis.

Maintenant, elle l'entraînait avec une ferme douceur à travers le jardin merveilleux. Andranik sentait ployer dans son bras la taille abandonnée, et peser sur son épaules la tête extasiée de la bien-aimée silencieuse. Le voile qui flottait derrière elle prêtait à son allure consentante une noblesse nuptiale. Jamais épousée n'avait eu tant de grâce pudique et passionnée, au bras de son mari. Et les deux silhouettes enlacées glissaient à travers le paysage incomparable, sans le voir, perdues dans leur mutuelle contemplation.

— Pourquoi enviais-je le bonheur des hommes? songeait Andranik, enthousiasmé par cette aventure. N'ai-je pas mieux qu'eux?

On eût dit que cet instant, comme l'infini, ne dût jamais avoir de limites. Le cœur du héros était submergé d'une félicité suprême que le désir lui-même ne venait pas troubler. L'inconnue lui était envoyée par la Providence comme une confidente choisie, une sœur d'élection, une épouse mystique.

Le ciel pâlissait peu à peu, au-dessus du jardin enchanté. Les couleurs et les parfums s'éveillaient, plus frais encore que pendant la nuit heureuse... L'aube venait parer d'une séduction neuve le céleste décor...

Et Andranik ouvrit les yeux. Le magique paysage s'effaça, ainsi que la vision virginale, et l'émotion contemplative dont son âme était baignée. Il se retrouva seul, dans la fraîcheur du matin, couché sur son manteau de soldat. Près de lui Hraïr dormait, d'un sommeil pesant qui ne connaissait pas la fantaisie des rêves.

Le guerrier eut un soupir de regret douloureux. Tous ses hommes dormaient encore, sauf les sentinelles postées à l'entrée de chaque sentier. Comme il était seul, au milieu de ce silence de l'aube, près de son fidèle compagnon inconscient !

— Je veux la revoir ! se dit-il, dominé par

un besoin infini de contempler encore le mystérieux visage.

Une inquiétude lui vint :

— Reviendra-t-elle? N'en aimerait-elle pas un autre, et ne serait-elle venue dans ces parages que par hasard... ou par curiosité?

Il lui parut inadmissible que, si belle, elle n'eût pas déjà provoqué d'ardentes déclarations et ne se fût laissée conquérir...

Cette pensée lui parut intolérable. A sa souffrance, il connut qu'il était profondément épris, avec toute la ferveur d'un cœur généreux qui ne s'était point émoussé en vaines aventures.

Ce jour-là, les minutes se succédèrent avec une désespérante lenteur. Andranik guettait le retour de l'heure où, la veille, il avait rencontré la belle Arménienne. Sous le facile prétexte d'aller, comme chaque jour, exhorter ses hommes, il se dirigea du côté de la source, bien avant l'heure attendue...

Là-bas, sur la route sinueuse, une forme s'avançait. Bientôt, il put la distinguer. C'était une femme, svelte et rapide, qui s'approchait, portait sur sa hanche une cruche de grès. Aux battements de son cœur impatient, Andranik reconnut l'Arménienne. Comme la veille, son voile se soulevait au rythme de sa marche et flottait, transparent, autour de son visage dont les traits demeuraient encore indistincts.

Comme lui, elle revenait vers la source Etait-ce l'habitude qui l'y amenait, ou bien l'espoir?

Elle se rapprochait, rougissante à la vue du guerrier que, de loin, elle avait reconnu. Leurs regards se rivèrent et chacun d'eux put lire dans les yeux de l'autre le même émoi, le reflet d'une même tendresse naissante.

La jeune fille salua timidement, bien que ses lèvres eussent esquissé un sourire joyeux. Non moins qu'Andranik, elle avait souhaité cette deuxième entrevue, sans oser y croire tant elle en espérait de bonheur.

— Pense-t-il seulement à moi? soupirait-elle, dans sa modeste maison, alors que tout dormait autour d'elle. Si je retourne là-bas demain, le reverrai-je? Sans doute va-t-il me trouver bien hardie...

La crainte de ne pas le rencontrer pesa sur son cœur tout le long de la nuit et du jour suivant. Aussi, combien elle hâta le pas, lorsqu'elle eut reconnu la haute et fière silhouette, au bord de la source ! Son cœur bondissait d'allégresse; elle ne sentait plus la fatigue de la route; elle accourait, docile, à l'appel muet des yeux fixés sur elle. L'impatience et l'émoi coloraient son teint.

Andranik la contemplait, et s'émerveillait de la retrouver toute semblable à l'apparition de son rêve.

Ils échangèrent un long sourire, plus éloquent que tous les aveux. Puis la jeune fille se pencha vers la source pour y remplir sa cruche de grès, et le guerrier vit palpiter dans l'eau transparente le fidèle reflet du visage virginal et du tendre sourire.

Elle s'était assise sur la roche et sa grâce était celle d'une jeune princesse visitant son domaine. Andranik s'approcha d'elle et questionna, d'une voix grave comme une prière :

— Quel est ton nom?

Elle rougit un peu, posa sur les yeux adoucis du héros son regard pensif et timide et répondit, d'un timbre cristallin dont la fraîcheur causa une volupté inattendue à Andranik, attentif :

— Anahid...

Il répéta les trois syllabes fluides et découvrit soudain qu'elles composaient le plus joli prénom arménien qui fût. Elle l'écoutait, extasiée, surprise à son tour de trouver tant de grâce à ce nom qui était le sien, et qui chantait comme une musique entre ces lèvres illustres.

Andranik s'assit près d'elle. Il était avide d'apprendre mille détails sur son humble vie quotidienne.

— D'où viens-tu?...

Son bras esquissa un geste assez imprécis vers la vallée, désignant un village blotti au pied des monts, autour d'un clocher arrondi sous le ciel ensoleillé :

— De Chenik, où mes parents possèdent une maison...

— Heureux village ! songea-t-il.

Plusieurs fois, il l'avait traversé, et déplorait maintenant de n'avoir jamais croisé en chemin cette jolie fille pudique et confiante Se pouvait-il qu'il eût vécu tant de jours sans la connaître, et qu'il n'eût pas souffert de cette ignorance du bonheur? Fallait-il au contraire remercier le destin qui lui avait réservé cette magnifique compensation à sa retraite dans la montagne, à la rigueur des combats?

Il la priait de parler, de parler encore, autant pour entendre le timbre délicieux de cette voix que pour mieux pénétrer dans cette âme qui se révélait sans mystère.

Il fouetta Khalil comme un esclave.

Il sut qu'Anahid avait vécu jusqu'à ce jour dans l'attente d'un amour plus grand que tous les autres. Elle était demeurée sourde aux déclarations passionnées de ses admirateurs. Un pressentiment l'avertissait d'un sort choisi, et digne de susciter l'envie de ses compagnes... Hautaine, inaccessible aux tentations vulgaires, elle se gardait toute pour le mystérieux bien-aimé promis à sa beauté, à sa vertu. D'avance, elle le chérissait, car il serait courageux et beau.

La téméraire odyssée d'Andranik avait ébranlé ce bouclier d'indifférence derrière lequel elle s'abritait. La gloire du guerrier obséda sa pensée. Elle se prit à envier, comme toutes les Arméniennes, celle qu'il choisirait entre toutes pour en faire sa compagne.

— Comme tous nos compatriotes, j'avais entendu vanter tes exploits, Andranik. Je te savais l'ennemi implacable du Kurde, le champion magnanime de notre patrie. J'ai voulu te voir. Et pour réaliser ce désir, j'ai suivi les filles de Chénik qui m'assuraient qu'on pouvait te rencontrer dans ces parages. Elle ne m'avaient pas trompée, tu vois...

Elle riait doucement, et Andranik voyait luire ses dents éclatantes, égales, semblables à des grains de riz entre ses lèvres humides et pourpres.

Il n'osait encore se pencher vers elle pour cueillir le baiser dont sa propre bouche avait soif. Il ferma les yeux pour revoir Anahid telle qu'elle lui était apparue en songe, consentante, déjà conquise.

Elle le regardait, troublée, sans parvenir à deviner le cours exact des pensées qui s'agitaient sous ce front altier. Lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit le regard interrogateur d'Anahid attaché à lui. Alors, ainsi que dans son rêve, il enveloppa la taille ployante de la jeune fille et s'inclina sur le visage qui s'abandonna à ses caresses. Ils goûtèrent une extase infinie, pendant l'espace de quelques secondes dont ils devaient garder, l'un et l'autre, l'impérissable souvenir. Le même rythme impérieux et tendre faisait battre leurs cœurs. La notion du temps s'abolissait en eux. Enfin, ils dénouèrent leur étreinte et se contemplèrent, haletants, avec le même regard de gratitude sans bornes.

Ils n'eurent point besoin de paroles pour comprendre que, chaque jour, à la même heure, ils se rencontreraient au même endroit. Leur mutuelle tendresse les enchaînait mieux que la promesse la plus solennelle. Ils acceptaient sans déchirement la nécessité de la séparation quotidienne, du mystère qui devait envelopper leur amour.

Andranik put croire, en cet instant ineffable, que la douceur céleste du paysage entrevu durant son sommeil descendait sur la terre apaisée. Il n'était plus seul. Comme tant d'autres soldats, il pourrait, entre deux batailles, évoquer une claire image et souhaiter pour prix de sa vaillance la tiédeur de deux beaux bras noués autour de son cou.

Anahid, après de longs instants de méditation heureuse, se leva avec un faible soupir :

— Il faut que je rentre, dit-elle. Ma mère s'inquiéterait de ne pas me voir revenir de la source !

Elle se baissa pour saisir la cruche pleine dans laquelle se mirait un coin de ciel azuré. Son regard se tourna, limpide, vers Andranik. Elle demanda :

— Veux-tu boire un peu de cette eau fraîche?

Il accepta avec empressement, certain qu'aucune ambroisie ne serait aussi délicieuse que cette eau jaillie du rocher puis offerte par les belles mains d'Anahid.

Et la jeune fille s'inclina vers lui, avec toute la grâce antique de la Samaritaine offrant à boire au doux maître qui l'en avait priée. La gravité charmante et charitable de ce geste enchanta le héros. Il but lentement, sans quitter des yeux la jeune fille souriante. Lorsqu'il fut désaltéré, Anahid, songeuse, répandit sur l'herbe l'eau qui restait encore dans la cruche : il lui semblait que nul n'était digne de boire après le guerrier. Elle le salua avec une tendre fierté, puis, comme la veille, elle reprit le chemin du village.

Mais cette fois sa marche était plus lente, alourdie d'un regret et d'une promesse... Et la belle Anahid se retourna souvent, pour apercevoir la haute silhouette immobile qui répétait pour elle le signe amical : « Au revoir, aimée... Au revoir ! »

IV

A dater de ce jour, les deux amoureux se rencontrèrent quotidiennement à la même place. Ils échangeaient des confidences ainsi que de vieux amis liés par un passé commun

Anahid frémissait d'orgueil et d'admiration, lorsque Andranik lui confiait ses rêves d'enfant, et son impatience de devenir un homme pour délivrer l'Arménie. Andranik se sentait bouleversé de pitié, de tendresse quand la voix argentine lui faisait le récit des malheurs subis par le village de Chénik. Il s'attendrissait sur le sort de cette enfant qui, si jeune, avait appris l'angoisse. Elle citait des parents massacrés, racontait le désespoir des survivants ruinés, le lamentable aspect des maisons fumantes, des étables vides :

— Dans nos prières, nous suppliions alors le ciel de nous envoyer un vengeur... Et tu es venu ! Nous avons tous reconnu en toi celui que nous espérions !

Elle pressait entre les siennes les mains viriles du héros, ces mains qui savaient si bien tenir le fusil et la dague, ces mains autoritaires qui se faisaient si douces pour elle.

Anahid ne pouvait croire à l'immensité de son bonheur, lorsqu'elle songeait, en contemplant Andranik assis tout près d'elle :

— Je suis justement celle-là que je souhaitais être et que toutes les autres jeunes filles envient ! Il m'aime...

Cette vénération qui prêtait un caractère presque religieux à son chaste amour touchait Andranik. Il la questionnait parfois :

— Que dit-on de moi, dans la plaine?

Il espérait de cette bouche adorée l'écho fidèle des propos de tout un peuple impatient.

— On dit que, grâce à toi, l'Arménie pourra triompher de ses tyrans et retrouver la paix des Etats libres. On dit que le ciel t'a choisi pour chasser l'infidèle de notre sol chrétien... Et les paysans chantent des couplets en ton honneur...

— Chante-les, toi ! supplia-t-il.

Et, sans se faire prier, elle chantait avec une ardente fierté :

Tu planes comme un aigle, Andranik,
Sur les sommets des montagnes.
Tu fais retentir terre et ciel de tes exploits.
Que les monts géants t'abritent,
Maître et protecteur de notre Patrie,
Andranik!
Quand les Kurdes et les Turcs entendront [ton nom,
Ils ramperont comme des serpents vers leurs [repaires !

Andranik hochait la tête. Cette chanson, ses soldats l'avaient chantée dès leurs premières victoires, en signe de reconnaissance. Elle avait autant d'âpre allégresse, en passant par cette voix fraîche que lorsque plusieurs centaines de poitrines d'hommes la jetaient vers le ciel.

Le guerrier respirait largement ce naïf encens qui, loin de le griser, lui inspirait le désir de se montrer toujours digne de tant de confiance, et de l'affection de son peuple.

Les soldats d'Andranik ignoraient l'idylle de leur chef. Pour tous, il demeurait le héros uniquement épris de liberté. Seul, Hraïr, l'ami de toujours, avait deviné le tendre roman. Nul ne connaissait aussi bien que lui le cœur humain de son compagnon d'enfance. Et, de toute son âme l'ami fraternel se réjouit à la pensée qu'une femme serait la tendre confidente d'Andranik et lui prodiguerait l'amour dont il était digne. Car Hraïr, en homme simple qu'il était, ne croyait pas indispensable qu'un héros fût condamné par le sort à un isolement de captif.

L'idylle lui parut d'autant plus naturelle qu'Anahid était d'une rare beauté, et bien faite pour captiver le cœur d'un héros.

Cependant, à quelque temps de là, les espions de Khalil bey signalèrent à leur maître qu'on avait aperçu l'insaisissable Andranik aux environs du village de Chénik. Il s'y promenait, affirmait-on, en compagnie d'une Arménienne admirablement belle. Et sans nul doute, il devait camper non loin de là, afin de n'être jamais trop éloigné de sa bien-aimée.

Le Musulman, à cette nouvelle, eut un sourire victorieux et cruel.

— Par le Prophète, s'écria-t-il, je crois que cette fois nous parviendrons à réduire à merci ce fils de chacal qui ose braver notre pouvoir et réclamer l'indépendance pour ses compatriotes ! Ce héros n'est qu'un homme comme les autres... et je suis certain qu'il va tomber comme un enfant dans le piège que je vais lui préparer !

Déjà, le bey imaginait les tortures inédites par lesquelles il punirait l'audace de cet adversaire qui le tenait en échec depuis de si long mois, au risque de compromettre le prestige militaire de Khalil aux yeux des Kurdes sans cesse vaincus.

Et quelques jours plus tard, Khalil bey ordonna une expédition contre le village de Chénik. L'espion qui l'avait si bien rensei-

Andranik se réfugia dans la montagne.

gné devait en faire partie, et désigner aux cavaliers la beauté chère au guerrier arménien.

Une galopade effrénée qui soulevait à l'horizon un nuage de poussière apprit à la population tremblante d'effroi que les cavaliers kurdes tentaient une incursion à travers Chénik. Des lamentations s'élevèrent de toutes parts, cependant que l'exode s'organisait aussitôt, lamentable. Dans les voitures, les femmes entassaient pêle-mêle les pièces de monnaie, les vieux bijoux de famille, les enfants en bas âge et quelques hardes. Un long cortège se formait. Hommes, vieillards, femmes, enfants et bestiaux fuyaient, en un pittoresque désordre, le même danger. Les paysans n'osaient même pas se retourner vers leurs maisons abandonnées, tant était grande leur crainte de voir rougeoyer sur le ciel les lueurs de l'incendie qui anéantissait peut-être en cet instant leur demeure et tant de souvenirs enclos en leurs vieux murs...

Les femmes serraient leurs mantes autour d'elles, d'un geste de défense instinctive et de pudeur alarmée, comme si elles sentaient déjà s'abattre sur elles la main brutale des ravisseurs.

Et les enfants pleuraient, sans comprendre, inquiets de ne plus reconnaître les traits crispés de leurs parents...

Pourtant, à la profonde stupéfaction des habitants demeurés à Chénik, les Kurdes ne s'attardèrent pas à incendier les maisons comme ils se plaisaient à le faire d'habitude en manière de bravade. Mais un cavalier mit pied à terre devant la demeure d'Anahid et pénétra dans la ferme. Furieux de n'avoir pu y trouver celle qu'il cherchait, il se remit en selle et parcourut au galop le village, s'élançant à la poursuite des fuyards.

Sans doute, *elle* était parmi cette troupe morne, épouvantée, qui abandonnait Chénik !

Il n'eut, en effet, pas de peine à la reconnaître. A coups de fouet, il se fraya un passage à travers le misérable troupeau humain qui encombrait la route et se recommandait à Dieu.

Il se pencha un peu, saisit la jeune fille par la taille, et sans tenir compte de ses cris ni de ses efforts pour se libérer, il l'installa rudement sur sa monture, devant lui.

Anahid sanglotait, serrée entre l'encolure du cheval et le cavalier qui riait de toutes ses dents. De ses petits poings rageurs, elle frappait la poitrine du Kurde, qui riait de plus belle, et semblait ne pas même sentir ses coups. Elle gémissait, ivre de révolte, affolée de honte à la seule idée de devenir la proie du vainqueur, accablée de douleur à la pensée d'Andranik.

Sa voix, brisée de sanglots, jetait éperdument vers le ciel le nom chéri, comme si le héros eût pu l'entendre et, de sa retraite, accourir à son appel :

— Andranik !... Au secours !... Ne m'abandonne pas !

— A quoi bon crier ainsi ! ricanait le Kurde. Il ne peut t'entendre ! Et pour le châtier de sa rébellion, Khalil bey fera de toi son épouse !

Anahid pleurait et priait. Seul, peut-être, un miracle pouvait la sauver... Si infinie que fût sa confiance en son bien-aimé, elle sentait défaillir son courage, et la peur glacer ses membres. Elle souhaita la mort, plutôt que la honte d'un tel emprisonnement !

Le cavalier, triomphant, rapportait à son maître cette proie de choix que Khalil bey attendait, impatient. Sur Anahid, il se vengerait des affronts que lui avait infligés son vainqueur ! Et puisque Andranik aimait tant la jeune fille, nul doute qu'il ne cherchât à la reprendre et vînt ainsi se jeter au milieu de ses ennemis. Car l'amour rend téméraires les plus sages !

Les deux Kurdes qui accompagnaient le ravisseur avaient fait demi-tour pour le suivre. Et les habitants de Chénik, ébahis, cherchaient à comprendre pourquoi l'expédition de leurs ennemis s'était bornée à un si maigre butin...

Lentement, retenus par une invincible défiance, ils réintégraient leurs maisons, stupéfaits de les trouver intactes.

Seul, Vardo, le vieux père d'Anahid, se lamentait du rapt et suppliait la Providence de punir les misérables qui avaient osé convoiter la perle de l'Arménie !

Dans le jardin attenant à la maison, deux serviteurs gisaient, tués par les Kurdes alors qu'ils tentaient de s'opposer à leur intrusion chez Vardo.

Là-haut, tout près de la source, Andranik attendait, fidèle au rendez-vous quotidien.

— Comme elle tarde aujourd'hui ! se disait-il. M'aimerait-elle déjà moins? Qui peut la retenir loin de moi, à cette heure qui m'appartient?

L'amour, prompt à l'inquiétude, s'alar-

mait, cette fois, à juste titre. Les yeux désolés d'Andranik ne voyaient pas s'avancer, sur la route déserte, la silhouette adorée, impatiemment espérée.

Andranik s'exhortait au calme :

— A quoi bon supposer le pire? Sans doute Anahid a-t-elle été retenue chez elle par quelque tâche urgente... Tout à l'heure, elle accourra et j'oublierai tout en la voyant paraître !

Cependant, un bruit de galop surprit Andranik au milieu de sa rêverie mélancolique. Hraïr s'élançait vers lui, et le guerrier vit, à la mine bouleversée de son ami, qu'il venait lui apprendre quelque événement grave.

Hraïr, haletant et pâle, jeta d'une voix brève :

— Andranik, il faut que tu saches... Khalil bey vient d'envoyer une poignée de cavaliers à Chénik...

— A Chénik !... sursauta le héros, qui pressentait un malheur. Alors?... Vite, parle !

Hraïr contempla le masque d'Andranik soudain blêmi par l'angoisse. Comme il allait souffrir, quand il saurait ! Mais il fallait lui apprendre la navrante nouvelle :

— Trois cavaliers ont attaqué la maison de Vardo... Ils ont enlevé Anahid et massacré deux serviteurs.

La pâleur d'Andranik s'était accentuée, au point de prêter à ses traits une apparence de statue mortuaire.

— Ils ont enlevé Anahid !... fit-il d'une voix rauque, chargée de haine, de révolte et de douleur. Et moi qui accusais la pauvre petite de me faire attendre !... Oh ! Hraïr ! Il faut la sauver, entends-tu? Il faut la leur reprendre ! Mon cheval ! Vite !...

Il martelait ses phrases avec une énergie désespérée. Hraïr hocha la tête.

— Prends garde, Andranik... Ne va pas t'exposer seul contre les Kurdes ! C'est peut-être un piège tendu à ta douleur...

Andranik s'était mis en selle et galopait déjà. Hraïr régla sur le cheval de son ami l'allure de sa bête. Tous deux s'élançaient, botte à botte, à la poursuite des ravisseurs. Andranik ne voulait rien entendre des conseils de prudence que lui prodiguait son ami :

— Prends garde ! Alerte au moins une partie de tes hommes !

— Et pendant ce temps, les Kurdes pourront atteindre le camp de Khalil bey et remettre à ce monstre leur prisonnière ! Non, non ! Dussé-je combattre seul contre toute une troupe, je la sauverai !

— Tu ne combattras pas seul! rectifia doucement Hraïr. Tu sais bien que je ne t'abandonnerai pas !

Tout le long de la route, Andranik exhalait sa souffrance :

— Comprends-tu, Hraïr, ce que deviendrait ma vie, si je savais Anahid aux mains de Khalil bey? Comme elle doit attendre mon intervention! Fou que j'étais de ne pas aller au-devant d'elle, quand je vis passer l'heure de notre rencontre ! Au moins, j'aurais été prévenu plus tôt, je l'aurais peut-être déjà rejointe!

Ses éperons piquaient jusqu'au sang les flancs de sa bête. Il fonçait dans la direction des Kurdes qu'il voyait au loin, points noirs et mouvants au milieu d'une gloire de poussière.

— Plus vite ! Plus vite !... grondait en lui une voix ardente.

Hraïr, silencieux, conservait la même allure, au côté de son ami. La distance diminuait entre les Kurdes et eux. Les montures des Musulmans, déjà fatiguées par une première course, ne pouvaient rivaliser d'élan avec les chevaux des deux Arméniens.

L'un des cavaliers de Khalil bey qui suivaient le ravisseur d'Anahid se retourna soudain, car il lui avait semblé percevoir l'écho des sabots heurtant de leurs foulées régulières et rapides le gravier de la route.

— Par Mahomet ! gronda-t-il, voici deux Arméniens qui se rapprochent.

— Entraînons-les vers le camp ! conseilla celui qui marchait en tête, et portait Anahid en travers de sa monture.

Deux Arméniens !... La jeune fille ne douta pas qu'il ne s'agît d'Andranik et de son inséparable ami.

— Je suis sauvée ! songea-t-elle.

Et ses yeux s'irradièrent d'espoir.

Mais le Kurde, penché vers elle, eut un regard si flamboyant de menace qu'elle se reprit à trembler.

Déjà, des coups de fusil crépitaient. Andranik ouvrait le feu sur les cavaliers de Khalil. L'un d'eux fit entendre une sourde exclamation de souffrance, porta vivement sa main droite à son épaule gauche, traversée par une balle. La douleur fut si vive

qu'il chancela et tomba de cheval sur la route.

Andranik exultait :

— Plus que deux, maintenant! murmura-t-il. La partie est égale.

— C'est lui ! C'est lui !... balbutiait Anahid, défaillante. Ah ! je savais bien qu'il ne me laisserait pas aux mains des Musulmans!

Et ses yeux splendides jetaient un défi joyeux à la face pâlie de son ravisseur.

Fidèle à la consigne reçue, et plein de haine pour cet Arménien qui, si souvent, avait infligé aux Kurdes l'humiliation de la défaite, l'envoyé de Khalil ricana :

— Tu n'es pas encore libérée, chienne !... Et ton prétendu défenseur pourrait bien plutôt causer ta mort !

Sous les coups de Hraïr, un second cavalier venait de s'abattre avant d'avoir pu brandir son large cimeterre.

Cette fois, le survivant ne put réprimer un grondement de rage folle. Ce damné Andranik allait encore triompher de lui !...

Hardiment, il fit face aux deux héros et souleva Anahid, affaissée contre l'encolure du cheval. Il se faisait un vivant bouclier du corps de la jeune fille.

Andranik n'osait plus tirer, de crainte d'atteindre la bien-aimée qui lui souriait doucement, résignée à périr de la main chérie plutôt que de suivre le Kurde.

— Le lâche ! haleta Andranik. Exposer une femme aux balles d'un ennemi !... Croit-il m'échapper par cette ruse? Je sais, aussi bien que lui, jouer du poignard, et vais le lui prouver.

Andranik lança son cheval tout contre celui de son ennemi. Sa main droite brandissait une lame acérée, prête à s'enfoncer dans le côté du Kurde.

Mais ce dernier répondit à la menace de l'Arménien par une autre menace, terrible. Lui aussi, il tira de sa large ceinture une dague qu'il éleva au-dessus de la gorge renversée d'Anahid :

— Giaour ! Tu ne reprendras pas à mon maître cette femme qu'il avait désirée ! cria-t-il.

En même temps, il faisait faire un écart sur la gauche à son cheval, afin d'échapper à l'arme d'Andranik.

Le héros ne quittait pas des yeux la victime immobile que, d'un geste, le Musulman allait égorger devant lui, avec une implacable cruauté de vaincu qui veut, avant de mourir, braver une dernière fois son vainqueur.

Prompt comme la foudre, Andranik lança son fusil dans la direction du Kurde, de telle sorte que la crosse vînt s'interposer entre Anahid et le poignard qui s'abaissait vers elle.

L'arme vint s'enfoncer dans cet obstacle imprévu, cependant que, de sa main restée libre, Andranik, éperdu d'indignation, plantait sa dague entre les deux épaules du Kurde.

L'homme s'inclina sur la droite en vomissant un flot de sang.

Andranik, indifférent à cette agonie, enleva Anahid entre ses bras vigoureux et la plaça, lui aussi, en travers de sa selle.

Il n'entendit pas les hourras émerveillés de Hraïr. Il voyait seulement la jeune fille, plus belle que jamais dans sa pâleur mortelle, qui lui souriait avec des larmes de reconnaissance.

Toujours au galop, il regagna Chénik, où le vieux Vardo priait pour la délivrance de sa fille. Anahid noua ses beaux bras tremblants autour du cou de son héroïque défenseur :

— Ma vie t'appartient, ô mon maître, murmura-t-elle... Car sans toi je serais morte de honte, au fond du harem de Khalil !

Elle se vouait à lui, corps et âme, avec ferveur. Il serra contre lui le cher fardeau. Une inexprimable félicité succédait à l'ardeur meurtrière et vengeresse qui l'animait tout à l'heure :

— Jamais victoire ne me fut aussi douce que celle-ci... dit-il, en baisant les cheveux d'Anahid.

Les villageois attendaient, anxieux, le retour d'Andranik. Ils savaient bien que, si leur défenseur avait succombé, les Kurdes auraient célébré leur victoire par de nouvelles cruautés... Alors, c'en serait fait de leur vieux rêve ! L'Arménie perdrait son libérateur promis !

Lorsqu'ils reconnurent, au tournant de la route, les deux bonnets d'astrakan gris, les paysans firent retentir les airs de leurs vivats frénétiques :

— Andranik !... C'est lui !... Il ramène Anahid ! Et Hraïr l'accompagne ! Vivent, vivent nos deux héros ! Mort aux Kurdes !

Ils se ruèrent, enthousiasmés, au-devant des deux cavaliers. Chacun voulait toucher la botte, le pantalon ou la main du guer-

Anahid, la plus belle fille de la vallée.

rier. Des adolescents, subjugués par le prestige du héros national, saisissaient son cheval par la bride et l'obligeaient à aller au pas, afin de promener triomphalement le sauveur d'Anahid au milieu du village.

Andranik se laissait faire. Il ne ressentait nul orgueil, en face de tant de démonstrations presque idolâtres. Anahid était sauve : rien ne pouvait l'émouvoir davantage, ni plus délicieusement, que la certitude de la sentir sienne, en dépit de Khalil bey.

— Ne nous attardons pas ici ! conseilla Hraïr. Khalil peut profiter des réjouissances organisées par les paysans en ton honneur pour essayer d'attaquer le camp en cernant le pied de la montagne.

— Tu as raison ! approuva Andranik.

Modeste comme à son habitude, il se déroba aux effusions de ses compatriotes et regagna sa retraite pour parer à toute éventualité fâcheuse.

Anahid soupira bien fort de le quitter. Elle aurait voulu demeurer éternellement blottie contre la poitrine du héros, si légère qu'elle ne faisait pas ralentir l'allure du cheval, heureuse de partager les dangers et la gloire du bien-aimé. Mais, hélas ! la place d'une jeune fille n'était point au camp arménien, et elle dut se contenter d'accepter un simple rendez-vous pour le lendemain, rendez-vous que pouvait compromettre une attaque de Khalil bey.

Cependant, le guerrier se montrait soucieux. Il s'étonnait de sentir faiblir en lui l'ardeur qui, depuis l'enfance, le poussait invinciblement vers l'unique but de sa vie. Il se surprenait à souhaiter la douceur du repos, la quiète sérénité de l'amour auprès de cette jeune fille dont il rêvait de faire sa compagne. Sans cesse apparaissaient devant lui les traits admirablement modelés, la longue chevelure et la svelte silhouette de l'aimée; elle surgissait des buissons, des rochers, de l'horizon bleu, des nuages. Elle peuplait de son impalpable et muette présence la solitude d'Andranik envoûté.

Il dut convenir que le rapt d'Anahid avait suffi à ranimer en lui le désir sacré de la vengeance. Maintenant, ce n'était plus uniquement pour l'Arménie qu'il combattait, mais encore pour Anahid que l'infâme Khalil bey osait convoiter ! Dans l'esprit du héros, l'Amour et le Devoir se confondaient maintenant. Il eut honte de se sentir dominé par une passion qui ôtait à son rôle de libérateur son noble caractère de désintéressement.

Accablé d'incertitude, et tout près de douter de lui-même, il appuya son front brûlant comme un tronc d'arbre dont il ne perçut même pas la rugosité. Il ferma les yeux, attentif aux battements précipités de son cœur ainsi qu'aux symptômes d'un mal dont il voulait guérir.

— Pourquoi cette image me poursuit-elle? gémit-il. J'ai voué ma vie à ma nation. Je n'ai pas le droit d'ambitionner d'autre bonheur que sa délivrance !

Une nouvelle vision, née de sa fièvre, flotta devant ses yeux extatiques. Il reconnut la longue robe endeuillée, les mains pâles, enchaînées, que l'imagerie populaire prêtait à l'Arménie. Que de fois, enfant, il avait rêvé, les yeux pleins de larmes, devant ce touchant symbole féminin de la patrie captive ! La face parfaitement belle et triste de l'image lui inspirait autant de fervente admiration que de filiale tendresse.

Maintenant, il lui semblait que l'émouvante incarnation de l'Arménie se tenait devant lui, légèrement inclinée, suppliante et doucement autoritaire à la fois. Il y avait comme un reproche dans ses grands yeux résignés, dans ses lèvres tremblantes. Et ses cheveux épars flottaient dans l'air comme un voile funèbre. Elle éleva ses mains translucides, aux fins poignets meurtris par de pesantes chaînes. Et Andranik crut entendre l'apparition murmurer :

— Tu ne dois aimer que moi, ta Patrie... Tu es mon champion. De ta fidélité sans défaillance dépend mon sort. Laisse à d'autres les plaisirs faciles et la molle félicité du foyer ! Ceux-là peuvent se contenter de vivre seulement dans le présent qui ne légueront point aux générations futures un nom aussi glorieux que le tien !

Andranik hocha la tête, vaincu par cette voix qu'il était seul à percevoir dans le grand silence de la montagne.

— Oui, je sais bien... soupira-t-il. Que de fois déjà ne me suis-je répété cela !... Je n'aime que toi, toi seule. Je suis ton soldat.

Sa parole, lente et réfléchie, avait toute la force et la solennité d'un serment. Il se revit, enfant, au sortir de la classe, quand il avait fait pour la première fois cette promesse à sa patrie :

— Non, je n'ai point changé. Mon cœur est demeuré fidèle à sa vocation qui l'isole

des autres hommes et fait d'eux leur chef obéi...

Mais voici — ô miracle ! — que l'apparition lui sourit, et qu'il reconnaît dans ce sourire celui d'Anahid. Les traits de l'image familière à ses yeux d'enfant sont exactement ceux de la jeune fille. Il reconnaît sa chevelure, son front songeur, ses yeux insondables, son corps mince et robuste, sa grâce altière et tendre. A présent, il lui semblait voir Anahid vêtue de noir, enchaînée. Il ne sut plus distinguer en lui laquelle des deux visions lui était la plus intolérable, de la patrie captive, ou de la bien-aimée prisonnière. Il confondait en une même tendresse l'Arménie et l'Arménienne qui en représentait à ses yeux la personnification vivante. Dès leur première rencontre, il avait été frappé de cette ressemblance. Elle s'accusait, maintenant, au point de fondre en un même culte les deux passions qui se partageaient le cœur du héros.

Pensif, il alla rejoindre Hraïr. Bien qu'il n'eût jamais fait de confidences à son inséparable compagnon, l'affection que lui avait vouée Hraïr était si grande que celui-ci, depuis de longues années, lisait clairement en Andranik sans qu'il fût besoin de paroles. Plusieurs fois, il avait aperçu, de loin, le guerrier en compagnie de la belle fille et, discrètement, s'était écarté de leur route, en bénissant le ciel qui permettait au héros de connaître les meilleures joies terrestres. Aussi, lorsqu'il vit Andranik rêveur, il ne songea pas un instant à accuser Anahid d'indifférence, mais devina qu'un combat se livrait dans l'âme de son ami. Il sut le distraire, en évoquant mille souvenirs lointains qui emportaient l'esprit d'Andranik loin de ce présent inquiet. Et, grâce à l'affectueuse ingéniosité de son ami, Andranik veilla ce soir-là presque gaîment, devant la flamme dansante du feu.

Quelques jours passèrent sans apporter de changement chez l'un ou l'autre des adversaires. Khalil bey ne manifesta aucune velléité d'offensive. Les Arméniens veillaient, prêts à combattre à la moindre alerte.

Un soir, les habitants de Chénik, assis devant leur porte, respiraient paisiblement l'air nocturne. L'heure était délicieuse de fraîcheur et de calme, après une chaude journée. La terre, comme engourdie des ardeurs du soleil, exhalait un tiède parfum d'humus fertile et de végétaux épanouis. Les hommes fumaient sans mot dire. Les vieilles femmes filaient leur quenouille avec une promptitude machinale qui se passait aussi facilement de lumière que d'attention. Les plus jeunes berçaient sur leurs genoux les bébés somnolents. Des enfants couraient et riaient à travers le village. Il semblait que toute menace fît trêve. Peu à peu, l'optimisme pénétrait dans chaque âme sous la forme de l'espoir. Lors du dernier passage des Kurdes, le village n'avait-il pas été épargné? Si Khalil avait voulu se venger de l'intervention d'Andranik, il eût pillé Chénik le lendemain même, en signe de représailles. Puisqu'il s'en était abstenu, cela signifiait clairement qu'il avait peur d'Andranik, peur de ses soldats, peur de la défaite. Il n'oserait plus s'aventurer si près de la retraite du héros ! Chénik était un village privilégié. Le voisinage du héros le protégeait mieux que tous les talismans du monde !

Un vieillard qui revenait de se promener dans un champ voisin, vint s'asseoir près d'un villageois. Il le salua familièrement et voulut lui faire partager sa joie :

— Les épis sont pleins, cette année. Dieu soit loué ! Nous aurons une belle récolte.

Il égrenait sur les genoux de son voisin un épi mûr. L'autre approuva :

— Oui... La moisson commencera bientôt. Puissent les Kurdes nous la laisser faire !

— Bah ! tout n'est-il pas tranquille, en ce moment?

— En ce moment, oui. Mais avec ces démons d'infidèles, peut-on jamais répondre du lendemain?

— Nous avons connu des saisons de répit. Pourquoi celle-ci n'en serait-elle pas une?

— Le ciel t'entende ! souhaita l'interlocuteur du vieillard, fataliste, car il savait bien que le sort se plaît trop souvent à déjouer les humaines espérances.

— Andranik veille ! riposta le vieillard, d'un ton de reproche, comme s'il faisait grief à son voisin d'un tel manque de confiance.

— Mais oui, Andranik veille ! répétèrent, autour de lui, plusieurs voix enthousiastes.

Et toutes les têtes se tournèrent instinctivement vers la montagne qui se profilait, massive, sur le ciel serein. Là-bas, invisible mais vigilant, le défenseur de l'Arménie montait sa garde habituelle, et cette simple certitude submergeait de reconnaissance le cœur des opprimés.

Le pessimiste qui, tout à l'heure, semblait redouter un retour offensif des Kurdes n'insista pas, devant un argument si péremptoire !

Un troupeau conduit par un adolescent rentrait à l'étable, sans hâte. Les silhouettes des bêtes et du berger s'enlevaient, vigoureuses et sombres, sur le ciel où traînaient encore quelques lueurs de couchant bientôt voilées d'ombre progressive.

Quelques femmes allumèrent du feu, pour prolonger la veillée. Des chariots ramenaient au village les cultivateurs qui s'étaient attardés dans les champs les plus éloignés, et des saluts s'échangeaient entre amis.

Soudain, l'écho bien connu d'une cavalcade se fit entendre, troublant d'une subite surprise les villageois attentifs.

Qui pouvait ainsi galoper à cette heure, venant de la plaine et se dirigeant vers la montagne? Etaient-ce des soldats d'Andranik qui venaient apporter à leur chef d'urgentes nouvelles?

Des enfants gagnèrent le bord de la route, afin de savoir plus vite. Quelques hommes les suivirent. Leurs yeux inquiets scrutaient l'horizon.

Et brusquement ils reconnurent, dans le soir tombant, sous les premiers rayons de la lune, les clairs oripeaux, les turbans musulmans et la luisance des armes chères à leurs ennemis.

Aussitôt, ces guetteurs bénévoles revinrent en toute hâte vers le village. Leurs bouches blêmies lancèrent le cri d'alarme qui, depuis des siècles, avait épouvanté tant de générations :

— Les Kurdes !... Voici les Kurdes !

A ce cri, une panique folle s'emparait des Arméniens. Ceux qui possédaient des chariots se pressaient de les atteler, d'y entasser, avec l'aide des femmes et des enfants, tout ce qui était transportable. Une fébrilité silencieuse agitait ces malheureux êtres qui cherchaient dans la fuite le seul espoir de salut.

D'ordinaire, les fuyards se groupaient, et suivaient sans bruit les chemins les plus abrupts, les moins accessibles à qui ne connaissait pas parfaitement la région.

Mais cette fois un habitant de Chénik observa :

— Il y a seulement trois cavaliers... Que peuvent-ils nous vouloir?

— Le reste de la troupe les suit, sans doute ! opinèrent les plus effrayés. Mieux vaut fuir que d'attendre!

Les femmes, angoissées, tenaient les enfants pressés contre leurs amples jupes et s'efforçaient de les consoler sans parvenir à calmer la terreur de ces innocents, — terreur qu'elles-mêmes partageaient avec plus d'affreuse lucidité.

— Non... Il n'y a pas d'autres cavaliers à l'horizon ! affirmèrent des jeunes gens qui, montés au faîte des arbres, surveillaient la route.

— Alors? Que faire? gémissaient les indécis, paralysés par le souvenir d'impitoyables razzias.

— Il vaut mieux, pour la sécurité de nos habitations, que nous demeurions ! conseillèrent les plus hardis. Contre trois cavaliers seulement, nous sommes assez nombreux pour espérer qu'il ne leur prendra pas fantaisie d'incendier toutes les maisons !

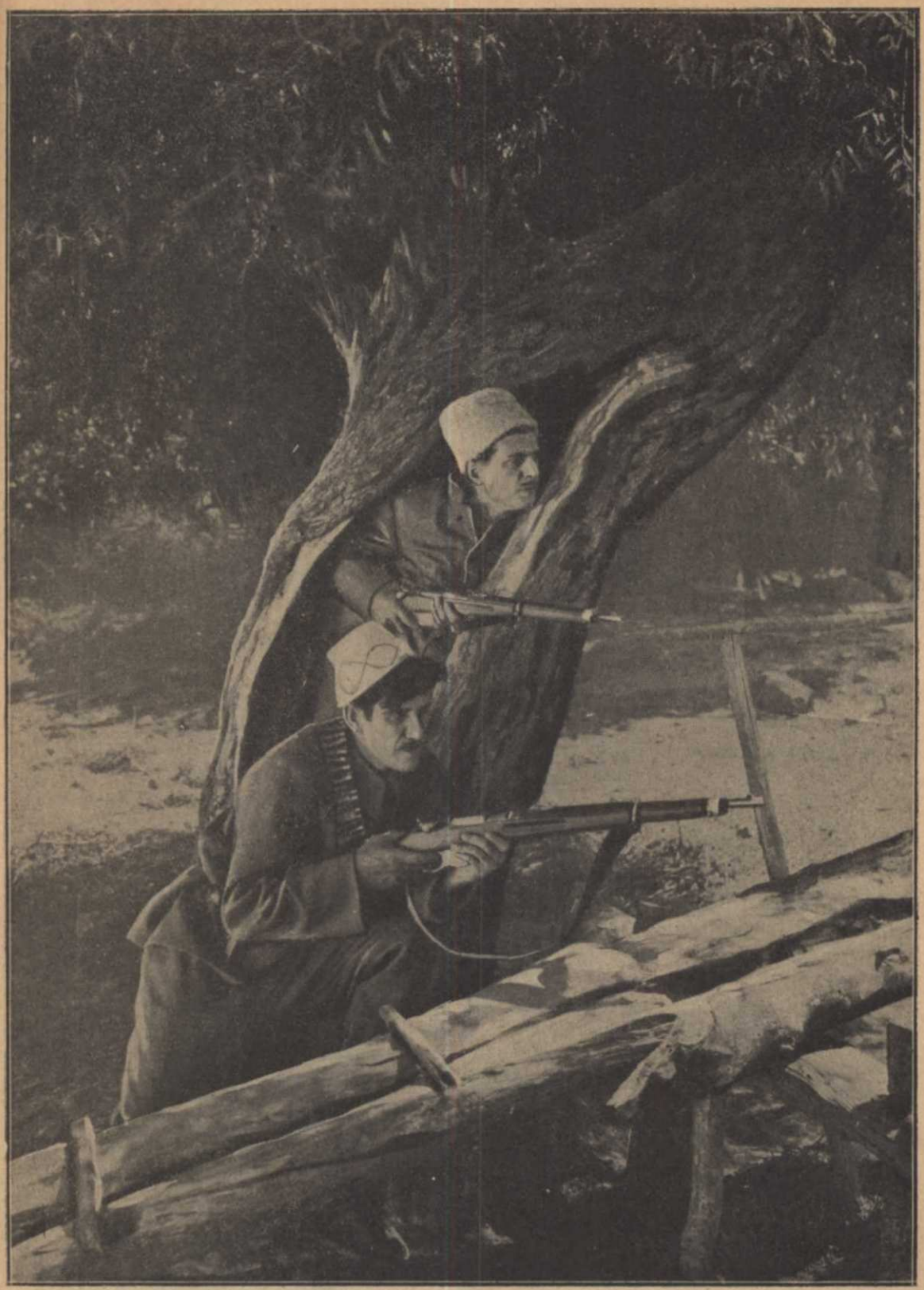
La proximité des troupes d'Andranik inspirait aux villageois une confiance telle qu'ils envisageaient même la possibilité de combattre leurs ennemis, pensée qui, naguère, eût paru follement téméraire aux Arméniens.

Cet avis recueillit la grande majorité des suffrages. Un groupe d'hommes se forma, pour recevoir les peu rassurants visiteurs. Mais pour plus de précaution, les femmes et les enfants reçurent l'ordre de se cacher de leur mieux pour échapper à la vue de leurs persécuteurs.

Les cavaliers approchaient. Ils passèrent en trombe devant les premières maisons du village. Un silence de mort planait sur Chénik. Les hommes s'étaient réunis sur la place principale. C'est là que les cavaliers s'arrêtèrent.

L'un d'eux, l'envoyé habituel de Khalil bey, mit pied à terre et, le fouet en main, s'avança vers les villageois immobiles dans l'attente de ses paroles. Il les toisait avec une arrogance qui fit serrer les poings des Arméniens et leur fut aussi sensible qu'une insulte. Fièrement et tout en agitant son fouet d'une main nonchalante mais expressive, il prononça :

— Le bey, mon maître et le vôtre, m'envoie vous porter son ultimatum. Il sait qu'Andranik est actuellement dans ces parages. Vous devez connaître l'endroit exact de sa retraite. Si, dans les vingt-quatre heures, vous ne le livrez pas, le village sera bombardé !



Andranik et Hraïr combattaient toujours côte à côte.

Un murmure de consternation parcourut les rangs des Arméniens. La perspective d'un bombardement suscitait chez les plus braves la terreur d'un danger nouveau.

— Mais... nous ne savons pas où se trouve Andranik ! murmurèrent-ils en échangeant des regards navrés. Comment le saurions-nous, du reste?

— On l'a vu plusieurs fois dans ce village ! objecta le Kurde, implacable. En vingt-quatre heures, vous avez grandement le temps de vous renseigner. Sinon...

Il eut un rire sardonique de défi. Son fouet siffla dans l'air. Il se remit en selle, promena un regard de mépris sur le groupe accablé, fit caracoler sa monture. Puis, avant de tourner bride, il ajouta du bout des lèvres :

— Ah! j'oubliais... Khalil bey exige que vous lui livriez, en même temps qu'Andranik, six jeunes vierges pour qu'il puisse oublier celle qu'il ne put faire enlever comme il le désirait, l'autre jour.

Il ne parut pas entendre le grondement de colère jailli de toutes ces poitrines et, pour disparaître plus vite, bouscula les premiers rangs des villageois, non sans les menacer de son fouet afin qu'ils s'écartent plus vite sur son passage.

Longtemps, les Arméniens demeurèrent perplexes, tandis que décroissait au loin le bruit régulier de la cavalcade.

— Les Kurdes s'en vont! dirent aux vieillards et aux femmes restés à l'intérieur du village les jeunes gens qui, du haut des arbres, observaient les événements avec l'angoisse que l'on devine.

— Ils n'apportaient donc qu'un message ?

— Sans doute... Et, Dieu merci ! ce ne fut pas long !

Ceux qui avaient reçu les redoutables ambassadeurs de Khalil bey revenaient vers leurs maisons. Les uns courbaient la tête, accablés. Les autres discutaient avec animation.

— Les monstres ! Exiger de nous que nous livrions le plus valeureux de nos compatriotes !

— Oser nous ordonner de livrer six jeunes filles en même temps que notre défenseur ! C'est par trop d'insolence!

Ils furent entourés par une foule anxieuse. Les questions se croisaient, haletantes, brèves :

— Eh bien?... Que voulaient-ils? Qui les envoie?... Qu'avez-vous promis, pour qu'ils partent si vite?...

— Nous n'avons rien promis! affirmèrent-ils.

Et, tout vibrants encore d'indignation et de honte, ils mirent leurs concitoyens au courant de l'infâme marché qu'osait leur proposer Khalil bey :

— Livrer Andranik et six jeunes filles, ou subir un bombardement ! Telle est l'alternative devant laquelle nous place Khalil ! Vit-on jamais tant de cruauté unie à tant d'hypocrisie ? Il sait bien que sa proposition est inacceptable! Il a trouvé simplement un prétexte qui lui permettra d'anéantir notre village!

Les yeux fixes, les mâchoires serrées, les bras ballants, les paysans paraissaient plier sous un faix trop lourd pour leur corps et leur âme.

— Que faire ?...

Aucun d'eux ne se sentait le courage d'émettre un avis. Vingt-quatre heures leur semblaient un délai dérisoire, insuffisant pour prendre une décision aussi grave.

Tous se tournèrent vers leur maire, Vardo, le père d'Anahid :

— Il faut tenir conseil... Tu es le chef de ce village, à toi de recueillir les avis de tous et de choisir le plus sage !

Et le bruit se répandit à travers Chénik qu'une assemblée de villageois allait se tenir sur-le-champ, tout près du moulin.

Les femmes allèrent se coucher. Avant de s'endormir, elles prieraient, de toute leur âme, pour que la Providence inspirât leurs époux et leurs frères.

Seule, Anahid ne souhaitait pas le repos. Elle avait entendu de quelles conditions révoltantes devait être payé le salut de Chénik. Son cœur défaillait d'angoisse.

— Que vont-ils décider ? songeait-elle, livreront-ils Andranik pour sauvegarder leurs maisons, leurs champs ? Consentiront-ils à fournir six jeunes filles à Khalil ?

Elle frissonna d'effroi, certaine d'être choisie par le tyran au nombre des captives, pour châtier Andranik de s'être interposé entre le désir de Khalil et celle qui en faisait l'objet.

— Je veux savoir ! se dit-elle.

Et, prise d'une résolution farouche, elle se dirigea, elle aussi, vers le moulin, pour surprendre les propos de l'assemblée.

L'obscurité lui permit de se glisser, sans être vue, tout près des hommes réunis en

cercle au bord de la rivière. Les femmes ne prenaient jamais part aux discussions publiques. Vénérées par leurs époux autant qué par leurs enfants, elles étaient les gardiennes du foyer, celles dont on sollicite volontiers l'avis, à la table de famille. Mais leur timidité et leur éducation les tenaient à l'écart des assemblées.

Anahid tendit l'oreille. Cachée derrière un arbre, elle voyait sans être vue, et pouvait entendre, bien que le clapotis régulier de l'eau contre les palettes de la roue du moulin la gênât un peu.

Vardo présidait, et sa fille voyait luire sous la lumière de la lune sa barbe blanche de prophète.

L'un des habitants de Chénik, qui comptait plus d'un parent au nombre des victimes des Turcs, songeait que cette menace n'était sans doute qu'un prétexte pour préparer de nouvelles exactions dans la région. Il frissonnait d'effroi, à la pensée de sa famille, de sa demeure livrées à la férocité des musulmans :

— Prenez garde ! Khalil bey semble décidé à exterminer Chénik !... Notre village sera rasé et nous serons tous massacrés, si nous ne livrons pas Andranik! Car le bey doit surveiller les alentours, et s'apprêter à nous couper la retraite !

Anahid comprima à deux mains les battements désordonnés de son cœur. Elle crut que sa poitrine allait se briser, tant l'angoisse l'étouffait de son poids intolérable :

— Ils ne commettront pas un tel forfait ! gémit-elle, révoltée à la seule supposition d'une si grande félonie. Le livrer, lui, le héros chéri de ses soldats ! Lui, mon bien-aimé, mon sauveur ! Lui qui a si vaillamment repoussé tous les assauts des Kurdes!... Ah ! que soit plutôt détruit Chénik tout entier ! Bénie soit notre mort à tous, si elle doit assurer la vie et le triomphe d'Andranik ! Eclairez-les de votre sagesse, Seigneur qui les entendez !

Une fièvre de sacrifice exaltait la jeune fille. Elle chercha du regard le beau visage de son père et le fixa passionnément, comme s'il devait voir la supplication de son regard et deviner le désarroi de son âme.

Vardo fronçait le sourcil, car un murmure découragé succédait à la voix de celui qui venait de parler :

— Comment oseriez-vous livrer Andranik? C'est le ciel qui nous l'a envoyé pour punir les Kurdes. Il est notre seul espoir, et vous songeriez à le trahir?

Une nouvelle rumeur parcourut l'auditoire, et Vardo comprit qu'il n'avait pas en vain fait appel à la conscience de ses concitoyens. Il reprit, d'une voix plus vibrante :

— Vous n'ignorez pas qu'Andranik dispose d'une véritable armée, aussi bien équipée que celle de Khalil. Si le bey veut s'emparer d'Andranik, pourquoi ne va-t-il pas le chercher dans sa retraite ?

— C'est vrai! murmurèrent quelques Arméniens, galvanisés par l'âpre accent de leur maire. Pourquoi ne va-t-il pas tenter lui-même de le faire prisonnier ? C'est donc qu'il le craint et n'ose se mesurer contre lui?

— Oui, vous l'avez dit ! Il le craint, et voilà pourquoi il n'ose le braver en face et préfère lui tendre le piège indigne d'une trahison arrachée à notre frayeur !... Je ne veux pas qu'on puisse m'accuser d'avoir conseillé une telle lâcheté! Je me souviens qu'il arracha ma fille des mains de ses ravisseurs...

La voix de Vardo vibrait, véhémente, et ses auditeurs tressaillaient en l'écoutant. Elle secouait leur indolence, dissipait leurs craintes, ranimait en eux la fierté de leur race, la haine de l'oppresseur.

Anahid respira largement. Il lui parut que l'air était plus vif et plus salubre. Son sang fiévreux s'apaisa dans ses artères bourdonnantes. Et son regard reconnaissant enveloppa d'une tendre caresse son père, vers lequel elle eût voulu pouvoir courir, pour l'embrasser et lui crier sa gratitude.

— Ah! père!... Père, tu es le meilleur, le plus sage des hommes ! murmura-t-elle, souriante, comme s'il pouvait l'entendre et se réjouir de cette affectueuse approbation jaillie du cœur de son enfant.

Le pusillanime Arménien, mal convaincu, secouait sa tête maigre et soupirait :

— Alors, demain, c'en sera fait de Chénik et de tous nos biens ! Nos femmes, — toutes nos femmes, au lieu de six! — deviendront la proie des Kurdes, et nos enfants périront massacrés avec nous!

Vardo répliqua, hautain :

— Crois-tu vraiment en la magnanimité de Khalil bey, lorsque nous lui aurons livré le seul défenseur de l'Arménie? Ne comprends-tu pas que notre sort à tous est lié à celui d'Andranik, et que le trahir équivaudrait à courber un peu plus bas la tête sous le joug impitoyable de nos persé-

Elle se penchait vers lui, consentante.

cuteurs? Ne comprends-tu pas que Khalil bey aurait le droit de nous mépriser, et de nous faire sentir rudement ce mépris trop justifié? Nous ne porterions pas longtemps la double honte de la félonie et de la défaite!

Tous les autres habitants s'étaient groupés auprès de Vardo :

— Il dit vrai! s'écrièrent-ils. C'est un piège grossier que le musulman tend à notre crédulité autant qu'à notre crainte !

— Vive Andranik, notre sauveur !

— Vive Andranik!

Anahid ferma lentement ses longues paupières. Un soupir de soulagement souleva sa poitrine :

— Il est sauvé! se dit-elle, délivrée de son atroce angoisse.

La discussion, pourtant, se poursuivait. Et l'un des plus sages vieillards de l'assemblée déclara :

— Puisque l'ennemi nous a donné vingt-quatre heures de répit, nous pouvons les employer à prévenir Andranik...

— Bravo ! approuvèrent ses concitoyens. Ainsi pourraient être sauvegardés à la fois la liberté de notre défenseur et notre village menacé !...

— Andranik, averti, pourra combattre Khalil bey avant qu'il ne mette son projet à éxécution...

— Et le punira de son inutile insolence !

— Mais qui préviendra Andranik ?

Tous, maintenant, parlaient à la fois, dans leur joie d'avoir su éviter le piège de Khalil.

— C'est toi, Vardo, toi notre maire, qui dois aller avertir Andranik! décidèrent-ils, à l'unanimité.

— Mais comment le trouverai-je ? sourit Vardo. J'ignore sa retraite exacte.

— Ses sentinelles te l'indiqueront, dès que tu te seras fait reconnaître.

Anahid jugea prudent de s'éloigner, car bientôt il ne lui serait plus possible de cacher sa présence, tant était vif son désir de s'élancer vers son père et de lui crier :

— Père, si tu le veux, je te servirai de

guide! Je sais, moi, où se tient d'ordinaire Andranik !

Mais il n'était pas convenable, pour une jeune fille, de faire éclater ainsi publiquement la preuve d'une passion qui la dominait toute.

Elle se retira donc, rapide, après un dernier regard vers l'assemblée. Ses pieds effleuraient sans bruit le chemin. Elle cherchait l'ombre des arbres, afin de n'être pas surprise par aucun regard indiscret qui l'eût reconnue à son voile blanc, à son visage éclairé par la lune sereine.

Les femmes attendaient, anxieuses, la décision de l'assemblée. Chacune tremblait pour sa maison, pour son humble mobilier, pour sa vie et celle de ses enfants. L'affreux bruit de la canonnade, l'explosion des obus, les habitations éventrées : autant d'horreurs qu'elles redoutaient trop pour ne pas souhaiter qu'on les leur épargnât !

Cependant, elles ne pouvaient davantage admettre la pensée qu'Andranik serait livré à celui qu'il avait vaincu jusqu'à ce jour. Le culte populaire dont le héros était l'objet prêtait à cette reddition une apparence de sacrilège qui, certainement, attirerait sur Chénik le courroux de la Providence !

— Que faire ? se lamentaient les malheureuses.

Trop respectueuses des coutumes, elles n'osaient s'approcher du moulin où le sort du village allait se décider. Mais elles ne pouvaient non plus se résigner à demeurer enfermées dans leurs maisons où l'inquiétude les tenait éveillées. Elles se dirigèrent vers la place, pour y rencontrer plus tôt les membres de l'assemblée et apprendre d'eux le résultat des délibérations. Et si grande était leur angoisse qu'elles se taisaient, accablées, sans oser risquer le moindre pronostic...

Lorsqu'elles les virent approcher, par groupes, elles coururent au-devant d'eux :

— Alors, qu'avez-vous décidé ?

— De prévenir Andranik sans retard. Vardo vient de nous quitter pour se rendre dans la montagne.

— Mais quelle réponse ferez-vous à Khalil bey, demain ? balbutiaient les impatientes.

— Celle que voudra lui faire Andranik,

La sentinelle dormait.

puisque c'est lui qui la lui portera avec tous ses soldats !

A ces mots, une explosion de joie éclata dans toute la foule soulagée. Ainsi, l'honneur du village était sauf, en même temps que sa sécurité assurée. Les femmes firent retentir la nuit de leurs cris de joie. Et de sa chambre, Anahid perçut les vivats enthousiastes qui saluaient le nom du bien-aimé :

— Vive Andranik! Lui seul peut nous sauver !

La jeune fille dédia un sourire de gratitude à ses compagnes habituelles, qui ne pouvaient la voir :

— Maintenant, je puis dormir en paix ! songea-t-elle, rassérénée.

A présent, les hommes regagnaient leurs maisons, tout en poursuivant leur conversation animée. La solution qu'ils avaient choisie leur apparaissait comme un modèle de sagesse inspirée. Ils ne tarissaient pas d'éloges sur l'âme généreuse de leur maire, et sur le héros déjà légendaire dont la popularité portait ombrage à l'impérieux Khalil.

Et tandis qu'ils discouraient encore, Vardo, seul, armé d'un bâton, se dirigeait vers la montagne pour s'acquitter de la mission dont l'avaient chargé ses concitoyens.

V

Une nuit égale, sans nuages, enveloppait le camp endormi d'Andranik. Pourtant, plus d'un homme attentif veillait sur la sécurité des autres, qui s'abandonnaient, confiants, au sommeil.

Chaque ravin, chaque massif de broussailles masquait une ou plusieurs sentinelles qui, l'œil et l'oreille aux aguets, devaient prévenir toute surprise nocturne de la part de l'ennemi.

Des armes luisaient parfois entre les branchages des arbustes sous la clarté clignotante des étoiles.

Et voici que soudain une sentinelle tendit le cou vers la plaine : elle avait cru percevoir, là-bas, au creux du vallon, un point encore minuscule, mais qui semblait avancer régulièrement. Les sourcils contractés sous l'effort de son attention concentrée sur ce point suspect, le soldat observait minutieusement. Bientôt, le doute ne fut plus possible. Il prévint ses compagnons les plus proches :

— Alerte, mes amis!... Quelqu'un s'avance vers le camp...

— Quelqu'un ? s'effarèrent les autres soldats. Qui cela peut-il être ?

— Sait-on jamais ? Cela peut aussi bien être un volontaire qui vient se joindre à nous, qu'un espion de Khalil déguisé... Il faut guetter son passage, et tâcher d'identifier ce bonhomme !

Peu à peu, d'autres broussailles s'écartaient, il en émergeait, pour de brefs instants, une tête soupçonneuse, coiffée du traditionnel bonnet d'astrakan gris. Les mains se crispaient, belliqueuses, sur le canon des fusils. De grands yeux sombres fouillaient l'horizon et se fixaient avec la même défiance, sur ce point qui se rapprochait, à une allure régulière, et devenait mieux perceptible.

Sans bruit, les canons des fusils convergèrent vers ce point. Si l'homme était un espion, il paierait vite et cher sa témérité !

Mais celui qui l'avait aperçu le premier distingua bientôt le costume de l'étrange promeneur, et vit qu'il s'agissait d'un vieillard qui, apparemment, connaissait fort bien la région, et se dirigeait vers le camp sans la moindre hésitation.

Arrivé près d'un pont qui franchissait la rivière, plus rapide en cet endroit, le vieillard fit des signes aux soldats qu'il ne voyait pas, mais dont il devinait la secrète présence, autour de lui, car il était impossible que nul ne surveillât le camp à l'heure du sommeil.

— C'est un des nôtres ! conclut une sentinelle. Je le reconnais. C'est le maire de Chénik. Sans doute vient-il nous apporter quelque grave nouvelle, pour s'aventurer si tard dans la montagne, à son âge !

— Il n'est plus très ingambe... Il faut vraiment que Vardo ait un motif sérieux pour venir !

Pourtant, fier d'avoir été choisi par les villageois pour accomplir cette mission de confiance, Vardo s'avançait sans crainte.

Pour le saluer, des soldats sortirent de leur cachette.

— Bonsoir, mes enfants! leur répondit-il gaîment. Je savais bien que je franchirais les lignes sans encombre, quelle que soit l'heure!

— Privilège de la popularité ! plaisanta un jeune soldat imberbe.

— Je veux voir Andranik, tout de suite ! expliqua Vardo.

— Sans doute doit-il dormir, à cette heure! opina une sentinelle. A moins que ce ne soit le tour de Hraïr de se reposer. Ne pouvez-vous attendre à demain pour lui faire savoir ce que vous avez à lui dire ?

— Non, petit. Crois-tu que je me serais dérangé en pleine nuit pour grimper à flanc de montagne, si j'avais eu le loisir d'attendre à demain pour lui faire une communication ? Il faut que je le voie sans retard, te dis-je! Qui me servira de guide auprès de lui ?

— Moi !

— Non, moi !...

Plusieurs soldats se proposèrent, avec un même enthousiasme, pour briguer l'honneur de conduire vers le chef le maire de Chénik.

— Un seul me suffira! dit gaîment le vieillard.

Il choisit au hasard celui qui se trouvait le plus près de lui et les deux hommes se mirent en route vers le rocher derrière lequel Andranik et Hraïr reposaient chaque jour.

Hraïr, roulé dans une couverture et coiffé jusqu'aux yeux de son bonnet de fourrure, dormait du pesant sommeil sans rêve de la jeunesse après une journée d'exercice.

Mais Andranik, lui, veillait.

Il avait perçu le bruissement insolite des broussailles, et deviné que quelque chose d'étrange sollicitait l'attention de ses sentinelles. Il se leva et se dirigea vers un passage d'où il pouvait observer sans être vu.

Hraïr dormait toujours : son ami n'avait pas jugé utile de le réveiller, car il serait toujours temps de le faire si cela était nécessaire; sinon, l'intrépide lieutenant méritait bien de se reposer !

Andranik vit s'avancer un paysan escorté d'un soldat qui, le fusil sur l'épaule, lui indiquait la route qui menait vers le chef des rebelles. Il remarqua également que, sur le passage du visiteur nocturne, les soldats saluaient familièrement et ne manifestaient aucune suspicion. Cela le laissa un moment perplexe.

Mais lorsque, à son tour, il reconnut le maire de Chénik, il comprit que le vieillard lui était délégué par les villageois. Sans doute venait-il implorer pour ses concitoyens le secours du guerrier ? A moins que...

Une brève crispation de souffrance contracta la face énergique du grand soldat. Une fois de plus, l'image d'Anahid suppliante s'imposait à lui. N'était-ce pas elle, elle seule, qui envoyait son père vers le bien-aimé ? De quel message craintif l'avait-elle chargé ?

Il vint au-devant de Vardo, impatient de connaître le but de sa mission.

Le vieux maire le salua, non sans émotion. Le seul aspect d'Andranik était bien fait pour rendre du courage aux cœurs les plus timorés. Sa prestance altière, la noblesse de ses traits, l'autorité de son regard étaient celles d'un chef incontesté, d'un meneur d'hommes conscient de son empire sur l'esprit de ses pratisans.

Vardo frémissait d'une indignation rétrospective, à la seule pensée qu'un seul de ses administrés avait pu admettre la possibilité de livrer Andranik pour assurer la quiétude de Chénik.

— Eh bien ! Vardo, d'où vient que tu te promènes si tard dans la montagne ? questionna Andranik en souriant.

En même temps, il priait du geste le vieillard de s'asseoir près de lui, sur une roche. Le père d'Anahid obéit. Puis, fixant son interlocuteur, il expliqua :

— Les Kurdes paraissent prêts à prendre l'offensive, commandant !

— Ah! D'où te vient cette certitude?

— Khalil bey nous a fait transmettre tout à l'heure un ultimatum...

Le vieillard hésitait à répéter exactement au héros les propos tenus par l'envoyé du bey. Andranik fronça les sourcils :

— Un ultimatum, dis-tu? Quels peuvent en être les termes ?

— Khalil bey nous prend sans doute pour des lâches... Il nous menace de bombarder Chénik, si, dans vingt-quatre heures, nous ne te livrons pas, ainsi que six de nos jeunes filles !

Une ombre douloureuse attrista le mâle visage d'Andranik. Ce maire était donc venu simplement lui transmettre les termes de ce marché qui pouvait préserver du pillage un bourg entier ?

Il se tut et Vardo, non moins ému que le guerrier, respecta ce silence, lourd de méditation.

Andranik songeait :

— Oui, sans doute, j'ai voué ma vie à l'Arménie. Mais jusqu'à ce jour, en dépit de plusieurs succès, je n'ai pas encore atteint le but que je me suis proposé dès l'enfance : libérer ma patrie... Les Kurdes sont

encore nos maîtres. Pour combien de temps? Nul ne le saurait dire, en vérité... Pourtant, j'ai obtenu un résultat certain : le sentiment de l'indépendance et de la dignité nationales s'est réveillé, à ma voix, dans l'âme de tous ceux qui devinrent volontairement mes soldats... Cela, c'est mon œuvre, quelle que soit l'issue de la lutte engagée, et cette œuvre a bien son importance. Mais maintenant que j'ai su faire de mes partisans des soldats résolus, aguerris, un autre peut-être pourrait poursuivre à ma place la tâche commencée... Si ma capture est le prix de tant d'existences humaines, puis-je hésiter? Un autre me vengera... Mon cher Hrair, par exemple... Et Khalil bey comprendra bientôt que ma mort ne changera rien à l'âme des Arméniens insurgés !

Un silence quasi-funèbre planait sur les deux hommes rapprochés. Vardo n'osait pas crier au guerrier son admiration, son désir de le voir vaincre définitivement les oppresseurs. Il ne pouvait deviner le cours des pensées infiniment tristes qui assaillaient Andranik accablé.

Le héros enfouit sa tête entre ses mains, et, les coudes aux genoux, il s'abandonna à la vision d'horreur qui sollicitait son imagination. Il se représenta Chénik en ruines. Chaque maison n'était plus qu'un amas de cendres fumantes, chaque arbre un moignon déchiqueté. Il vit les habitants massacrés, cherchant vainement à fuir les obus ennemis. Anahid pourrait succomber, elle aussi. Et tous les enfants du village, innocentes victimes sur lesquelles s'acharnerait la rage des musulmans.

Tous ces malheurs, les Arméniens pouvaient les éviter en livrant un seul homme...

Andranik devina l'âpre combat livré dans la conscience des habitants de Chénik, par le souci de leur intérêt immédiat à leur gratitude envers le héros national.

— Sans doute ont-ils pensé, comme moi, qu'un autre serait peut-être capable de poursuivre ma tâche. Ils souhaitent peut-être en secret cet arrangement qui leur rendrait la paix et, pour quelque temps, écarterait de Chénik la perpétuelle menace de pillage. Tant d'existences sauves, en échange de la mienne! Ai-je le droit, au nom d'une vocation, si noble qu'elle fût, d'exiger de mes compatriotes de si lourds sacrifices? Parmi tous ces enfants qui périront, il en est un, peut-être, qui, plus tard sera un grand chef, un soldat plus hardi que moi ? Et si je n'étais pas moi-même ce héros attendu par la patrie, mais seulement son précurseur ? Comment le savoir ? Comment, sans criminel orgueil, sacrifier délibérément tout un village pour conserver la liberté ?...

Il doutait de lui, pour la première fois, depuis qu'il avait pris les armes. Il crut entendre les murmures inquiets, peut-être même hostiles, des paysans menacés de mort certaine par le plus cruel des ennemis. Une puissante vague de haine et d'indignation souleva son âme :

— O Khalil! Lâche, abominable adversaire !... Ne pouvais-tu me défier en combat singulier, plutôt que de tenter mes frères de race et leur inspirer le secret désir de ma perte ? Tu as sans doute voulu m'infliger, avant celles que tu me réserves, une torture supplémentaire, plus atroce que toutes réunies !

L'amertume des abandons pesait sur lui. Il se sentit affreusement seul, malgré l'affectueuse confiance dont ses soldats n'avaient jamais cessé de lui donner mille preuves.

La vieille résignation atavique imposée à tout un peuple par des siècles de souffrances engourdit son cœur belliqueux. Il payait, en cette minute poignante, plusieurs mois de popularité, de gloire locale et de confiance en soi. Il mesurait à la fois la perfidie de ses ennemis et l'ingratitude de ses amis. Tiédeur, hostilité, lui parurent également détestables.

Et, brusquement, une pensée aussi torturante qu'une douleur physique aiguë vint ajouter à son angoisse. Il vit Anahid, son unique amour, séparée de lui, à jamais, quelle que fût la décision prise par Vardo et lui... Car demain, s'il se livrait, la jeune fille ferait certainement partie du triste troupeau féminin exigé par Khalil ; et le spectacle de sa captivité rendrait plus affreuse celle du guerrier. Si, au contraire, Andranik demeurait libre, Anahid se trouvait exposée aux périls de la guerre, dans Chénik bombardé !

Le héros se leva et se tint devant Vardo, l'air grave, les bras croisés. Son regard scrutait, au fond des yeux du vieillard, la pensée véritable qu'il voulait connaître.

— Eh bien! que disent les paysans?... S'ils pensent qu'en me livrant je les sauverai du massacre, je suis prêt...

Vardo écoutait, effaré. Se pouvait-il que ce guerrier admît si facilement l'hostilité

Anahid ne pouvait détourner sa pensée du héros.

de ses frères et sa propre captivité ? Tant d'abnégation était aussi admirable que la vaillance légendaire du grand Arménien

Mais, à la tristesse de sa voix, Vardo devina l'amertume infinie de ce soldat, et ses doutes accablants.

« Je suis prêt! » avait-il dit, avec une simplicité résignée qui bouleversait d'émotion le vieux paysan.

Il attendait son arrêt de cette bouche, réputée pour la sagesse des paroles qu'elle prononçait dans les assemblées, depuis tant d'années. Il s'en remettait à la seule volonté des villageois, sans révolte.

Vardo se leva, au comble de l'admiration. Il saisit les mains du héros et les serra fortement entre ses vieux doigts tremblants :

— Commandant !... Comment peux-tu croire que nous songerions à payer de notre déshonneur nos biens et notre vie ? Nous jugerais-tu aussi mal que Khalil bey lui-même ?

— Mais pourtant... votre village ?...

— Qui le défendra mieux que toi, Andranik ?

— Alors, pourquoi es-tu venu si vite ? s'étonna le guerrier.

— Khalil ne nous accorda que vingt-quatre heures de réflexion. Il me fallait te prévenir au plus vite. Ainsi, tu auras le temps d'armer tes hommes et de les tenir prêts à combattre! Voilà tout simplement ce que je voulais te dire. Le Kurde qui osa nous proposer un marché aussi infamant mérite d'être puni. Que t'en semble ?

Maintenant, Andranik souriait. La voix vibrante du vieillard le rassurait sur les sentiments de ses compatriotes.

— Désormais, la crainte seule ne les domine plus, songea-t-il. Ils ont confiance, et répondent à un défi par un appel aux armes ! Ah ! si tous mes compatriotes pouvaient, comme les habitants de Chénik, s'insurger contre les affronts incessants que leur infligent nos tyrans ! Si le peuple entier secouait les chaînes de sa terreur et de son fatalisme! Notre victoire serait rapide, et définitive ! Puisse notre exemple se propager bien vite, d'un bout à l'autre du pays!

Il posa sa main sur l'épaule du maire et déclara gaîment :

— Tu as raison, Vardo! Ce Khalil bey mérite une leçon! Une sévère leçon, crois-moi ! Et bientôt, tes amis et toi, vous ne regretterez pas de m'avoir fait confiance, à l'heure où vous pouviez me perdre !

L'abattement passager qui, tout à l'heure, glaçait sa volonté, se dissipait. Il redevenait le soldat fier, hardi, l'ennemi redoutable devant lequel les Kurdes avaient dû fuir plusieurs fois. Son regard se porta, au delà des monts, vers le camp des Kurdes.

Vardo le contemplait, émerveillé de cette métamorphose subite. Il murmura :

— Si tu les avais entendus tous crier : « Andranik nous sauvera ! Vive Andranik ! » Ils oubliaient le court délai, la proximité des troupes musulmanes. Puisque tu étais là, tout près, la victoire allait accourir une fois de plus, et Chénik ne serait pas détruit !

Andranik souriait, mélancolique. Cette confiance qui touchait presque à la superstition lui faisait paraître plus lourde sa tâche. Bientôt, ses admirateurs exigeraient des prodiges, pour que les exploits de leur héros fussent conformes à ce qu'ils attendaient de lui !

Mais Andranik aimait, lui aussi, le panache et ces faits d'armes individuels qui frappent l'imagination d'un peuple et mettent autour du front d'un héros une auréole de légende qui lui assure l'immortalité. Il se montrerait donc digne de sa réputation, et ne décevrait point ses compatriotes !

— Que font actuellement les habitants de Chénik ? demanda-t-il.

— Ils dorment ! affirma le maire.

Andranik ne put s'empêcher de sourire de cette nouvelle preuve de confiance, plus crâne que toutes les autres.

— Eh bien ! va les rejoindre, et tâche de les imiter le plus tôt possible. Seulement, il se peut que demain j'aie besoin de vous tous.

Les yeux de Vardo s'illuminèrent de fierté. Il redressa son échine que les années avaient ployée :

— Tu nous ferais l'honneur de nous laisser combattre à tes côtés ? demanda-t-il.

— Il le faudra sans doute !

— Tu ne le regretteras point, Andranik ! A demain, donc.

— A demain! Va vite. Tu dois être fatigué.

Vardo salua. La sentinelle qui l'avait amené, et qui se tenait à distance respectueuse, le reconduisit.

Andranik demeura seul. Longtemps, il regarda diminuer à l'horizon la silhouette

caduque et vénérable. Que de fois Anahid avait suivi cette même route, à la fin de la journée ! La source était toute proche. Machinalement, le héros y dirigea ses pas : il pourrait rêver, là, mieux que partout ailleurs, en attendant que le sommeil vînt l'envelopper d'inconscience et de repos.

La lune se reflétait dans la transparence liquide de la source chantante. Dans les ombres fluides mêlées de reflets, il crut voir se dessiner l'image de l'Arménie, plus touchante que jamais depuis qu'elle lui souriait avec les lèvres et les yeux d'Anahid elle-même. Lorsque la vision qui avait toujours cheminé près de lui depuis son enfance lui tendait à présent les bras, il ne savait plus si c'était un élan confiant de sa patrie vers lui, ou la tendre invite de sa fiancée à venir cueillir un baiser sur ses lèvres de chair.

Il ferma les yeux. Il ne voulait songer qu'à son pays, à la veille de cette bataille qui, sans doute, à en juger par l'animosité de Khalil bey, serait plus grave que les autres. Il s'attendrit à l'évocation de la cime de l'Arazat, à celle des cloches d'Etchmiadzin jetant à travers le ciel arménien la nostalgique chanson du monastère, qui faisait se découvrir tous les hommes, et se signer toutes les femmes.

Hélas ! Comme il était loin, le paisible monastère d'Etchmiadzin, où se rassemblaient auprès de leurs frères de Russie, aux jours de pèlerinage, les Arméniens venus de Perse et de Turquie. Et sa voix ne pouvait transmettre aux persécutés qu'un message d'espoir et de compassion...

Andranik serra les poings, pressé de combattre et de tenter cet exploit : rendre au vieux sol arménien l'unité perdue. Il s'exaltait à l'action, et trouvait interminable cette nuit qui le séparait de l'heure du combat.

— Que faire, en attendant le jour ? Chaque heure est précieuse !

Il aurait voulu pouvoir se précipiter sur le camp des Kurdes. Mais il fallait éveiller ses soldats. Et il ne savait pas exactement ce qu'il lui restait de munitions. Mieux valait donc préparer minutieusement l'attaque, et non compter uniquement sur la surprise de l'ennemi éveillé par l'assaut au milieu de la nuit.

— Ah ! vite, l'aube! gronda-t-il, impatient.

Tandis qu'Andranik appelait ainsi le jour de toute sa hâte combative, Khalil bey ordonnait de grandes réjouissances dans son camp pour fêter d'avance la défaite certaine d'Andranik.

En agissant ainsi, il croyait faire montre de la plus fine psychologie, et prouver qu'il connaissait aussi bien l'âme arménienne que l'esprit kurde.

A ses lieutenants profondément inclinés devant lui, il déclara :

— Croyez-moi. Je connais les Arméniens. On ne réduit ces gens-là que par la terreur. Et convenez que j'use de cette arme avec assez de succès !

Un large rire satisfait souligna ce compliment qu'il se décernait à lui-même avec une trop visible complaisance. Il aspira une large bouffée de fumée au tuyau de son narghileh, sans que ses officiers eussent changé d'attitude, puis il reprit, avec une gravité d'augure infaillible :

— Vous verrez que, par crainte du fer et du feu, les habitants de Chénik n'hésiteront pas un seul instant à livrer Andranik. Marchande-t-on la vie de plusieurs hommes moyennant celle d'un seul ?

Ses officiers, qui ne se souciaient nullement d'encourir son ressentiment en émettant le moindre doute, approuvaient en bons courtisans. Khalil bey, fier de cet hommage rendu à sa perspicacité, reprit :

— J'ai eu tort de tant tarder à employer ce moyen irrésistible. Allah ne voulut pas me l'inspirer avant ce jour... Je l'en remercie quand même !

La nouvelle s'était répandue dans le camp que, le lendemain, Andranik serait fait prisonnier. Il n'en fallait pas moins pour rendre un peu d'ardeur à ces fatalistes qui acceptaient la défaite avec une sorte d'indifférence, et l'attribuaient volontiers à un sortilège favorable à leur ennemi. L'idée de voir Andranik captif les enchantait d'une joie naïve. Et puisque le bey lui-même affirmait que cela serait ainsi, nul ne s'avisa d'émettre le moindre doute sur la capture du chef arménien.

Et les réjouissances ordonnées par Khalil commencèrent.

Les cavaliers exécutèrent sous les yeux de leur bey une fantasia sauvage, qui mettait en valeur leur admirable virtuosité autant que la docilité de leurs fines montures. Dressés sur leurs étriers, ils accomplissaient de véritables tours de force qui eussent fait l'admiration des meilleurs cavaliers djighittes eux-mêmes. Leurs man-

teaux clairs flottaient sur leurs épaules et prenaient, au clair de lune, sous la lueur dansante des torches, une allure quasi-spectrale. Des cris gutturaux emplissaient le camp, excitaient les bêtes haletantes, faisaient vibrer de joie les nerfs de l'orgueilleux Khalil :

— Que pourront les cavaliers d'Andranik contre les miens ? se disait-il avec orgueil.

Et il les encourageait du geste à multiplier leurs acrobaties pour son plaisir.

Les larges cimeterres jetaient de brefs éclairs et s'agitaient menaçants, comme s'ils voulaient égorger d'invisibles adversaires. Les dagues aux manches finement damasquinés dessinaient dans l'air des promesses de meurtres. Des lances brandies à bout de bras semblaient défier le ciel chrétien de l'Arménie, et laissaient flotter ainsi que des trophées dérisoires les queues de cheval enrubannées qui les ornaient.

D'un signe, Khalil bey ordonna à ses cavaliers de céder la place aux fantassins, qui défilèrent en une savante parade.

Un hochement de tête satisfait les récompensa de leur belle tenue.

Puis ce fut au tour des musiciens de faire entendre l'aigre chanson de leurs flûtes et l'accompagnement monotone des tam-tams. Un courtisan improvisa une chanson sur les mérites guerriers de Khalil bey et la valeur de ses ancêtres les plus lointains. Cela méritait bien un grade dans l'armée. plus une gratification importante ! Tel fut du moins l'avis du bey, — et sans doute aussi celui du courtisan !

Une demi-douzaine de Kurdes chantèrent et mimèrent ensuite la danse du poignard, avec de souples déhanchements, cependant que les assistants marquaient le rythme de la musique grêle en frappant dans leurs mains. Leurs visages demeuraient immobiles, tandis que leurs bras et tout leur corps dessinaient les geste traditionnels, transmis de génération en génération. Ils traduisaient la menace de l'arme brandie, la feinte habile de la victime révoltée contre le sort qui veut la frapper, la rage du poursuivant et la souple défense du poursuivi.

Une allégresse presque enfantine animait tous ces cœurs trop crédules. Demain, il y aurait encore des fêtes, plus belles, pour célébrer la capture d'Andranik.

Et Khalil bey se félicitait d'avoir su ranimer en ses soldats ce passager enthousiasme dont son prestige avait besoin. Pas un instant, il ne songea qu'il était peut-être prématuré de considérer la reddition d'Andranik comme certaine. Il croyait connaître suffisamment les hommes pour ne conserver là-dessus aucun doute, et pensait qu'il n'est jamais trop tôt pour célébrer une victoire, surtout lorsqu'elle fut longtemps différée...

Il ferma à demi ses yeux bridés et cruels d'Asiatique. Il s'abandonnait aux plus ambitieuses rêveries :

— Privés de leur chef, les soldats d'Andranik seront incapables de combattre. C'en sera donc fait de l'armée rebelle ! Le monde entier apprendra que Khalil bey a brisé la résistance arménienne, anéanti les troupes de ses adversaires... Je serai le maître absolu de ce pays. Le sultan sera content de moi, j'espère ?... Qui sait si, devant tant d'exploits, il ne me confiera pas quelque charge importante ?...

Un vertige le saisit. Il souriait à l'avenir magnifique entrevu par son naïf orgueil et, se croyant l'âme d'un grand conquérant, se voyait déjà maître de l'Asie Mineure, champion terrible de l'Islam, capable de soustraire à l'influence européenne tous les pays qu'il soumettrait au joug turc.

Un plan si grandiose méritait qu'on y réfléchît dans le calme de la solitude. Khalil bey donna donc le signal du repos en se levant pour rentrer sous sa tente.

Les torches s'éteignirent, et les soldats s'en furent, eux aussi, dormir en attendant l'aube bénie qui, demain, leur apporterait la victoire sans combat.

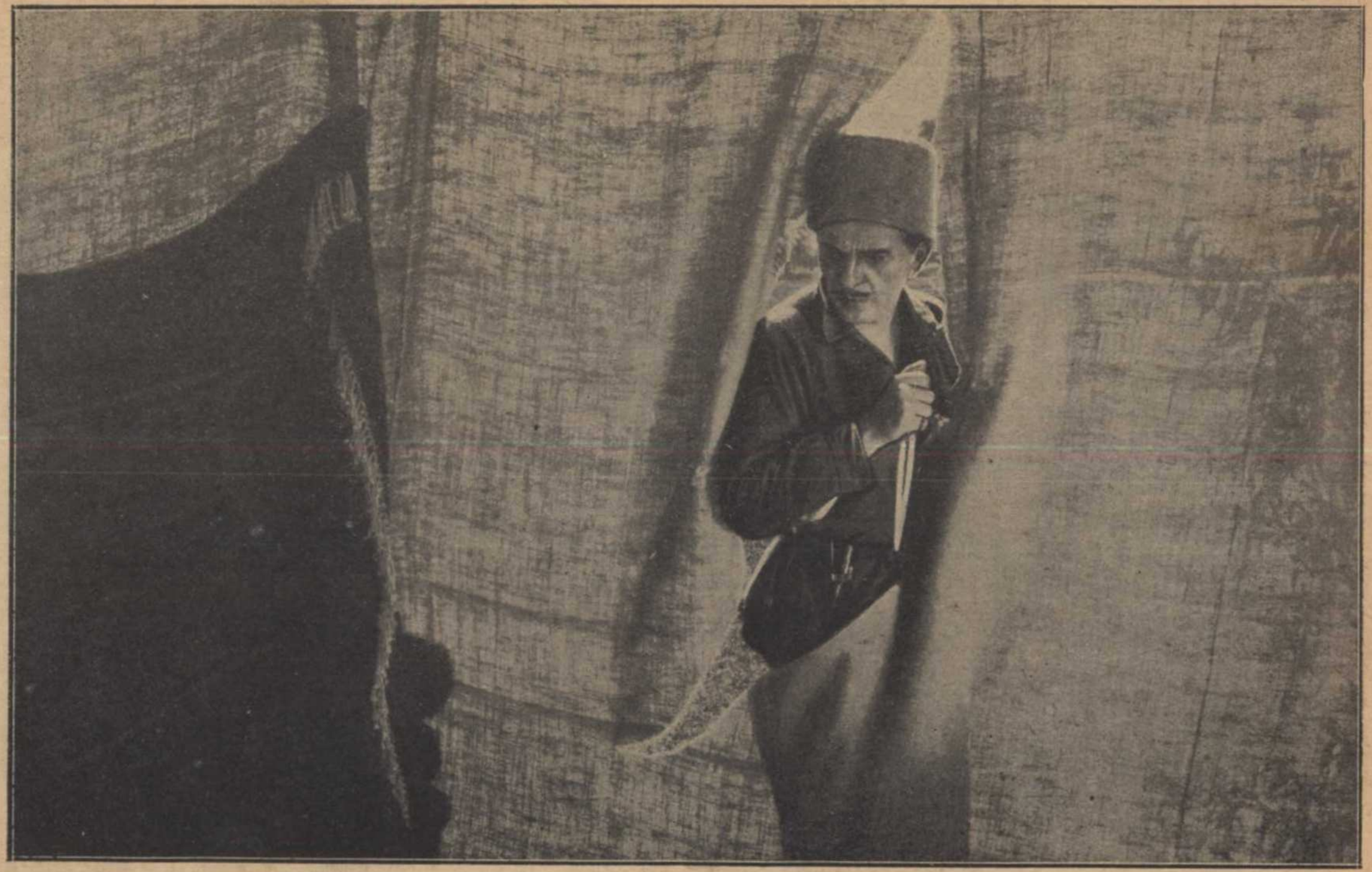
Le camp retrouva le silence des nuits paisibles, et bientôt tout sommeilla dans le camp des Kurdes, y compris Khalil bey lui-même, sans doute écrasé par la magnificence de ses projets de conquête!

V

La nuit dispensait le même repos aux soldats arméniens.

Andranik songeait toujours, incapable de souhaiter le sommeil en un moment aussi grave.

Vardo l'avait bien dit : il n'y avait pas un instant à perdre, et Khalil bey méritait une leçon qui lui ôtât pour longtemps le goût de l'impertinence et de la bravade outrée.



A coups de poignard, Andranik creva la tente.

Et soudain Andranik esquissa un léger sourire :

— Cette fois, je crois avoir trouvé...

Le sourire s'effaça bien vite de ses lèvres, et son masque se figea dans une gravité presque solennelle. L'idée qui venait de séduire son imagination était si folle qu'il en mesurait sans crainte, mais aussi sans excessif optimisme, les conséquences à la manière d'un joueur qui risque toute sa fortune sur un coup particulièrement hardi.

Il eut un geste insouciant qui acceptait, d'avance, le verdict du destin.

Puis, d'un pas résolu, il s'avança vers l'endroit où, chaque nuit, il dormait et veillait alternativement auprès de Hraïr.

Le jeune homme sommeillait encore, et le héros le considéra longuement, comme s'il hésitait à l'éveiller.

— Il faut pourtant que je le prévienne... S'il ne me voyait pas demain, il serait capable d'alarmer tout le camp et ma « disparition » affolerait nos soldats...

Une brève émotion crispa les traits du guerrier :

— Qui sait si ce n'est pas la dernière fois que je vois cet incomparable ami !... Si je succombe, il prendra ma place : car il est le plus digne de commander notre petite armée !

Il s'agenouilla près du dormeur, et le toucha légèrement à l'épaule. Il n'en fallut pas davantage pour que Hraïr ouvrît les yeux et se dressât sur son séant, croyant à une alerte nocturne :

— C'est toi, Andranik? Que se passe-t-il?

D'un geste rapide, son ami lui recommanda le silence :

— Chut ! Rien de grave. Ecoute, Hraïr... ne dis rien à personne : demain matin je serai de retour.

Pour le coup, le jeune lieutenant ouvrit de grands yeux stupéfaits qui dévisageaient Andranik, très pâle sous la clarté lunaire, et cherchaient à percer le secret que pressentait l'âme fraternelle de Hraïr.

— Demain matin ? s'effara le jeune homme. Tu vas faire une fugue toute cette nuit ?

Il n'osait risquer la moindre supposition, tant était vive sa crainte de blesser Andranik, puisqu'il ne jugeait pas à propos de lui donner la moindre explication.

Un instant, Hraïr crut qu'il s'agissait d'une bonne fortune. Parbleu! ce devait être cela ! Pour être un grand chef, on n'en est pas moins un homme, et les beaux yeux d'Anahid ne semblaient pas être inhumains, eux non plus ! Mais en chef épris de discipline, Andranik entendait que cette unique escapade — la première depuis qu'il s'était réfugié dans la montagne! — fût ignorée de ses soldats, afin que son autorité n'en fût pas diminuée.

Mais Hraïr ne s'attarda pas longtemps à cette plaisante hypothèse : un amour heureux eût illuminé les traits d'Andranik. Or, son ami semblait impassible et comme anxieux.

Etreint d'une subite angoisse, Hraïr se leva et crispa ses main sur les bras d'Andranik :

— Tu me parais soucieux, Andranik... Où vas-tu ?

C'était la première fois qu'il se permettait de questionner son ami, dont il respectait d'ordinaire la réserve souvent taciturne.

Andranik fronça le sourcil. Il pensait :

— Non... Je ne puis vraiment confier mon projet à mon cher Hraïr ! Si grande que soit sa confiance, son affection pour moi s'alarmerait d'une telle audace et me supplierait d'y renoncer !

Il se contraignit à prendre l'attitude sévère d'un chef qui ne tolère aucune interrogation et souffla, impérieux :

— Tais-toi !...

Puis il s'écarta de son ami. Hraïr le retint par le bras, de plus en plus effrayé par ce mystère :

— Dis-moi, voyons!... Ne suis-je plus ton ami? Tu ne vas pas t'exposer inutilement, j'espère ?

— Non, non, laisse-moi !

A la confusion mal dissimulée de son ami, Hraïr comprit que, cette fois, il avait deviné juste. Il devait s'agir d'une reconnaissance périlleuse, que le commandant des troupes arméniennes ne voulait confier à personne, à cause du danger. Hraïr, ému, chuchota :

— Souviens-toi, Andranik, que ton existence nous est précieuse, et que tu as le devoir de la ménager! Que deviendrait notre armée, privée de son chef ?

Andranik posa son regard profond sur le visage de son ami. Lentement, il répliqua :

— Nul ici-bas n'est irremplaçable... surtout un soldat, que son devoir expose sans cesse à la mort. Si je disparaissais, tu deviendrais le chef de notre armée. Tel est mon vœu.

Hraïr s'inclina, bouleversé d'émotion, de gratitude et de fierté devant cette nouvelle preuve d'affection et d'estime sans bornes que lui donnait son ami d'enfance. Il comprit que rien ne pourrait retenir Andranik malgré lui, s'il avait décidé de partir cette nuit.

Du reste, d'un mouvement dont il exagéra la brusquerie pour ne rien laisser deviner de son attendrissement, Andranik s'était dégagé :

— Au revoir. Je reviendrai demain matin, te dis-je. Et veille à ce que mon absence ne soit pas remarquée !

Il disparut derrière les rochers, et Hraïr demeura seul, atterré. Il ne songeait plus à dormir, impatient à son tour de voir se lever le jour suivant, qui le délivrerait enfin de son amicale anxiété.

— Que le ciel le protège, quoi qu'il fasse! soupira Hraïr.

Il redoutait pour lui-même la tâche écrasante que lui léguait Andranik et ne pouvait imaginer ce que serait son existence, si jamais son ami, son guide, son maître d'énergie venait à lui manquer !

Andranik se dirigeait vers le village. Il prenait d'infinies précautions pour n'éveiller aucune sentinelle, feutrait ses pas, choisissait les sentiers les plus écartés.

Il parvint ainsi jusqu'à la rivière. Il savait qu'en un certain endroit on pouvait, à cette saison, la passer sans courir le risque de s'y noyer. Ce fut vers ce point qu'il se dirigea, en évitant les rayons indiscrets de la lune. Il atteignit le léger pont de bois, utilisé seulement à l'époque des crues. Ce pont lui offrait, cette nuit, l'appréciable avantage de projeter sur le lit presque sec de la rivière une ombre à la faveur de laquelle il pourrait gagner sans encombre l'autre rive. Les cailloux secs et polis qui roulèrent sous ses pieds lorsqu'il s'aventura dans le cours d'eau faillirent le trahir. Mais son inquiétude fut de brève durée. La sentinelle, n'ayant rien remarqué d'anormal, poursuivit son chemin de ronde sans avoir aperçu le commandant qui se tenait dissimulé au-dessous d'elle.

Au centre de la rivière, l'eau était plus profonde, et Andranik dut prendre un bain forcé, tout en prenant soin de ne pas révéler sa présence par le moindre clapotis.

Au prix de mille ruses, le commandant arménien atteignit enfin la rive opposée. Il ne lui restait plus qu'à dépasser les avant-postes sans plus attirer l'attention sur lui. Aux efforts qu'il dut faire pour échapper à la surveillance de ses soldats, il mesura leur vigilance et leur parfaite obéissance aux ordres reçus !

Enfin, après un laps de temps qu'il eût été incapable d'évaluer tant il lui parut interminable, Andranik aperçut les premières maisons du village d'Anahid.

Toutes les maisons étaient closes. Devant les portes, les derniers feux allumés pour la veillée achevaient de mourir. Aucun bruit ne trahissait de vivantes présences dans ces demeures uniformément obscures. Andranik sourit :

— Vardo avait raison, se dit-il : tous les habitants de Chénik dorment. C'est assez crâne, pour une veille de bombardement possible !

Il se glissa plus avant dans le village, vers la maison du maire. En s'approchant, il remarqua qu'une lumière filtrait entre les volets :

— Seul, Vardo ne dort pas ! constata-t-il. Pourtant, il doit être rentré depuis plus d'une demi-heure.

Il s'approcha de la fenêtre derrière laquelle veillait le père d'Anahid. Il frappa doucement contre les volets et fit entendre un léger sifflement, puis il attendit, collé le long du mur.

Ainsi qu'il l'avait prévu, les volets s'écartèrent lentement, et la tête prudente du maire se risqua dans l'étroite ouverture. Vardo, cramponné aux contrevents afin de pouvoir les refermer bien vite en cas de surprise désagréable, tenait à identifier le visiteur insolite avant de le recevoir. Le commandant se plaça dans la lumière et murmura :

— Ne crains rien. C'est moi, Andranik.

Le vieillard ne put réprimer une exclamation, aussitôt étouffée :

— Vous ? Ici, à cette heure ?... Pourquoi ?

Andranik posa son index sur ses lèvres :

— Prenez garde : il ne faut pas qu'on sache... Je vais remplir une mission dont aucun de mes hommes n'aurait certainement voulu se charger.

Et, sans prendre garde à la mine surprise, puis apeurée, de Vardo, il poursuivit, d'une voix brève :

— Si je ne reviens pas dans six heures, mobilise tout le village vers les montagnes. Que les femmes gagnent les hauteurs pour

s'y abriter, et que les hommes se joignent à nos soldats. Compris ?

— Que prépares-tu donc ? s'effara Vardo.

— Tu le verras bien! L'essentiel est d'obéir aux instructions que je viens de te donner... et de te taire !

— Bien, commandant. J'obéirai! promit Vardo, subjugé par tant d'autorité.

Les volets se refermèrent aussi discrètement qu'ils s'étaient ouverts. Andranik poursuivit son chemin, laissant, à Chénik, Vardo aussi anxieux que Hraïr à son poste.

Au loin, dans la plaine, le camp des Kurdes dressait ses tentes pointues, qui se détachaient, toutes claires, sur le ciel baigné de lune.

Il s'avança, toute sa volonté tendue vers le but qu'il s'imposait : atteindre ce camp, aller porter à Khalil bey la preuve qu'il ne le redoutait guère, le défier au milieu de ses soldats !

La folie de cette entreprise le grisait au point de prêter une acuité plus vive à ses sens attentifs au plus léger bruit, au moindre mouvement.

Il atteignit le pâturage où les chevaux kurdes reposaient. Dès cet instant, l'existence d'Andranik dépendait des précautions infinies qu'il allait prendre pour demeurer inaperçu des sentinelles. Il eût suffi du hennissement d'une monture éveillée pour trahir la présence de l'Arménien...

Andranik s'étendit à plat ventre sur un tertre, afin de reconnaître le camp avant d'y pénétrer. Il voulait s'y diriger à coup sûr, et ne pas compromettre par de dangereux tâtonnements le succès de son expédition.

Il reconnut, au milieu du camp, la tente du chef, plus vaste que les autres, et surmontée de la bannière de combat de Khalil bey qui claquait dans le vent nocturne. Autour d'elle les tentes des officiers semblaient monter une garde protectrice. N'importe ! Andranik franchirait cette ceinture défensive !

Sans bruit, en rampant, il se glissa vers le camp.

Comme elle fut longue, et pénible, cette avance vers le but ! Andranik veillait à ne provoquer aucun bruissement de branchages ou de pierres, en se déplaçant par une lente reptation.

Il franchit les dernières lignes. Un frisson d'orgueil et de bravade le parcourut tout entier :

— Cette fois, je suis bien chez eux! songea-t-il.

Il progressait péniblement, retenant son souffle, ombre inquiétante qui se rapprochait des tentes.

La clarté de la lune, qui lui permettait de se diriger plus sûrement vers le point précis qu'il s'était fixé, menaçait, par contre, de le rendre visible aux yeux d'une sentinelle. Mais Andranik, si mortel que fût le péril, ne songeait pas à reculer.

Un soldat montait la garde, assis à l'orientale, devant la tente du bey. Andranik parut contrarié. Cette présence allait considérablement gêner son action.

L'Arménien s'immobilisa et réfléchit un instant à la tactique qu'il convenait d'adopter. Il observa le soldat. Dormait-il, ou non? Il pencha pour l'affirmative, en remarquant les épaules affaissées et l'immobilité de la sentinelle. En modifiant légèrement sa position, Andranik put bientôt distinguer les traits du veilleur.

— Il dort ! songea-t-il, éperdu de joie. Tout est donc pour le mieux ! Il s'agit de ne pas l'éveiller...

A ce moment, et comme Andranik s'apprêtait à se rapprocher de la tente, un arbuste remua tout près de la sentinelle et ce simple froissement de feuillage dans le silence de la nuit fit tressaillir la sentinelle qui crispa machinalement sa main droite sur son fusil, prêt à faire feu sur l'intrus. Avec la fixité quasi-somnambulique des gens éveillés en sursaut qui ne savent pas exactement où finit leur rêve interrompu ni où commence la réalité, le soldat considérait, hébété, l'arbuste qui s'agitait de plus belle. Et tout à coup un chat en jaillit, en un bond silencieux et souple, un chat qui ne se doutait guère du danger que courait, la nuit, un promeneur qui choisissait le camp kurde comme lieu d'excursion !

Le soldat eut un rire étouffé :

— Par Mahomet, cette bête peut se vanter de m'avoir fait peur ! convint-il.

Et il retomba dans sa somnolence.

La tension nerveuse que subissait Andranik était si violente qu'il racla la terre de ses ongles crispés :

— Si le soldat s'était retourné, il me voyait... songea-t-il. Attendons qu'il se soit rendormi.

Il s'immobilisa, le regard fixé sur la sentinelle qui, d'un geste ou d'un cri, pouvait le perdre irrémédiablement.

— *Prends garde à la vengeance des peuples patients !*

Bientôt, la tête du soldat s'inclina en avant. Le sommeil l'avait repris. Andranik pouvait poursuivre sa mission.

Mais un chien se mit à aboyer tristement vers la lune, en un point plus éloigné du camp.

— Maudite bête ! se dit Andranik. Il est capable de donner l'alarme ou du moins d'empêcher de dormir ce gardien de Khalil !

Par bonheur, les aboiements se turent. Aucun des Kurdes chargés de la surveillance du camp n'y avait pris garde.

De nouveau, Andranik progressa vers la tente du bey. Son cœur battait si fort qu'il eût été possible, lui semblait-il, qu'on l'entendît à un mètre de distance !

Encore un effort de silencieuse souplesse, et l'Arménien téméraire arrivait à la hauteur de la sentinelle. La tête attentive d'Andranik projetait maintenant son ombre à côté de celle du Kurde accroupi. Le buste suivit bientôt... Le veilleur dormait, inconscient de cette présence insolite. Il souriait béatement à son rêve sans se douter que sa coupable négligence pouvait le lendemain lui coûter la vie !

Maintenant, il fallait agir. Andranik risqua le tout pour le tout. Il se leva, formidable comme un géant au milieu de ce camp engourdi dans sa trompeuse sécurité. D'un bond précis et léger, il évita la sentinelle et se trouva ainsi juste en face de la tente où reposait Khalil bey.

Il la contourna, de telle sorte que le veilleur ne pût l'apercevoir, au cas — assez improbable — où il ouvrirait ses yeux appesantis de fatigue.

Si Khalil bey n'avait depuis longtemps sombré dans un lourd sommeil, il aurait pu distinguer une ombre inquiétante qui, sur un côté de sa retraite, interceptait les rayons de la lune. Il aurait pu, avec un peu d'attention, reconnaître l'imposante carrure et le bonnet rond de son ennemi.

L'ombre agressive ne perdait pas de temps... Andranik avait tiré de sa ceinture un long poignard acéré. Quelques gestes précis découpèrent dans la toile de la tente une ouverture suffisante pour que l'Arménien pût apparaître jusqu'à mi-corps.

Andranik, les traits contractés par la volonté de vaincre ou de défendre chèrement sa vie, se pencha à l'intérieur de la tente. Il vit son adversaire étendu mollement sur une couche basse, recouverte de peaux de fauves et de précieux tapis.

— L'armée que je commande ignore un tel confort ! songea l'Arménien, non sans amertume. Il est vrai que ces tapis nous furent volés au cours de divers pillages...

Un nouveau coup de poignard creva la toile presque jusqu'au sol, et le commandant arménien pénétra dans la luxueuse retraite du bey.

Un frémissement de haine parcourait les membres d'Andranik, à la vue de ce tyran épris de luxe et qui entendait conserver jusqu'au milieu des combats ses habitudes de mollesse.

— Triste adversaire ! Je ne risque pas souvent de le rencontrer sur le champ de bataille... Il préfère y envoyer ses lieutenants, et dormir dans l'atmosphère parfumée de sa tente !

Une vapeur d'encens montait d'un vase de bronze. Andranik haussa les épaules. Une étrange émotion s'emparait de lui. Il tenait, là, devant lui, son ennemi de toujours à sa merci. Il pouvait, d'un geste, venger des milliers d'Arméniens persécutés par ce lâche. Il pouvait planter son poignard dans ce cœur orgueilleux et sans bravoure, pour en arrêter à tout jamais les battements. Il lui était facile de choisir lentement, posément, la place du coup mortel qu'il voulait frapper... Et puis, si tel était son désir de vainqueur, il pouvait encore trancher cette tête altière et la rapporter, sanglante et les yeux clos, jusqu'au camp arménien, comme un gage éclatant de sa victoire !

Un vertige saisit Andranik. Ses doigts se crispèrent sur le manche de sa dague. Ah ! comme elle était âpre, impérieuse, sa tentation de tuer ! Elle le grisait comme une mauvaise ivresse.

Il contempla son ennemi qui dormait, et, peu à peu, son farouche désir de justicier impitoyable tomba. Khalil bey endormi était aussi confiant, aussi inoffensif qu'un enfant. S'il était frappé d'un coup de poignard, il passerait de vie à trépas sans même s'en rendre compte. Et jamais il ne saurait que le châtiment l'avait atteint, comme il se devait.

— Non ! Je ne puis faire cela ! On ne frappe pas un ennemi endormi ! Et puis, je veux qu'il sache que je suis venu, que j'ai osé le braver au milieu de ses soldats, seul, la nuit, sous sa tente même ! Je veux qu'il sache qu'en tout temps, en tous lieux, ma vengeance pourra s'exercer sur lui, à l'ins-

tant que j'aurai choisi, et de la manière qu'il me plaira !

Il se sentait fort de plusieurs siècles de rancune accumulés en son âme par des générations d'aïeux qui n'avaient pas su se résigner. Il touchait à l'instant où, enfin, il allait pouvoir les venger tous !

Pourtant, la magnanimité l'emporta sur sa haine. D'un geste décidé, il remit son poignard dans sa ceinture, mais eut soin de tirer son revolver. Il savait que la vue de cette arme inspire une prudente docilité à ceux qui en sont menacés et constitue pour celui qui la tient la plus sûre des sauvegardes !

Il se pencha vers le dormeur et, rudement, lui heurta le crâne de la crosse de son revolver. A ce choc imprévu, Khalil bey sursauta, éveillé sur-le-champ. Il promena autour de lui le regard hébété de l'homme qu'on arrache à son sommeil.

A la vue d'Andranik, il crut à un cauchemar et fit entendre un grognement de stupeur : ce maudit Arménien le poursuivrait-il de son souvenir jusque dans son repos?

Mais il dut bientôt se rendre à l'évidence : il ne rêvait pas! La clarté lunaire qui pénétrait dans sa tente par la large déchirure due au poignard d'Andranik frappait le visage de l'Arménien et soulignait assez la haine qui durcissait ses traits réguliers.

Khalil se souleva sur ses coudes, les yeux fixés sur cette invraisemblable apparition :

— Que signifie?... balbutia-t-il.

Andranik ne voulut pas lui répondre immédiatement. Il voulait d'abord jouir de ce trouble, de cette incompréhension épouvantée qui blêmissait le masque du Kurde.

Et Khalil, désemparé, se trouva la proie des pires hypothèses : puisque Andranik était là, cela signifiait clairement que le camp venait d'être envahi par surprise, et que le commandant venait le faire prisonnier, lui, Khalil bey, pour compléter sa victoire !

Il imagina ses soldats massacrés en plein sommeil, la défaite sans gloire, dans les ténèbres, la honte d'une surprise qui mettait l'armée kurde à la merci d'Andranik.

A la seule évocation d'un tel désastre, un autre chef, peut-être, se fût de lui-même réfugié dans la mort pour échapper à l'humiliation d'une captivité. Khalil bey n'y songea pas un instant. Eperdu de rage, il ne savait ni s'insurger, ni se soumettre. Instinctivement, sa main cherchait le fouet qui ne quittait pas son chevet, le fouet familier que redoutaient également ses soldats et ses esclaves, entre lesquels il ne faisait guère de différence.

Mais Andranik prévint son geste. Prompt comme l'éclair, il jeta le fouet hors d'atteinte :

— Allons donc ! fit-il. Ce n'est pas là une arme digne d'un chef d'armée !

Dompté par cette voix autoritaire, Khalil bey tremblait et cherchait à deviner, à travers ses propres instincts cruels, quel sort allait lui être réservé par son ennemi triomphant.

— Alors... tu as pu traverser mes lignes? balbutia-t-il, encore abasourdi d'une telle découverte.

— Tu le vois ! railla Andranik, méprisant.

Le revolver pointé vers lui achevait d'ôter à Khalil bey le peu de courage dont était capable le musulman. Il ferma les yeux, adressa mentalement un adieu désolé à tout ce qu'il avait voluptueusement aimé : femmes expertes à l'enchanter, coursiers rapides, parures somptueuses, palais enrichi des dépouilles de ses ennemis. Puis, tremblant de plus belle, il articula d'une voix blanche :

— Que me veux-tu? Parle, puisque tu es le plus fort !

D'un signe bref, Andranik lui imposa silence. L'Arménien ne tenait nullement à être surpris par la sentinelle dans la tente du bey, car c'en serait fait alors de l'illusion de Khalil et de sa terreur !

— Tais-toi ! dit-il d'un ton qui n'admettait pas qu'un vaincu osât discuter. Tu le vois, je pourrais, en cet instant, te tuer comme un chien... Tout à l'heure, je te regardais dormir, et j'avoue qu'un moment, mon poignard a tremblé dans ma main, tant était vive mon envie de te frapper. Mais un Arménien ne tue pas un ennemi qui dort et ne peut se défendre!

— Alors... si tu me laisses la vie sauve... que veux-tu donc? bégaya Khalil au comble de la stupeur, car une telle générosité de la part d'un adversaire lui demeurait incompréhensible comme une folie.

Sans cesser de tenir le bey en respect sous la menace de son revolver, Andranik martela :

— Ecoute bien, Khalil... J'exige — en-

tends-tu? — *j'exige* que tu lèves le siège de Chénik et que tu cesses de verser le sang des innocents !

Khalil bey n'en croyait pas ses oreilles. Que signifiait cet ultimatum? Etait-ce là le langage d'un vainqueur? Si lui, Khalil, avait pénétré de nuit dans le camp arménien, il eût commencé par faire égorger tous les officiers, afin de promener leurs têtes, ainsi que des trophées, à la pointe des lances de ses cavaliers! Demande-t-on à un ennemi capturé, par surprise, de lever le siège d'une bourgade? Le seul fait d'avoir investi un camp n'empêche-t-il pas l'adversaire de poursuivre librement ses opérations?

Andranik acheva de semer le désarroi dans l'âme de son auditeur lorsqu'il poursuivit à voix basse :

— Si tu tiens absolument à te battre, bats-toi avec moi, n'importe où et n'importe quand ! Tu sais que je répondrai toujours à ton défi. Mais cesse de persécuter mon peuple, si tu tiens à la vie!

Peu à peu, la vérité se faisait lentement jour dans l'esprit de Khalil, engourdi par la terreur. Non, jamais un chef d'armée n'eût offert à un autre chef d'armée captif de se battre avec lui en combat singulier, ni ordonné de cesser les hostilités, puisque sa victoire venait de les clore... Pour tenir de pareils propos, il fallait qu'Andranik ne fût pas absolument certain du succès...

Khalil se dressa sur sa couche, l'oreille aux aguets. Aucun bruit, nul écho de voix humaine, nul cliquetis d'armes ne troublait le silence nocturne...

Que croire?

Et puis, si l'armée arménienne s'était emparée du camp, Andranik serait entouré de ses officiers ! On entendrait les voix joyeuses de ses soldats...

Le bey voulut s'élancer hors de sa tente, pour se rendre un compte exact de ce qui se passait, car cette déchirure de la toile, du côté opposé à celui de l'ouverture, achevait de susciter en lui un doute que, seule, son invraisemblance empêchait d'être une certitude...

Andranik ne lui laissa pas le temps de réaliser son désir. D'un bond, il sauta à la gorge du bey, qu'il serra assez fort pour lui ôter toute possibilité de crier pendant quelques instants. Puis il saisit une longue écharpe jetée sur le lit et en fit un solide bâillon. Deux autres écharpes non moins somptueuses que la première devinrent des liens serrés autour des jambes et des poignets du bey furieux.

Khalil essayait vainement de se débattre. La poigne rude de l'ancien forgeron le maintenait prisonnier contre sa couche imprégnée de parfums.

Alors seulement Andranik s'offrit le plaisir de révéler à son ennemi le mystère de sa présence :

— Apprends qu'Andranik est venu, seul, sans escorte, jusqu'à ton camp, pour t'apporter ce dernier avertissement. Non, mes soldats n'ont pas égorgé tous les tiens ! Et je retourne vers eux, car pour cette nuit ma mission est terminée. Nous nous retrouverons, Khalil!

Il salua le bey d'un air ironique, amusé par la fureur des yeux étincelants de haine qui le fixaient comme s'ils voulaient attirer sur lui toutes les malédictions célestes!

Puis, penché vers Khalil, visage contre visage, et redevenu menaçant, il articula fièrement :

— Prends garde à la vengeance des peuples patients !

Il disparut par l'ouverture qu'il avait pratiquée dans la toile de la tente, laissant le bey ivre de fureur.

Khalil mettait son imagination à la torture pour découvrir des supplices nouveaux qui fussent dignes de cet ennemi dont l'insolence était sans égale.

— Il est venu, seul ! se répétait-il avec une fureur croissante de dément. Seul, il a osé me braver! Et pas une de mes sentinelles ne l'a vu traverser nos lignes! Pas un seul cri d'alarme n'a été poussé! Que font donc ces chiens, au lieu de veiller sur moi? Est-ce ainsi que doit être sauvegardée mon existence? Par le Prophète, je le jure, ces fils de chacals me paieront de leur tête ce manque de zèle à me défendre ! Quand je songe que je tenais Andranik, là, seul sous ma tente, et qu'il a pu s'enfuir...

Il écoutait, toute son attention tendue vers les bruits possibles du dehors, avec le secret espoir qu'Andranik se ferait appréhender en traversant le camp et ne pourrait, cette fois, échapper à sa vengeance.

Mais aucune rumeur dont il pût se réjouir ne vint frapper ses oreilles. Andranik avait déployé autant d'adresse pour s'enfuir que pour pénétrer au camp des Kurdes !

Khabil bey oubliant la rigueur des combats.

Vainement, le bey essaya d'appeler : aucun son ne filtrait hors du bâillon qui écrasait sa bouche. Khalil, délirant de colère, était condamné à attendre qu'on vînt le délivrer. Et demain tout le camp saurait que le bey avait été ficelé et bâillonné sous sa tente par un adversaire dont l'audace ne connaissait pas de bornes!

— Je ferai couper immédiatement la tête de celui qui me déliera! songea-t-il, afin que ces détails humiliants ne se répandissent pas dans tout le camp, au risque de couvrir le bey d'un juste ridicule.

Et Khalil se tint éveillé jusqu'au matin, fort occupé à faire le compte des têtes qui, dès la première heure devaient rouler à terre, sous un seul coup du cimeterre toujours aiguisé de son bourreau.

VI

Après l'exploit de son arrivée, Andranik trouva presque facile de s'enfuir sans être vu. Une allégresse infinie le soulevait. Il avait réalisé son projet téméraire, et forcé l'admiration même de son ennemi! Ce geste avait, pour l'Arménien, une signification plus haute qu'une simple bravade. Il avait voulu prouver à Khalil bey qu'aucune difficulté, aucun péril mortel ne pouvait l'empêcher de montrer sa vaillance et sa ténacité. Il voulait que Khalil sût exactement à quel ennemi indomptable il avait affaire.

Il se hâtait autant qu'il le pouvait, car il suffisait qu'une sentinelle de Khalil bey s'éveillât pour remarquer la déchirure insolite pratiquée dans la tente du chef et délivrer le chef des troupes kurdes.

Mais le destin, ce soir, était favorable à Andranik, et son ennemi ne put donner l'alarme assez tôt pour qu'il fût possible de rejoindre l'intrépide Arménien.

Andranik courut d'une traite jusqu'au village de Chénik, où le vieux Vardo attendait son retour.

Comme il l'avait fait tout à l'heure, il heurta doucement les volets clos. Bien vite, le maire ouvrit et manifesta sa joie enthousiaste en reconnaissant Andranik :

— Te voilà enfin revenu ! Je craignais pour toi... je ne sais pourquoi ! Et la seule idée que tu pouvais courir un danger peut-être grave me tenait éveillé.

Andranik, bien qu'ému par tant d'attachement, n'en laissa rien paraître. Désormais, il redevenait le chef à qui incombe la redoutable responsabilité de donner des ordres et de préparer la défense de tout un peuple :

— Surveille le camp des ennemis, commanda-t-il au maire attentif. Si tu les vois plier leurs tentes et s'en aller, restez tranquilles. Sinon, préparez-vous à combattre !

Le vieillard se redressa : une lueur de fierté rendait une jeunesse passagère à son regard terni par tant d'années de tristesse et d'humiliations. Combattre! Andranik lui offrait de réaliser le rêve de toute sa vie et de connaître enfin la rude joie de la vengeance. Peut-être le vieux Vardo connaîtrait-il, avant de mourir, l'orgueil d'être libre et le bonheur de ne plus avoir rien à redouter pour sa fille...

Déjà Andranik poursuivait sa route, pressé de reprendre sa place au milieu de ses soldats et de surveiller lui-même les préparatifs de la défense.

Sur son passage, comme, plusieurs heures auparavant, sur celui du maire de Chénik, les broussailles frémirent et des sentinelles vigilantes reconnurent leur chef. Elles se hâtèrent de le saluer, persuadées que le commandant venait de terminer une inspection de nuit pour se rendre compte lui-même de la manière dont étaient observées ses consignes. Aucun soldat ne soupçonna l'invrai semblable vérité.

Andranik souriait, satisfait :

— Si les gardiens de Khalil bey avaient manifesté tant de zèle pour veiller sur la sécurité du camp, je ne serais plus de ce monde ! songea-t-il.

Il atteignit sa retraite habituelle, où il trouva Hraïr taciturne, angoissé. En entendant marcher près de lui, le fidèle lieutenant tressaillit et se retourna d'un seul bloc.

En reconnaissant Andranik, il eut une exclamation de soulagement et de joie :

— Toi, enfin !... Il me semblait que chaque instant était un siècle et que le jour ne viendrait jamais !

Il n'osa dire tout haut que le fait de ne pas même savoir où Andranik était allé avait ajouté à son anxiété; car il redoutait que son ami prît cet affectueux reproche pour un blâme.

Le commandant semblait soucieux, et peu disposé à se laisser aller aux confidences. Hraïr, incapable de maîtriser plus long-

temps sa curiosité, se risqua, malgré toute sa discrétion habituelle, à questionner :

— Enfin, Andranik, me diras-tu où tu es allé ?

Le commandant leva la tête et fixa un instant son ami, sans parvenir à décider s'il parlerait ou non. Enfin, il sourit et daigna faire cette demi-confidence du ton le plus paisible :

— Rendre une petite visite à Khalil bey, et le prier de laisser Chénik en paix. Rien de plus.

Hraïr n'en croyait pas ses oreilles. Pourtant, la voix calme et le regard d'Andranik ne trahissaient aucune intention de plaisanterie. Et puis, Hraïr se souvenait de la mine soucieuse et de la pâleur du commandant au moment de son départ. Alors, c'était donc vrai qu'il avait tenté un tel exploit, uniquement pour l'amour du panache et le goût de l'effet produit sur un ennemi pusillanime ? Tant de témérité atterrait le sage Hraïr :

— Pourquoi t'exposer ainsi, presque inutilement ? gronda-t-il. Sans toi, que serions-nous devenus? Car tu n'ignorais pas le danger mortel d'une pareille entreprise?

Andranik haussa les épaules :

— Non... Mais je connaissais aussi l'excessive confiance en soi de mon ennemi... et quelque chose me disait que je réussirais. Je ne m'étais pas trompé, vois-tu, puisque me voici, vivant, sans la moindre blessure ! sure !

Tant de tranquille assurance apaisa les fraternelles alarmes de Hraïr. Il se tut un moment, plein d'admiration pour le héros qui, à force d'audace, semblait devenir invulnérable, puis il demanda :

— Et comment Khalil a-t-il reçu cette visite inattendue?

— Il ne m'a point confié ses impressions, mais je doute qu'elles ne soient favorables. Bien que je n'aie frappé aucun de ses soldats, je crois que ma petite expédition solitaire coûtera plus d'une existence !

Il connaissait trop bien son ennemi pour ne pas deviner que le bey se vengerait de l'affront subi en frappant les malheureuses sentinelles coupables d'une criminelle négligence !

Il parut réfléchir un long moment, puis, à brûle-pourpoint, questionna :

— Dis-moi, Hraïr... Combien avons-nous encore de munitions ?

— Pour huit jours de chauds combats ! affirma Hraïr sans hésitation.

— Bien. Cela suffit.

Selon son habitude, il ne précisa rien de ses intentions, attendant l'heure d'agir.

Cependant, Vardo observait l'horizon comme le lui avait recommandé Andranik. Soudain, il se tourna, rayonnant de joie, vers les habitants qui l'entouraient, anxieux :

— Les Kurdes s'en vont! Je les vois plier tentes et bagages et se retirer !

Une détente générale se produisit parmi les paysans amassés autour de l'observatoire de leur maire. Les Kurdes s'éloignaient ! Ils ne cherchaient pas à s'expliquer pourquoi : il avait suffi qu'Andranik se rendît chez eux et les menaçât pour obtenir ce résultat inespéré ! Et de nouveau des bénédictions et des vivats s'élevèrent, à l'adresse du héros capable d'un tel exploit.

Au camp d'Andranik, les soldats ignoraient également la fugue nocturne de leur chef et ses conséquences rapides. Une sentinelle faisait les cent pas devant son poste, quand soudain, son attention fut attirée par un petit berger qui accourait, essoufflé, les traits crispés d'inquiétude. L'adolescent, du plus loin qu'il aperçut le soldat, cria, de toutes ses forces :

— Alerte!... Voilà les Kurdes!

A ce cri, le soldat, vivement, scruta l'horizon à son tour. Il fut bien obligé de constater que le berger disait vrai. Au loin, un nuage de poussière se levait, sur le passage des cavaliers kurdes. Khalil bey venait de faire replier ses troupes pour tromper les observateurs arméniens, mais sa cavalerie attaquait, en réponse au défi d'Andranik.

Et le bruit alarmant se répandit à travers le village, semant partout la panique. Ce fut, une fois de plus, l'exode lamentable à travers les sentiers rocailleux, la fuite trop lente, l'angoisse mortelle.

Andranik, immédiatement prévenu, donnait des ordres précis. La perspective de pouvoir tenir huit jours lui permettait tous les espoirs.

Il inspecta la plaine. Les cavaliers arrivaient à bride abattue dans la direction de Chénik. Soudain, il les vit se partager en deux lignes égales afin d'encercler le village et de couper la retraite aux fugitifs.

La terreur des Arméniens atteignit à son paroxysme, lorsqu'ils devinèrent cette manœuvre. Des enfants sanglotaient, crampon-

Cette fois, Andranik était résolu à tuer.

nés aux jupes de leur mère. Des hommes soutenaient des vieillards et s'affolaient à la pensée que les malheureux n'avaient survécu à tant de misère que pour périr sous les balles kurdes.

Les plus jeunes des paysans, résolus à défendre chèrement leur vie, s'armaient de fusils et manifestaient leur intention de rester au village pour le protéger jusqu'à leur dernier instant.

Des balles crépitèrent de part et d'autre. Une atmosphère tragique de bataille planait sur le village tout à l'heure paisible.

Et soudain le bruit d'une explosion déchira l'air. Khalil bey, fidèle à sa promesse, faisait tirer le premier obus contre Chénik !

Un nuage de fumée jaillit des flancs déchiquetés d'une maison, au milieu d'un fracas de pierres et de poutres écroulées.

— Ils bombardent nos maisons ! gémissaient les paysans bouleversés de frayeur.

Et pas un d'entre eux n'osait aller voir quelle habitation venait d'être détruite, tant chacun craignait pour la sienne.

Un second obus vint s'abattre sur la place, et ses éclats blessèrent deux retardataires qui cherchaient à rejoindre le troupeau des fuyards. Maintenant, pétrifiés par l'effroi, les Arméniens ne savaient quel parti prendre. De tous côtés, la mort les guettait... S'il cherchaient à quitter Chénik, ils se jetteraient eux-mêmes au-devant des cavaliers qui encerclaient la localité. S'ils demeuraient, ils devaient fatalement périr sous le tir de l'artillerie kurde...

Une troisième, puis une quatrième bombes éclatèrent...

Les bœufs, les moutons, les vaches et les porcs oubliés au fond de leur étable par leurs propriétaires affolés, sentaient, eux aussi, la mort proche, et l'instinct de conservation les avait précipités hors de leurs retraites. Ils cherchaient un refuge contre ce bruit meurtrier, et s'éparpillaient, haletants, à travers les ruelles. Comme les hommes impuissants à lutter contre le sort, ils fuyaient au hasard, droit devant eux... comme si l'éloignement de ces lieux tragiques devait forcément leur assurer la paix et la vie.

L'armée d'Andranik s'était massée sur la hauteur qui correspondait à l'entrée du village. Juste au-dessous de lui, l'ennemi, qui ne pouvait soupçonner la présence des troupes arméniennes, venait de rassembler une partie de ses forces. Andranik résolut d'en finir avec ce groupe afin de pouvoir se porter ailleurs pour défendre Chénik. Ses partisans ouvrirent le feu sur les Kurdes qui, stupéfaits, furent obligés de se défendre. Une partie de leurs soldats se trouva donc immobilisée à l'entrée même du village, ce qui permettait aux paysans de lutter encore dans la plaine sans courir le risque immédiat d'être écrasés sous le nombre.

Maintenant, les canons d'Andranik tonnaient à leur tour et semaient la mort et le désarroi parmi les rangs ennemis. Un nouveau renfort de cavalerie fut envoyé au secours des assiégeants et réprima la panique qui s'était emparée des Kurdes.

Ce n'était plus Chénik, à présent, qui devenait le but de leur expédition, mais cette montagne qui servait de refuge à l'insaisissable rebelle. Et leur plan d'attaque se modifia sur-le-champ. Ils allaient assiéger la retraite d'Andranik, l'encercler si étroitement que, si l'Arménien ne succombait pas sous les obus, il périrait de faim ou devrait se rendre, faute de munitions.

Andranik avait prévu cette tactique. Il s'en réjouit, à la pensée que le village de sa bien-aimée serait peut-être épargné au prix de cette manœuvre désespérée qui attirait sur lui le danger. Il allait forcer les Kurdes à se conduire en soldats, et non plus en pillards comme ils en avaient la sinistre habitude.

La grande voix lugubre du canon résonnait, longuement répercutée par l'écho des montagnes. Dans les deux camps en présence, les morts s'accumulaient. Le front crispé par l'effort de l'attention, Andranik ne paraissait pas entendre les balles qui sifflaient à ses oreilles, ni l'éclatement des obus. Un secret instinct l'avertissait que son heure n'était pas encore venue, que sa mission n'était pas terminée, et que la mort devait l'attendre encore longtemps !

Son impassibilité réfléchie galvanisait le courage de ses officiers et de ses hommes. A le voir aussi serein au milieu du tumulte du combat, ses partisans finissaient par croire en la victoire, bien que la situation fût des plus périlleuses.

En effet, Andranik comprit que Khalil bey, exaspéré par ses bravades successives, venait d'engager une lutte sans merci. Le musulman, qui pouvait se ravitailler comme il le voudrait, tant en armes qu'en victuailles, avait tout intérêt à prolonger le siège des Arméniens autant qu'il lui plairait.

— Nous avons de quoi soutenir huit jours de chauds combats! avait dit Hraïr.

Huit jours!... Ce n'était guère. Andranik n'était pas homme à envisager avec philosophie la pensée d'une défaite. Il fallait absolument forcer la victoire, si téméraire que cela pût paraître! Il était sûr de ses hommes : ils le suivraient jusqu'à la mort, s'il le fallait.

Une solution s'offrait à lui, terrible de hardiesse : charger l'ennemi, à pied, l'obliger à reculer devant l'élan irrésistible des soldats arméniens. Si ce moyen était impuissant à ramener la chance dans le camp d'Andranik, du moins permettrait-il aux rebelles de trouver, sur le champ de bataille, une mort digne de leur courage et cent fois préférable aux tortures que réserverait certainement Khalil bey aux prisonniers vaincus.

Sans hésiter, Andranik dévala aussitôt la pente de la montagne et fonça sur la plaine, suivi par ses partisans, électrisés par cette bravoure qui semblait défier la mort et triompher d'elle à chaque instant.

— En avant ! clamait-il.

L'écho répétait son cri d'indomptable énergie, qui suscitait l'enthousiasme de la petite armée, décuplait les forces de résistance de tous ces montagnards insurgés. Andranik vivait, au milieu du danger, l'une de ces heures magnifiques et fiévreuses dont avait rêvé son enfance méditative. Il sentait battre, à l'unisson du sien, le cœur de ces hommes qu'il entraînait avec lui vers la gloire ou la mort, qui n'admettent aucune servitude.

Et les Kurdes, qui ne comprenaient pas grand'chose à cette tentative désespérée, virent se ruer vers eux les fantassins arméniens, fusil au poing. Andranik les exhortait du geste et de la voix. Son regard inspiré brillait d'une flamme presque surhumaine. D'un même élan, les soldats entonnèrent de leurs voix rudes l'hymne reconnaissant, jailli du cœur du peuple, au lendemain des premiers succès.

Les cavaliers kurdes, sitôt leur première surprise passée, voulurent réagir, et charger à leur tour ces fantassins que leurs chevaux écraseraient. Mais les fusils arméniens arrêtèrent net leur offensive. Et plusieurs musulmans, désarçonnés, roulèrent sur le sol. La confusion se glissa dans les rangs kurdes. Andranik avançait toujours, splendide d'audace. Il lui semblait que, d'un point quelconque de Chénik, Anahid le voyait, et s'enthousiasmait de tant de bravoure. Une fois de plus, la bien-aimée incarnait pour lui la patrie tout entière, et son image souriait au héros, pour l'entraîner, toujours en avant, sus aux oppresseurs.

Khalil bey, à l'abri derrière ses troupes, constatait avec la rage que l'on devine le fléchissement indécis de ses soldats.

— Est-il possible que ce giaour mette en déroute une cavalerie aussi importante que la mienne ? songeait-il, furieux.

Une estafette vint porter le comble à ses alarmes en accourant auprès de lui, à bride abattue. Elle haleta cependant que son cheval fourbu écumait :

— Andranik a percé nos lignes. La cavalerie bat en retraite. C'est la panique !

La fureur du bey ne connut plus de bornes. Il proféra de si terribles menaces contre ses soldats que ceux-ci, mis au courant par le messager et soucieux de ne pas déplaire à un maître aussi redoutable, tentèrent d'opposer à Andranik une résistance plus efficace.

Mais il était trop tard. On ne pouvait pas plus enrayer l'avance triomphante du héros qu'on arrête le bouillonnement d'un torrent.

Le chef arménien courait toujours, à la tête de ses troupes. Un vieil arbre centenaire, au tronc évidé, lui offrit un refuge inespéré contre les balles kurdes. De là, il tirait sans répit. Son coup d'œil était sûr et sa main ne tremblait pas. Auprès de lui, Hraïr, agenouillé, faisait preuve d'un zèle égal.

— Courage, frères ! clamait la grande voix d'Andranik, au-dessus des plaintes des blessés. Cette bataille est l'une des plus importantes que nous puissions livrer. Il faut tenir... et frapper à bon escient !

La fusillade redoublait d'intensité, et chaque tireur arménien saluait d'un cri de délivrance la chute d'une vivante cible kurde.

Mais hélas ! si vaillants que fussent les Arméniens, ils étaient sans cesse menacés de succomber sous le nombre de leurs adversaires.

Maintenant, des fantassins musulmans étaient aux prises avec les soldats d'Andranik. Ce n'était plus une bataille, mais une série de sauvages corps à corps. On combattait à coups de poignard et de cimeterre, avec une égale obstination. Et rien n'était plus tragique que ces combats singuliers qui opposaient les uns aux autres des adver-

saires animés d'une haine vieille de plusieurs siècles.

Pour la première fois depuis qu'ils combattaient côte à côte, Hraïr se trouva séparé de son valeureux ami et, comme lui, encerclé par un groupe menaçant de Kurdes.

Non loin de là, Andranik, entouré par surprise, faisait des moulinets meurtriers avec la crosse de son fusil, pour écarter ses ennemis qui le menaçaient de leurs dagues. Et un des musulmans parvint pourtant à se glisser tout près du héros. Andranik, s'étant retourné pour lui faire face, vit le masque de son ennemi crispé par la haine. D'un coup de crosse appliqué sur le poignet levé du Kurde, l'Arménien le désarma. Alors, éperdu de rage, et confiant en sa force musculaire, le soldat de Khalil bey s'élança sur Andranik, résolu à l'étrangler s'il le fallait, pour en finir avec cet insurgé qui osait braver l'autorité du bey. Andranik ne le quittait pas des yeux et il semblait qu'une mystérieuse télépathie l'avertît de toutes les intentions de son agresseur au moment même où il les concevait. Chaque manœuvre d'attaque était déjouée, avec une promptitude de coup d'œil, une sûreté de geste qui tenaient du prodige. Deux soldats kurdes voyant leur compatriote aux prises avec le chef arménien, accoururent pour lui prêter main-forte. Andranik dut lutter contre trois adversaires. Sa fougue irrésistible et sa parfaite lucidité triomphèrent enfin de tant de forces coalisées contre lui. Andranik se battait comme un lion, avec un superbe mépris de la mort qui lui laissait intactes toutes ses facultés de défense et de raisonnement.

Tandis que ses deux compagnons essayaient de terrasser Andranik, le premier de ses agresseurs ramassait son poignard et revenait à la charge. Il croyait tromper l'attention du chef arménien : il n'en fut rien. Andranik bondit sur lui, serra entre ses doigts d'acier le poignet déjà meurtri tout à l'heure, qui levait une arme menaçante. Après une lutte brève et brutale, il parvint à s'emparer du poignard et, prompt comme l'éclair, l'enfonça dans la poitrine du Kurde. Ce dernier retomba la face contre terre cependant qu'un flot de sang jaillissait de ses lèvres.

Des soldats arméniens accouraient pour délivrer leur chef, dont ils venaient d'apercevoir l'angoissante situation. Devant leur irruption, les Kurdes s'enfuirent, pourchassés par Andranik et ses hommes qui continuaient leur marche en avant.

Pendant ce temps, isolé au sommet d'une colline, Hraïr soutenait un combat de géant contre toute une troupe de Kurdes. De toutes parts, il était assailli. L'éclat éblouissant des cimeterres brandis autour de lui scintillait autour de son visage, sans jamais atteindre la gorge que visait les ennemis. La tête fière savait, d'un mouvement rapide, éviter un coup au moment où celui-ci allait porter. Et Hraïr opposait à la rage de ses agresseurs son beau rire insouciant de guerrier qui se sent protégé par la Providence.

Autour de lui, les Kurdes tombaient ainsi que des fantoches et leurs cadavres jonchaient le sol. Hraïr frappait avec autant d'ardeur qu'une armée de démons. De la plaine, quelques soldats arméniens le virent, dressé au faîte de la colline, parant les coups, frappant d'un bras infaillible.

— Mon pauvre ami ! songea Andranik. Je ne puis le laisser ainsi exposé, lui qui m'a toujours assisté aux heures dangereuses, lui qui jura de toujours combattre à mes côtés.

Et le commandant arménien, laissant ses soldats poursuivre leur charge impétueuse contre les Kurdes qui battaient en retraite, accourut dans la direction de Hraïr.

Le jeune guerrier avait abattu trente adversaires. (Historique.) Il n'y avait plus, sur la colline, que des corps étendus, morts ou mourants. L'ami d'Andranik promena sur ce spectacle un regard de triomphe :

— Je m'étais promis à moi-même de ne point me laisser capturer. J'ai tenu parole! pensa-t-il, satisfait d'être enfin délivré de ces diables de musulmans.

Il ne vit pas que l'un des blessés étendus non loin de lui venait de se mouvoir faiblement et s'efforçait de se soulever dans sa direction. Occupé à scruter l'horizon pour se rendre compte de la situation actuelle d'Andranik, il ne vit pas le moribond pointer vers lui, soigneusement, le canon de son fusil...

Un coup de feu éclata. La balle vint atteindre Hraïr au front.

Le lieutenant d'Andranik eut un brusque éblouissement, comme si un choc imprévu l'eût frappé à la tête. Il se sentit chanceler, voulut dompter la douleur physique qui s'insinuait en lui, lancinante et ne parvint qu'à tituber à la manière d'un homme ivre.

Le héros parvint à s'échapper.

— Cette fois, je suis touché! grommela-t-il.

Il essaya de voir d'où venait le coup; mais ses yeux se brouillaient. Il ne distinguait aucun visage, parmi cet amas confus de corps couchés le long de la pente qui dévalait vers la plaine.

D'ailleurs, le Kurde, certain d'avoir frappé juste où il avait visé son ennemi, était retombé inerte, avec un ricanement silencieux. Il attendait la mort, indifférent, puisqu'il s'était vengé, à la minute suprême !

Hraïr, saisi de vertige, fut obligé de s'asseoir. Il promena sa main tremblante sur son front et ramena devant ses yeux des doigts rougis de son sang tiède.

Par la blessure béante, la vie du jeune héros s'évadait doucement. Il dodelinait de la tête, engourdi déjà par l'approche de la mort, paralysé par une agonie brève, sans cris ni convulsions. Il sentait bien que ses forces le quittaient lentement, que l'ombre se resserrait autour de son front meurtri, que ses yeux ne pourraient plus voir le contact exact des choses environnantes. Pourtant, Hraïr ne voulait pas mourir tout de suite. Il attendait quelque chose, qui serait pour lui le signal de l'ultime adieu. Les yeux clos, les membres crispés, il faisait effort pour retenir pendant quelques secondes encore cette vie qui le fuyait.

Et soudain une voix mâle qu'il connaissait bien résonna à ses oreilles :

— Tiens bon ! Hraïr, me voici !...

C'était Andranik, suivi de quelques soldats, qui accouraient par le versant opposé. La face anxieuse de Hraïr s'éclaira d'un sourire de paix infinie. Enfin ! Ce qu'il attendait était arrivé! Incapable de se mouvoir, il se raidit pour demeurer assis, afin qu'Andranik le vît, lui le premier.

Le commandant se précipita vers son ami. Et Hraïr qui souhaitait seulement revoir son ami avant de mourir, défaillit brusquement. Il était parvenu à l'extrême limite de ses forces. Il s'abandonnait maintenant à sa destinée. Son âme, mieux encore que ses yeux voilés par les brumes de la mort, reconnut l'ami fraternel, le compagnon de lutte, celui qui, dès l'enfance, avait suscité en lui l'idéal d'une liberté reconquise. Il sourit faiblement à Andranik, comme pour lui dire :

— Tu vois, frère... J'ai vécu et je meurs comme tu l'as voulu, pour la délivrance de notre patrie martyre. Es-tu content de moi ?

Il s'était affaissé, le buste renversé, son regard déjà morne cherchant le visage familier dont il devinait le chagrin. Andranik, bouleversé d'une peine sans borne, s'agenouilla auprès du mourant. Avec des gestes infiniment doux, il souleva entre ses mains, brûlantes encore de la fièvre du combat, la pauvre tête inerte, zébrée de filets rouges qui ruisselaient du front éclaté.

Il y avait tant de sereine résignation dans le sourire de son ami que des larmes roulèrent des yeux d'Andranik. Le guerrier téméraire, le rebelle farouche pleurait Hraïr comme l'eût fait un frère, un père, une mère... Il se pencha vers les lèvres décolorées qui s'agitaient faiblement. Il perçut un murmure confus :

— Vive... l'Arménie ! articula péniblement le moribond.

Andranik, la gorge serrée, ne pouvait proférer une parole. Il sentit le jeune corps agité de deux ou trois soubresauts entre ses bras, puis se figer dans une éternelle immobilité.

Hraïr venait d'expirer.

Son ami ne pouvait se résoudre à desserrer son étreinte. Avec Hraïr, c'était toute la jeunesse ardente d'Andranik qui venait de mourir. Pas un souvenir auquel ce frère ne fût mêlé... Enfant, il avait fait à son ami le don spontané de son esprit docile; il avait choisi Andranik pour guide et pour modèle, dans un élan sans retour qui fait les disciples et les martyrs. Ensemble, ils avaient grandi dans le même culte de la patrie, dans la même exaltation d'une sensibilité supérieure, dans l'espoir d'une ère de liberté qui ne saurait tarder. Ensemble encore, ils avaient fait jaillir des cœurs arméniens cette flambée de confiance et d'activité qui devait aboutir à la création d'une petite armée de rebelles. Ils avaient partagé, quelquefois sans même avoir besoin de les traduire par des paroles, des moments d'espoir impatient qui doublait le prix de leur existence rustique.

Enfin, Hraïr avait su deviner le grand et pur amour inspiré par Anahid. Et le jour où les émissaires de Khalil bey avaient voulu enlever la jeune fille, sans mot dire, il avait galopé aux côtés du pauvre Andranik affolé, pour l'aider à reprendre la jeune fille à ses ravisseurs. Ce jour-là, Hraïr avait

risqué sa vie non plus seulement pour l'Arménie, mais pour son ami, simplement, sans forfanterie, parce qu'il ne pouvait admettre qu'Andranik courût le moindre danger sans lui !

Andranik ferma, du bout des doigts, les paupières de Hraïr, demeurées ouvertes sur son regard fixe qui ne voyait plus rien ni personne. De lourdes larmes, lentes et régulières, glissaient sur les traits immobiles du commandant arménien. Autour de lui, les soldats s'étaient découverts et se tenaient à distance, pour ne pas troubler le chagrin de leur chef.

Andranik reposa la tête de Hraïr sur cette terre que le héros avait tant chérie, et à laquelle, tout à l'heure, appartiendrait à jamais sa dépouille. Il gémit, accablé :

— Mon pauvre Hraïr, mon noble camarade ! Tu es mort avant d'avoir vu se lever cette aube de la Liberté que tu souhaitais autant que moi. Je jure de ne point déposer les armes, et de continuer seul notre tâche à tous deux... Dors en paix, Hraïr... Je te vengerai !

Il étendit solennellement le bras au-dessus du cadavre et se leva. La mort de Hraïr allait accentuer encore la sensation de sa solitude, en le privant de son unique confident.

Debout sur cette colline où reposaient, côte à côte, figés dans un même sommeil définitif, Hraïr et ses trente agresseurs, Andranik se tourna vers l'horizon, du côté où, tout à l'heure, les Kurdes avaient fui, une fois de plus.

— Cette fois, Khalil, je ne te ferai point grâce ! songea-t-il.

VII

Le chef kurde avait déposé les armes. Il savait que la dernière victoire d'Andranik avait coûté fort cher aux troupes arméniennes. Et, assagi par tant d'échecs, Khalil bey commençait à souhaiter un peu de repos. Ce diable d'Andranik était bien capable, n'eût-il qu'une poignée d'hommes, de mettre en déroute toute une armée musulmane ! A quoi bon exposer des croyants aux représailles de cet infernal giaour ? Plus tard, quand Andranik ne redouterait plus le moindre retour inoffensif de son ennemi, il serait temps d'agir, et de fondre sur lui au moment où il s'y attendrait le moins...

Mais la vie des camps n'enchantait pas le bey, voluptueux, et ami de la luxueuse oisiveté qu'il avait savamment organisée au sein de sa demeure. Khalil bey avait hâte de retrouver ses épouses, ses danseuses et ses musiciens. Il avait soif des hommages obséquieux des uns, et des dociles complaisances des autres. Il lui tardait de retrouver la moelleuse douceur de ses coussins et de ses tapis, la fraîche atmosphère de la cour intérieure où chantait un jet d'eau, et les longues heures d'immobilité pendant lesquelles, assis sur ses talons croisés, il pouvait laisser flotter sa pensée imprécise.

Il retrouverait, en même temps que les plaisirs faciles de l'amour, la griserie des fumées odorantes issues des brûle-parfums, les senteurs lourdes des essences dont ses épouses s'oignaient en son honneur, le scintillement de leurs bijoux, tout ce qui flatte la vanité sensuelle des Asiatiques bien plus que leur goût artistique.

Quoi de plus flatteur que l'instant du retour, alors que les femmes, anxieuses entre les murs du harem durant de si longs jours, poussent des cris de joie à la vue du maître enfin revenu ! Khalil bey pouvait mesurer à la langueur de leurs soupirs, à la fougue de leurs étreintes, le degré de leur attachement... et leur souci d'émulation !

Là enfin il pouvait ordonner à sa guise, prendre un ton de commandement et recouvrer son prestige, si gravement compromis en face d'Andranik !

Ce jour-là, Khalil bey, après avoir fait à ses épouses émerveillées le récit d'exploits imaginaires, décida d'entendre de la musique. Il fit venir les deux eunuques musiciens devant lesquels les femmes pouvaient se montrer sans voile, et qui accompagnaient de leurs instruments les danses des belles musulmanes.

Zerda, l'épouse favorite de Khalil bey s'était soigneusement fardée pour mieux captiver les regards du maître. Elle redoutait, non sans quelque raison, la rivalité de la plus jeune femme de Khalil, encore une adolescente, qui savait charmer le bey par l'éclat ingénu de son rire et la fausse candeur de ses grands yeux enfantins.

Khalil prit place sur une sorte d'estrade basse, adossée au mur et couverte de tapis précieux. C'était là qu'il trônait habituellement, chaque fois qu'il lui prenait fantaisie de venir passer quelques heures au milieu de ses femmes.

Ainsi que le craignait la favorite, la plus jeune vint s'accroupir aux pieds du maître, avec des mines d'enfant gâtée qui firent se crisper de colère les traits réguliers et froids de sa rivale. Et Khalil, tenté par cette grâce acide qui s'exhalait de la silhouette mince et du visage puéril, posa une main complaisante sur l'épaule de sa petite épouse. Celle-ci, pour l'en remercier, gazouilla quelques propos tendres qu'il écouta d'une oreille distraite.

— Danse, toi ! fit-il avec une sorte de tendresse impérieuse à une belle fille à demi nue qui se tenait étendue assez loin de lui, nonchalamment occupée à faire miroiter ses ongles peints.

La favorite fit entendre un soupir jaloux. Autant que l'épouse-enfant, elle craignait cette Turque aux gestes lents, au masque admirable, dont les larges yeux couleur de nuit, le nez parfait et les lèvres charnues, humides comme un fruit à l'aube, forçait l'admiration des femmes elles-mêmes.

« Danse ! » avait dit le maître. Et la danseuse se leva, pour obéir à cet ordre. Elle était simplement vêtue d'un large pantalon de tissu d'argent, et deux cercles de pierreries emprisonnaient ses seins. Ses bras ambrés, au galbe impeccable, commencèrent à se mouvoir lentement, en même temps que ses jambes et son buste, pour mimer la séduction des houris, les créatures célestes promises au Croyant qui, durant toute sa vie, aura observé sur terre la loi du Prophète. Les deux musiciens l'accompagnaient de leurs voix légères, en grattant de temps à autre des instruments à cordes qui tenaient à la fois de la guitare et de la balalaïka.

Khalil fixait la danseuse avec un désir que chaque geste accentuait. Elle se désarticulait, au point de faire de ses deux bras deux serpents qui semblaient se poursuivre. Elle frémissait tout entière d'une sorte de délire sensuel qui la faisait paraître plus belle que jamais, et la favorite enfonçait dans ses paumes ses ongles taillés qui y dessinaient des marques violettes...

Khalil souriait à la danseuse, et la belle fille, nonchalante, s'animait de plus en plus, radieuse, comme ivre de musique et de mouvement. Enfin, elle se prosterna, le front contre terre. La danse était finie. Les derniers sons expirèrent sur les lèvres des musiciens indifférents.

— Bien !... approuva Khalil.

Et cette simple appréciation équivalait à une promesse qui n'était point faite pour rassurer la favorite. La danseuse triomphait, du reste, avec une tranquille assurance en jolie femme qui n'ignore point la puissance de ses attraits et trouve naturels les plus fervents hommages.

Soudain, il se produisit un incident imprévu. Des bruits de pas résonnèrent dans le corridor qui menait au harem du bey. Khalil parut surpris et tendit l'oreille. D'ordinaire, aucun de ses serviteurs ne venait le déranger lorsqu'on le savait parmi ses femmes. Pour que l'un d'eux dérogeât à la coutume, il fallait sans doute quelque raison grave.

— Que se passe-t-il ? se demanda Khalil, vaguement inquiet. Serait-ce encore Andranik qui reprendrait les armes ?... Ma maison serait-elle menacée ?

Les deux visites inattendues que lui avait déjà faites Andranik avaient inspiré à Khalil des mesures de prudence. Désormais, de nombreux factionnaires montaient la garde, nuit et jour, devant la demeure du bey. Ils avaient pour mission d'empêcher toute tentative d'intrusion. Et cette fois, Andranik ne pourrait déjouer leur surveillance, car le châtiment de la sentinelle endormie devant la tente du chef kurde avait été d'un salutaire exemple pour les autres soldats.

Une main rude heurta la porte du harem. Les femmes de Khalil, prises de peur, se pressaient auprès de leur mari et, dans un tel moment, oubliaient toute rivalité pour ne plus souhaiter que leur salut commun.

Sur l'ordre de Khalil, l'un des musiciens se leva pour aller ouvrir au visiteur que nul n'attendait.

D'un même geste effrayé, les épouses du bey se couvrirent le visage de leur voile, mais leurs grands yeux se tournèrent, curieux, vers la porte.

Un des factionnaires apparut, s'inclina devant le bey sans lever les yeux sur les femmes et déclara :

— Seigneur, il y a là un vieillard qui demande à te voir. Il t'est envoyé par Arké bey. C'est un mendiant musicien qui, paraît-il, manie le *tar* à merveille.

Arké bey était un noble Kurde, vaguement apparenté à Khalil. Un présent de lui était chose fréquente et naturelle.

— Que ce vieillard entre ! ordonna Kha-

Hraïr expirant contempla ses adversaires morts.

lil, curieux de voir ce que lui envoyait son noble parent.

Derechef, le factionnaire s'inclina et disparut.

Aussitôt, les épouses du bey se mirent à jacasser :

— Un joueur de tar ! S'il est vieux, il doit connaître plus de chansons encore qu'un jeune ! Il faut l'entendre.

Déjà la porte se rouvrait, et le factionnaire s'effaçait pour laisser entrer un vieillard, courbé par l'âge et ses infirmités. Il salua le bey avec tout le respect que méritait un si noble personnage. Khalil répondit d'un signe de tête machinal, en débitant les formules d'usage, hyperboliques et obligatoires :

— Tu m'es envoyé par Arké bey, vieillard ? Sois donc le bienvenu chez moi. Le père d'Arké était un héros, et son grand-père égalait en valeur les plus fameux guerriers de l'Asie. Qu'Allah protège mon ami et tous ses ancêtres.

Le mendiant écoutait en hochant la tête d'un air approbatif. Il semblait plein d'humilité, comme les vrais sages. Et ses vêtements usés avaient pris la couleur des routes poudreuses, tant il avait dû traverser de villages pour venir porter à Khalil bey le salut amical d'Arké.

— Assieds-toi, et montre-nous de quoi tu es capable! commanda Khalil.

Les femmes avaient laissé retomber leur voile. Ce vieux mendiant n'était pas un homme, mais une sorte d'esclave devant lequel elles pouvaient paraître le visage découvert.

L'envoyé d'Arké bey s'assit à la turque en face du bey. Gravement, il saisit son instrument, l'accorda. Puis il en tira quelques accords en guise de prélude, avant de moduler les premières mesures d'un chant de sa composition sur un poème du divin Saadi.

Khalil écoutait, attentif. D'un geste, il congédia les deux autres musiciens qui, par leur mine inquiète, ne trahissaient que trop leur secrète appréhension d'être supplantés par ce nouveau venu.

A peine eurent-ils disparu que le vieux joueur de tar s'interrompit brusquement, posa son instrument près de lui, et, d'un geste rapide, arracha sa chevelure et sa barbe blanches, qui lui donnaient une si vénérable apparence.

Et le visage menaçant d'Andranik apparut, tandis que l'Arménien criait d'une voix impérieuse :

— Assez de musique! Je suis venu te demander des comptes !

Kalil bey, livide de terreur, s'était dressé sur ses coussins. Il bégaya, cependant que ses dents s'entre-choquaient :

— Andranik !... Lui... encore !

Au nom d'Andranik, les femmes s'étaient levées, en proie à une panique subite :

— Un giaour !... chez notre époux! Et il nous a vues !

— Nous sommes perdues !

Elles abandonnèrent Khalil à la merci de son irréductible ennemi et s'enfuirent à travers la maison, persuadées que l'ennemi était massé derrière la porte, et qu'il allait les assiéger.

Une fureur sans nom, faite de rage et de dépit, de rancune et de crainte, bouillonnait en tempête dans l'âme du bey. Il tremblait si fort que ses mains ne purent saisir le fouet, qui, on le sait, se trouvait toujours à la portée de l'irascible Khalil. D'un coup de pied, Andranik envoya loin de lui cette arme dérisoire, tout juste bonne à épouvanter un esclave.

— Cette fois, Khalil, je ne viens pas en parlementaire, te conseiller la prudence et le respect de mon peuple. Je viens en justicier. L'heure d'expier a sonné pour toi.

— Misérable chien ! grinça Khalil. Comment oses-tu me parler ainsi, chez moi ?

Il suffoquait de colère, à la pensée qu'une fois de plus il avait été joué par l'Arménien, au point de ne pas le reconnaître sous son déguisement, et de le prendre pour un vieillard envoyé par Arké bey! Comment ses sentinelles n'auraient-elles pas été dupes de ce mensonge audacieux, puisque lui-même s'y était laissé prendre?

Andranik venait de tirer un poignard de son ceinturon, et se ruait sur Khalil. A son tour, et comprenant que, cette fois, Andranik était résolu à le frapper, Khalil brandit un long stylet. C'était une lutte à mort qu'engageaient en cet instant les deux adversaires.

Andranik tenait à châtier l'ennemi de son peuple, celui qui, depuis des années, organisait avec une froide cruauté des massacres, des incendies, des pillages systématiques. En accomplissant cette œuvre de justice, il allait également venger plusieurs affronts personnels. Car l'odieux Khalil avait atteint Andranik, successivement,

dans ses affections les plus chères : il avait frappé de son fouet le vieux forgeron, et le souvenir de cette insulte faite à son père brûlait encore l'âme frémissante du guerrier. Khalil avait ensuite convoité Anahid, et comploté son enlèvement, dans le double but de souiller la vierge arménienne et de torturer le héros qu'on disait épris de la jeune fille. Enfin, l'un des soldats de Khalil, lors du dernier combat, avait abattu Hraïr! Quel châtiment paierait dignement tant d'épreuves ?

Andranik venait de foncer sur son ennemi. Khalil s'affaissa, terrassé par la rudesse du choc. Mais il s'accrocha aux jambes de son adversaire, et l'entraîna exprès dans sa chute. A partir de ce moment les deux hommes, accrochés l'un à l'autre, cherchèrent à s'entre-égorger. Khalil, moins vigoureux que l'Arménien, cherchait à lui échapper par la promptitude de ses feintes. Mais Andranik déjouait toutes ses manœuvres. Les coups pleuvaient dru de part et d'autre. L'Arménien savait bien que si Khalil parvenait à s'échapper, ne fût-ce qu'un instant, il appellerait à l'aide et ferait saisir l'intrus. Il fallait donc se hâter d'en finir.

Khalil s'efforçait de vaincre son ennemi par traîtrise, et de le frapper dans le dos. La poigne de fer du héros arménien paralysa son poignet, et au moment où Khalil exhalait un gémissement de douleur, Andranik, d'un mouvement précis, lui enfonça son poignard en pleine poitrine. Khalil fit entendre un râle affreux, et se tordit sur le sol, avant de s'y immobiliser pour toujours.

Andranik, haletant de la lutte, se releva prestement et considéra son ennemi, enfin puni de ses crimes. L'Arménien ne sentait même pas ses propres blessures, tant l'orgueil de sa victoire lui était un baume à sa souffrance physique. Un immense soulagement le pénétrait d'une paix subite à la vue de ce cadavre d'un être exécré. Quelle joie dans toute l'Arménie lorsqu'on apprendrait demain la mort du bey détesté !

Mais il fallait songer à partir sans attirer l'attention des gardiens postés par Khalil dans tous les coins de sa propriété.

D'un coup d'œil, Andranik mesura les possibilité de l'évasion. Il aperçut une lucarne de ventilation pratiquée dans le plafond du haut. Certes, le passage n'était pas des plus commodes, mais il faudrait s'en contenter.

D'un bond, Andranik atteignit le rebord de la lucarne. Un rétablissement lui permettrait de se glisser sur la terrasse en attendant de gagner les jardins.

Mais au moment où il allait réaliser ce plan de fuite immédiate, des soldats de Khalil firent irruption dans le harem.

En effet, les épouses du bey, affolées par la présence d'Andranik sous leur toit, étaient allées alerter les sentinelles, aux cris de :

— Venez vite! Andranik est ici !... Il menace Khalil ! Vite ! Au secours.

A la vue de leur maître étendu dans une mare de sang, les soldats se lamentèrent, ne sachant s'il fallait d'abord porter secours au bey, ou poursuivre son assassin

Un coup d'œil leur fit apercevoir les jambes d'Andranik, qui passaient encore de la lucarne. Deux gardiens bondirent, se suspendirent aux pieds du commandant arménien et l'entraînèrent. En tombant, il les fit choir à terre avec lui, et les frappa de ses poings robustes. Délivré de ces deux gêneurs, Andranik reprit le chemin de la terrasse. Mais deux nouveaux gardes voulurent encore l'en empêcher. Cette fois il leur décocha, d'un seul élan, un coup de pied en pleine poitrine qui les étendit net.

Et Andranik put s'enfuir, après ce dernier exploit, qui avait failli lui coûter la vie.

Peu lui importaient ses blessures et sa face tuméfiée ! Il connaissait la joie la plus âpre de sa vie ; celle d'avoir châtié son principal ennemi.

Désormais, privés de chef, les Kurdes resteraient désemparés en attendant un nouveau maître !

Andranik s'enfuyait, vainqueur une fois de plus, vers sa retraite où, pendant quelque temps, il pourrait enfin couler des jours paisibles.

VIII

Des années passèrent. Les Turcs n'avaient pas perdu leur vieille habitude de persécuter les Arméniens, par haine systématique des chrétiens. Chaque fois que de nouvelles exactions étaient signalées, Andranik infligeait aux musulmans de sévères représailles. Mais on ne détruit pas, même au prix d'un héroïsme sans défaillance, un fanatisme religieux, un instinct de meurtre vieux de plusieurs siècles. Et les efforts de l'Armé-

nien ne semblaient ne devoir jamais connaître de répit.

Pourtant, les beaux yeux d'Anahid avaient depuis longtemps appris au guerrier combien il était nécessaire, même aux âmes les mieux trempées, d'avoir un sûr refuge contre la lassitude et la souffrance. Le héros devint l'époux de celle qu'il n'avait jamais cessé d'aimer. Il l'associa à sa rude vie de combattant, et partagea désormais ses jours entre son camp et son foyer, entre les soucis de la lutte et les douceurs infinies d'une tendresse partagée.

Anahid se montra la digne compagne du héros. Pas un instant, elle ne chercha à le détourner de sa tâche, au nom d'un amour égoïste qui eût souhaité une tranquille retraite.

Lors de la guerre des Balkans, Andranik eut l'espoir que peut-être l'Arménie allait pouvoir secouer le joug turc. Il s'engagea dans les rangs bulgares, avec sa petite armée et combattit contre les troupes ottomanes.

Mais la paix n'apporta aucun changement au sort de la nation opprimée. Et le grand chef arménien, déçu, dut attendre une autre occasion de libérer son peuple.

Ce fut alors qu'éclata le cataclysme mondial de 1914.

La Turquie, alliée de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, allait combattre contre la Russie. Plusieurs patriotes arméniens, dont Andranik, comprirent quel parti leur nation pouvait tirer de cet immense conflit.

Les Arméniens de Turquie estimèrent que leur place était auprès de leurs frères de Russie.

De tout temps, les souverains russes — et notamment Pierre-le-Grand et Catherine II — avaient cordialement accueillis les malheureux arméniens réfugiés sur leur territoire. Andranik, ayant considéré la puissances des nations en présence, et voyant que la Russie, la France, l'Angleterre, la Belgique étaient coalisées contre les empires centraux et la Turquie, eut foi dans l'issue de cette lutte géante.

Il alla offrir ses services au tsar. Cinquante mille volontaires, enfuis de Turquie, lutteraient sur le front du Caucasse aux côtés des troupes arméniennes russes, à la condition que l'on promît à Andranik de reconstituer l'ancienne Arménie en cas de victoire.

L'Arménie russe avait déjà fourni aux troupes du tsar deux cent cinquante mille soldats réguliers. Nicolas II ayant accordé la promesse qu'on sollicitait de lui, les troupes d'Andranik se joignirent à celles du Caucase.

L'enthousiasme, la foi étaient tels chez les malheureux persécutés que, grâce à un magnifique élan de tout le peuple, grâce à la générosité spontanée de tous les Arméniens riches ou pauvres, les cinquante mille volontaires d'Andranik furent équipés entièrement, ravitaillés en chevaux, en munitions. Tous avaient à cœur de coopérer à l'œuvre grandiose de la libération nationale. Il semblait que déjà sonnaient les trompettes de la victoire, et le glas de la domination turque!

Avec quelle impatience le peuple entier attendait le résultat des premiers combats!

Andranik, arrivé à Tiflis, y organisait avec un merveilleux sang-froid, une confiance exaltante, les troupes arméniennes. Le tsar, en considération de son expérience, de sa valeur, de ses succès passés et de son incontestable influence sur ses hommes, le nomma général de brigade.

Malheureusement, le commandement russe du Caucase se montra moins psychologue que Nicolas II et n'eut pas pour Andranik autant de considération que le souverain. Général, ce soldat de fortune, qui ne sortait d'aucune école?... Chef d'armée, cet insurgé qui, sans doute, ne soupçonnait rien des moyens formidables d'action dont disposaient les belligérants? Cependant, nul mieux qu'Andranik ne pouvait être désigné pour diriger l'offensive à travers les montagnes d'Arménie, dont il connaissait les ressources stratégiques de ce sol familier, et l'adresse avec laquelle ses soldats pouvaient s'y battre.

Lors de la prise d'Erzeroum, pourtant, les officiers russes furent obligés de reconnaître les qualités remarquables de ce général qui méritait bien son grade!

Dans la cabane caucasienne qui lui servait de quartier général, des cartes d'Europe encombraient son bureau. Que de fois il contemplait le plan de sa patrie morcelée en trois tronçons, qui venaient se rejoindre au pied du mont Ararat!

Ah! pouvoir recréer l'unité de cette terre démembrée! Lui rendre, au cours de ces tragiques hostilités, sa puissance passée!

Les jeunes officiers qui composaient l'état-major du général Andranik partageaient cet

Andranik devenu commandant d'un corps d'armée sur le front caucasien.

espoir et mettaient en leur chef toute leur confiance.

Le guerrier fougueux de jadis était mûri par l'expérience. Sous le bonnet d'astrakan, ses tempes grisonnaient. Mais son regard conservait intacte cette flamme d'ardeur toujours jeune, d'enthousiasme inaltérable et de lucide volonté. Une sorte de puissance magnétique émanait de ces yeux immenses, dominateurs et pensifs. Les Turcs, tant de fois vaincus par lui, disaient d'Andranik « qu'il était sûrement un démon, et que cela se voyait bien à son regard, qui n'était pas celui d'un homme » !

A la veille de la victoire d'Erzeroum, les officiers arméniens, très émus et conscients de la gravité de la partie engagée, se tenaient auprès de leur chef, dans l'attente de ses ordres. Quelle serait l'issue de la bataille ? La défaite ôterait à tout jamais l'espoir de la libération à ceux qui avaient misé sur la victoire, avec tant de confiance ! Et les plus braves tremblaient malgré eux, d'appréhension instinctive.

Seul, Andranik conservait un calme imperturbable, et il y avait presque de la joie au fond de ses grands yeux sombres. Il donnait ses ordres d'une voix précise, comme il avait l'habitude de le faire depuis tant d'années. La nouvelle responsabilité qui lui incombait ne l'effrayait pas. Il connaissait assez bien le pays pour en tirer le meilleur parti. Son doigt se promenait sur une carte d'état-major. Il réfléchissait, combinait un plan d'attaque et de défense :

— Que le détachement de Soumbat et les cosaques de Labinsky occupent la colline, sur la gauche !

Aussitôt, une estafette alla porter cet ordre aux deux intéressés. Andranik songeait. Il lui semblait commencer une nouvelle période de sa vie, riche de gloire et de conséquences. Aux officiers respectueusement groupés autour de lui, le général de S. M. le tsar déclara en se levant :

— Messieurs, portez mon salut aux soldats. Dites-leur que je compte sur eux... et que je ne veux pas en voir un baisser la tête devant les balles !

Tous s'inclinèrent devant ces fières paroles. Andranik souriait, avec un peu de mélancolie. Il évoquait le temps où, simple « commandant » d'une armée de rebelles, il combattait auprès de ses hommes, les encourageait d'une parole, d'un geste, d'un seul regard, et savait les électriser de sa présence.

Il souriait en se rappelant l'accueil plutôt distant des officiers russes. Certes, il ne sortait pas, comme eux, des grandes écoles militaires, et ne devait pas son grade à son habileté de courtisan ! Il avait fait l'apprentissage de la guerre, non pas théoriquement, sur les bancs d'une école, mais dans les montagnes et la plaine arménienne, en face des troupes turques et des bandes kurdes. A cette école, il avait acquis une rude endurance, une utile connaissance de l'âme du soldat. Le moment était venu de récolter les fruits de cette longue expérience.

Andranik se jura de demeurer fidèle à ses anciennes coutumes, et de participer au combat non point en chef qui se tient à l'écart du danger, mais en chef qui tient à partager les épreuves de ses hommes, à vivre de leur vie, à s'exposer sans crainte pour leur donner l'exemple de la vaillance et demeurer sans cesse en parfaite communion d'âme avec eux. N'était-ce pas lui qui les avait entraînés à sa suite dans l'infernal tourbillon d'où ils devaient sortir, broyés ou libres ?

Ce fut avec une tranquille certitude qu'il affirma à un colonel qui lui faisait observer le danger que constituait pour la brigade la proximité de plusieurs forteresses turques en territoire arménien :

— Colonel, soyez certain que, demain, nous serons maîtres des forteresses !

Cette affirmation frappa l'officier comme le signe d'un esprit de décision remarquable et d'un coup d'œil rapide.

A ce moment, un messager fit irruption au quartier général et, après avoir salué Andranik, lança d'un trait la nouvelle :

— Mon général, le fort d'Erzeroum a ouvert le feu !

Andranik se leva. Il avait prévu cette offensive turque et se tenait prêt à y riposter à sa manière. Au messager qui attendait sa décision, il répliqua, péremptoire :

— Attaque sur tout le front !

Cet ordre était de ceux qui galvanisent les courages et suscitent l'héroïsme. La voix autoritaire d'Andranik l'avait martelé avec une sorte d'allégresse.

Le général avait foi en l'appui des millions de soldats russes à la chance desquels il s'était associé. Ce fut donc sans aucune

crainte qu'il déclara, en se tournant vers ses officiers attentifs, étreints par une émotion qu'ils ne parvenaient pas à maîtriser :

— Messieurs, l'ennemi nous salue... Ayons la politesse de lui répondre sans tarder !

Déjà, la canonnade tonnait, et obscurcissait de fumée le ciel arménien où les aigles n'osaient plus voler. Comme s'il était certain que l'angoisse de ses compagnons se dissiperait dans l'atmosphère exaltante des batailles, Andranik ordonna, de cette voix persuasive qui, naguère, lui assurait un tel empire sur ses soldats volontaires :

— Suivez-moi, messieurs!

A la tête de ses officiers, il gagna le front de ses troupes qu'il parcourut au galop, salué par les acclamations des soldats.

L'ardeur confiante des premiers jours de la guerre animait l'Europe entière d'une flambée d'espérance. Chacune des armées en présence rêvait de la victoire et la croyait proche. La lassitude, les souffrances physiques accumulées n'avaient pas encore émoussé l'énergie morale de ses soldats, qui marchaient aux premiers combats avec une impatience presque allègre d'en finir au plus vite et de retourner vainqueurs dans leurs foyers. Le temps devait, hélas ! user cette fougue, rouiller lentement les enthousiasmes, enliser ces corps résignés, offerts à toutes les douleurs.

Mais le premier choc des Turcs contre les Russes tourna bien vite à l'avantage de ces derniers, et l'Europe apprit la chute d'Erzeroum aux mains des troupes du Caucase.

Les Arméniens exultaient. Le prestige de l'armée russe et de ses millions de soldats était si grand que toutes les espérances étaient permises. De plus, la parfaite connaissance du sol arménien assurait une action rapide de la part d'Andranik. Plus tard, les Turcs, vaincus par la formidable armée caucasienne, seraient contraints d'abandonner l'Arménie, et le vieux rêve d'Andranik et de ses compatriotes serait ainsi réalisé.

Mais les victoires russes, foudroyantes, dès les premiers jours des hostilités, se ralentirent. Sur le front occidental, l'armée allemande opposait une résistance qui, bientôt, nécessitait un renfort de troupes. Auprès de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie, la Turquie faisait figure d'ennemie secondaire. Les troupes caucasiennes furent déplacées. Elles combattirent avec acharnement pour conserver leurs premiers avantages, et empêcher l'invasion turque sur le sol russe.

Une grande partie de l'artillerie et les meilleurs fantassins durent se transporter sur le front allemand, afin d'empêcher une trouée vers la capitale russe. La défense du Caucase devenait plus difficile, avec une armée considérablement réduite. Les Arméniens durent lutter avec un âpre acharnement pour conserver leurs premiers avantages et empêcher l'invasion turque.

L'intrépide commandant des troupes ottomanes, Enver pacha, voulut profiter de la situation, et attaquer la forteresse de Sarakamich, qui lui ouvrirait la route de Tiflis. Le général russe Yudienitch, commandant en chef des troupes du Caucase à cette époque, parvint à lui barrer le chemin, grâce au concours d'Andranik. Et la tentative d'Enver pacha se termina pour lui par une sanglante défaite, qui lui coûta des milliers de morts et de prisonniers, en même temps que de nombreuses pièces d'artillerie. Cette fois encore, l'expérience d'Andranik avait été d'un précieux secours !

Plus tard, Khalioul pacha voulut, à son tour, pénétrer jusqu'à Dilman afin d'atteindre Bakou. Les Turcs attachaient une extrême importance à la prise de cette dernière ville, qui leur assurerait la propriété des puits de pétrole de la région.

Le général russe Nazarbekoff, sous les ordres duquel opérait Andranik, s'en remit entièrement au grand patriote arménien pour la défense de Dilman. A la tête de trois mille hommes seulement, Andranik se porta à la rencontre des Turcs. La bataille se trouvait ainsi localisée entre la chaîne du Caucase et le lac Ourmia. Durant deux jours et demi, le combat fit rage. De part et d'autre, on se battait avec un égal acharnement. Les Turcs ne renonçaient pas volontiers à atteindre le but que leur convoitise leur assignait, et les Arméniens, pénétrés de l'importance d'un tel enjeu, résistaient de toutes leurs forces. A son chef qui lui recommandait de ne pas reculer, de tenir autant qu'il lui serait possible de le faire, Andranik répliqua, avec ce sourire héroïque qui l'avait rendu si populaire parmi ses soldats :

— Reculer ? Je ne le puis... sans me noyer dans le lac Ourmia !

Ces deux jours et demi de sauvage défense valurent aux courageux Arméniens une nouvelle victoire, éclatante. Andranik, dédaigneux de la mort, faisait le coup de feu auprès de ses soldats. Son calme inébranlable avait quelque chose de surhumain qui inspirait une sorte de vénération à ses hommes. Alors que les plus braves d'entre eux courbaient machinalement la tête lorsque passait au-dessus d'eux le sifflement d'un obus ou d'une balle, Andranik demeurait immobile et riait de ce réflexe :

— Connaissez-vous celui qui nous envoie cela? Non?... Alors, pourquoi le saluer?

Un jour, un obus éclata tout près de lui, et Andranik se trouva enseveli sous la pluie de terre arrachée au sol déchiré. Ses soldats, épouvantés, se lamentaient déjà, le croyant mort. Mais le général, qui ne tenait nullement à demeurer enterré vivant, se dégagea et reparut aux yeux de ses hommes émerveillés de tant de sang-froid. Pour n'avoir pas subi de commotion nerveuse, il fallait vraiment qu'Andranik fût un être exceptionnel...

A l'heure du succès comme en pleine inquiétude, il fumait invariablement cigares sur cigares. Et sa contrariété ne se manifestait que par un geste significatif : il rebroussait, sur sa nuque, son bonnet d'astrakan qui, alors, descendait assez bas sur son front... A ce moment-là, ses soldats devinaient qu'une préoccupation grave tourmentait leur chef !

La victoire de Dilman, en sauvant Bakou, venait d'affirmer d'une manière éclatante la valeur d'Andranik. Pour ce magnifique exploit, Nicolas II le décora de l'ordre de Saint-Georges, et la France lui fit remettre la médaille militaire.

Son nom seul, désormais, emplissait d'épouvante les Turcs, exaspérés de toujours le voir surgir en vainqueur. A Bitlis, le grand chef arménien leur infligea une nouvelle défaite.

Le peuple arménien croyait en l'indépendance prochaine, prix des faits d'armes de son infatigable défenseur.

Mais, hélas! Un événement inattendu vint réduire à néant les espérances de la nation martyre.

En 1917 éclatait la révolution russe. Le tsar était détrôné, captif, et l'armée désorganisée cessait de combattre. Tandis que les Alliés continuaient la lutte gigantesque, la Russie signait séparément la honteuse paix de Brest-Litovsk.

Peu de temps après, les troupes étaient démobilisées, et les soldats, ravis, regagnaient leurs foyers. Un million de Russes, éperdus de joie, désertaient le front caucasion.

Au milieu des monts du Caucase, Andranik et ses hommes se virent abandonnés en face des Turcs.

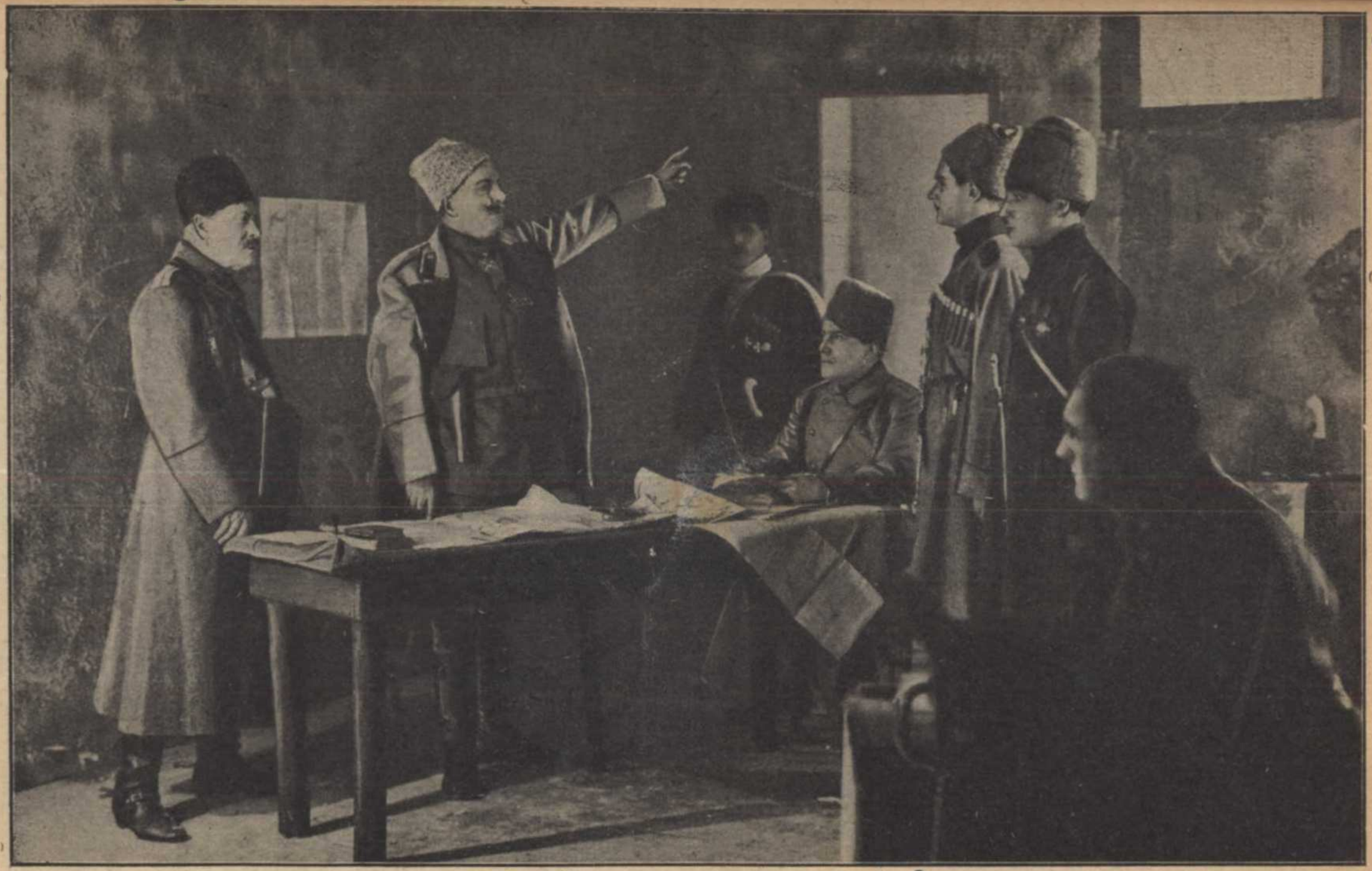
Que faire? Imiter l'exemple russe et cesser le combat? Cette seule pensée révoltait Andranik, incapable de s'associer à ce qu'il considérait avec raison comme une félonie envers les Alliés. C'était aussi se livrer à la merci des musulmans qui auraient châtié avec leur cruauté habituelle les Arméniens coupables d'avoir combattu contre eux. Poursuivre seuls la lutte ? Il fallait toute l'indomptable ténacité d'Andranik, pour s'arrêter à cette solution.

Par son exemple, par sa parole, par sa foi patriotique, il avait gagné à la cause de l'Arménie ses frères de race établis en territoire russe. Avec eux, il rêvait de réorganiser l'armée nationale arménienne, et de conquérir l'indépendance définitive de la patrie morcelée.

On vit alors ce prodige : une armée décimée par la guerre, n'ayant pour équipements et munitions que ce que les Russes avaient bien voulu leur abandonner avant de se disperser, mais tenant tête aux troupes musulmanes et luttant pied à pied pour reconquérir le territoire d'une nation. C'était, en somme, recommencer, mais en plus grand, les combats de jadis, les embuscades au cours desquelles s'était affirmée l'autorité d'Andranik. Cette perspective n'était pas pour effrayer un homme aussi valeureux. Bravement, il tenta l'aventure.

L'armée turque se composait alors d'un million et demi de soldats. Andranik n'avait plus, pour continuer la guerre, que vingt mille hommes! A cette époque, les troupes arméniennes n'avaient pas de pain. Découragés, décimés par la maladie et la famine, les malheureux soldats d'Andranik en étaient réduits à manger du blé cru. Ils n'avaient plus, en fait d'armes, que ce que les Russes avaient abandonné, et leurs munitions s'épuisaient de jour en jour.

L'incertitude n'était pas la moindre de leurs épreuves. Dépourvus de T. S. F., les malheureux Arméniens ignoraient tout de



— Messieurs, portez mon salut aux soldats.

ce qui se pouvait se passer chez leurs alliés. Français, Anglais, Belges, étaient-ils vainqueurs ou vaincus ? La défection des Russes allait permettre à l'Allemagne de porter tout son effort sur son front occidental... Quelle serait l'issue de cette guerre dont aucun écho ne parvenait plus aux oreilles arméniennes ? Il ne fallait attendre aucun secours des voisins : les Russes, trop heureux d'avoir regagné leurs maisons et suffisamment occupés par les tourments de la guerre civile, n'étaient guère décidés à soutenir la cause arménienne. Les Perses... étaient musulmans comme les Turcs ! Les tribus tartares s'étaient jointes à l'armée turque pour combattre les soldats d'Andranik... Et les alliés étaient loin, si loin !

L'armée ottomane avançait rapidement vers Erivan, la capitale arménienne, que le lieutenant-colonel Chakatouny (l'artiste lui-même, qui interprète à l'écran le rôle d'Andranik) était chargé de défendre.

Un grand patriote, M. Aram, que les Arméniens surnommèrent par la suite « leur Clemenceau », organisa le front. Un gouvernement provisoire fut nommé en hâte, pour suppléer au manque d'organisation politique de la Russie.

Il semblait que les soldats, épuisés, fussent désormais incapables d'une résistance efficace.

La situation devenait désespérée. L'armée turque n'était plus qu'à un kilomètre d'Erivan. D'un instant à l'autre, la grande ville pouvait tomber entre les mains des musulmans. Comment lutter contre une armée plus de dix fois supérieure, et munie de pièces d'artillerie auxquelles il n'était pas possible de donner la réplique ?

Il fut donc décidé que la capitale, Erivan, et la ville sainte, Etchmiadzin, seraient évacuées, et que les troupes se replieraient vers les montagnes.

Une délégation à la tête de laquelle se trouvait Andranik, accompagné de plusieurs personnalités arméniennes, s'en fut trouver le Patriarche d'Etchmiadzin, afin de l'engager respectueusement à quitter le monastère des Trois-Eglises, où il ne serait plus en sûreté

Le prêtre, bouleversé de douleur à la seule pensée de quitter le saint monastère, revêtit ses plus beaux ornements sacerdotaux, saisit la croix épiscopale et descendit, majestueux, jusqu'aux portes du couvent. Là, sa voix s'éleva, digne et courageuse, pour protester contre le conseil qui lui avait été donné :

— Je ne veux pas d'autre cimetière ! dit-il, en montrant le sol de la ville sainte.

Et comme les délégués insistaient pour que le père spirituel des Arméniens consentît à gagner un lieu plus sûr, afin de sauvegarder une existence chère à tous ses compatriotes, il ne voulut rien entendre et répliqua :

— Jamais Etchmiadzin ne fut, jusqu'à ce jour, profanée par une présence musulmane. Aux pires heures de notre histoire, pourtant fertile en désastres, la ville sainte fut préservée de l'invasion ! Jamais les Arméniens ne permirent que des mains sacrilèges pussent porter l'incendie dans le saint monastère des Trois-Eglises ! Il semble que le mont Ararat, le mont Sacré qui seul émergea des flots, lors de la grande colère divine, ait toujours dressé entre les hordes musulmanes et nous sa muraille protectrice. Allez-vous, Arméniens, livrer aux Turcs votre lieu de pèlerinage, cette ville où vinrent prier toutes les générations qui vous précédèrent sur notre terre meurtrie? Quelle que soit votre décision, je fais serment de défendre, seul, s'il le faut, le monastère des Trois-Eglises jusqu'à mon dernier souffle, et de me faire tuer devant sa porte !

Ce fier langage atteignit les malheureux Arméniens au plus vif de leur amour-propre national. Chacun d'eux avait entendu, au cours de sa vie, tinter les cloches graves d'Etchmiadzin, qui peuplaient de leur prière sonore le ciel profond de l'Arménie. Chacun d'eux avait admiré, avec un respect atavique, les coupoles effilées des Trois-Eglises, au pied des montagnes sombres. Le patriarche disait vrai : il ne fallait pas que les Turcs entrassent à Etchmiadzin !

Son autorité morale sur ses compatriotes équivalait à celle du pape sur les catholiques du monde entier. Les Arméniens songèrent :

— Puisque notre vieux père veut défendre jusqu'à la mort son monastère, nous autres soldats, ne pouvons le laisser combattre seul. Nous sommes ses fils et ses défenseurs. Nous lutterons comme lui, jusqu'à la mort, s'il le faut !

Jusqu'à la mort ! Tel fut l'héroïque mot d'ordre, à dater de ce jour. Toutes les éner-

gies arméniennes se coalisèrent pour un ultime effort. Certes, les armes faisaient défaut. et la famine menaçait d'exterminer les troupes. Mais le farouche désespoir des vaincus qui risquent leur dernière chance a souvent, dans l'Histoire, ramené la victoire dans le camp qu'elle venait de déserter.

Réconfortés par la bénédiction que leur envoyait le patriarche autant que par son exemple personnel, les Arméniens subirent, le 17 mai 1918, un choc dont les Turcs espéraient le succès immédiat. Mais à la grande surprise des musulmans, les Arméniens ripostèrent avec une fougue imprévue.

Et l'un des combats les plus émouvants de l'histoire arménienne se livra devant Sardarabad, Bacharaban et Karakalis. Andranik, Dro et le général Nazarbekoff commandaient les débris de la malheureuse armée. Il s'agissait de résister à la poussée formidable de l'armée turque, d'essuyer, sans reculer, le feu de son artillerie. Or les chefs ottomans, résolus à en finir au plus tôt avec ces indomptables adversaires, attaquaient vigoureusement, certains de rester maîtres du pays après cette dernière offensive qui devait anéantir la résistance des rebelles.

De jour et de nuit, la bataille faisait rage de part et d'autre. L'élan patriotique qui tant de fois avait conduit au succès les troupes d'Andranik, accomplissait un nouveau miracle, contre lequel la fureur des canons demeurait impuissante : ces malheureux soldats, à peine vêtus, amaigris par la faim, mais animés d'une flamme irrésistible, tinrent en échec durant plusieurs jours les Turcs stupéfaits.

La bataille de Sardarabad fut un triomphe pour les Arméniens, — triomphe inattendu, prodigieux, qui comptera éternellement dans les fastes militaires de leur nation.

Les Turcs, en dépit du nombre et du matériel qui devaient logiquement leur assurer la victoire, battirent en retraite, plus que jamais convaincus du pouvoir surnaturel d'Andranik. (27 mai 1918.)

Ce revers dérouta quelque peu l'armée ottomane qui, croyant à des renforts inespérés des Arméniens, n'osa plus livrer de nouveaux combats.

Au lendemain même de l'élan victorieux des Arméniens, les Turcs jugèrent sage d'envoyer chez leurs adversaires des parlementaires qui, au nom du gouvernement turc, reconnaissaient la République arménienne et offraient la paix. (28 mai 1918.)

Toujours ignorants de ce qui se passait chez leurs Alliés, les chefs arméniens, forts du prestige que venait de leur octroyer leur triomphe, refusèrent de signer une paix séparée. La guerre continuait !

On conçoit difficilement l'héroïque témérité d'une pareille décision ! En effet, les derniers combats avaient coûté de lourdes pertes aux vainqueurs. De plus, la reconnaissance par la Turquie de la République arménienne allait rendre plus terrible encore la situation économique du pays martyr, car, à cette nouvelle, deux millions de réfugiés, venus de l'Arménie turque pour rejoindre leurs frères enfin libres, accoururent à Erivan où, déjà, il était si difficile de nourrir les soldats. L'impossibilité absolue de communiquer avec tout autre pays rendait particulièrement tragique l'isolement de la nouvelle République. Il n'existait plus que cinq voitures automobiles dans la capitale, pour assurer le maigre ravitaillement et tous les services de transport. Comme il était impossible de se procurer des pneus nouveaux, le moindre accroc des enveloppes était réparé avec le caoutchouc des bottes imperméables. Un amateur essaya, tant bien que mal, de construire un poste de T. S. F. avec des moyens de fortune, afin de renseigner enfin les chefs arméniens sur la situation de l'Europe à cette époque. Il n'obtint pas les résultats escomptés...

Le typhus s'abattit sur l'armée arménienne, déjà décimée par la famine. L'épidémie sévit avec une telle violence qu'on voyait, dans les rues d'Erivan, les soldats tituber durant quelques secondes, et s'écrouler sur le sol auprès des cadavres qui semblaient les attendre... Des milliers et des milliers de morts jonchaient le sol. Les survivants n'osaient toucher aux corps de leurs malheureux frères d'armes, tant était grande l'épouvante du mal, et les cadavres demeuraient sans sépulture. Impossible de se procurer des médicaments pour conjurer le fléau...

Il fallait la surhumaine énergie d'Andranik pour ne pas se désespérer durant ces heures infernales. Il ne lui restait plus, désormais, que cinq mille cavaliers pour continuer la lutte. Pourtant, il maintenait les âmes dans cet état d'exaltation patriotique

dont il avait su obtenir, jusqu'alors, de si prodigieux résultats.

Le drapeau de la République arménienne, sur les indications d'Andranik, rapprochait symboliquement toutes les couleurs des drapeaux alliés, comme pour rappeler sans cesse aux Arméniens que là-bas, très loin, des amis puissants luttaient pour la même cause, contre les mêmes ennemis.

— Tant que flottera ce drapeau, je continuerai la guerre ! déclara l'inflexible patriote. Je ne déposerai les armes que le jour où je serai avisé officiellement de la cessation des hostilités !

Et tandis que le canon se taisait dès le 11 novembre 1918 sur le front français, ce fut seulement en 1919, lorsqu'une mission se rendit à Erivan, qu'Andranik apprit la fin de la guerre !

Le commandant, qui parlait arménien, fut frappé d'admiration et de stupeur lorsque Andranik lui fit le récit de la lutte farouche qu'il avait soutenue jusqu'alors, isolé, démuni de tout : armes, provisions, équipements. Les troupes arméniennes, exténuées mais prêtes à se battre encore si leur chef intrépide l'exigeait, campaient dans les rues d'Erivan et d'Etchmiadzin. Chaque soldat semblait être un squelette en qui la vie se prolongeait pourtant, en raison d'on ne sait quelle prodigieuse volonté. L'officier français exprima toute son admiration et sa sympathie pour ce peuple indomptable, glorieux dans l'adversité. Il se montra particulièrement ému par la détresse des orphelins, des pauvres petits qui représentaient l'Arménie de demain, frappée dès l'enfance par les plus terribles fléaux.

Ce fut pour tous ces malheureux un véritable soulagement, lorsqu'ils apprirent que la guerre était terminée. Pourtant, Andranik fut d'avis de ne pas démobiliser avant que le traité de paix eût réglé définitivement la situation de son pays.

Il se retira à Etchmiadzin avec ses troupes, pour s'y reposer en attendant les événements. De nouvelles missions, américaine, française, anglaise, vinrent saluer avec enthousiasme et respect les survivants de ces combats surhumains où la volonté, la foi avaient triomphé de la force.

Là-bas, en France, on élaborait lentement les clauses du traité de Versailles. Maintenant, Andranik avait régulièrement des nouvelles de l'extérieur. Il s'étonnait qu'il ne fût pas question du sort de l'Arménie, au cours des conférences alliées. Au général Mill, qui dirigeait la mission anglaise, il montra les pitoyables soldats, hâves, épuisés, qui campaient à l'ombre des murs sacrés d'Etchmiadzin :

— Général, selon vous, que vont faire les Alliés pour ces malheureux qui, de si loin, ont toujours combattu de cœur avec eux ?

Le général hocha tristement la tête et murmura :

— Ceci, voyez-vous, n'est point notre affaire à nous autres militaires. Cela ne regarde plus désormais que les diplomates !

Les diplomates!... Andranik, jusqu'à ce jour, n'avait guère eu l'occasion de les fréquenter. Il croyait que le sort des armes décidait de celui des peuples, et que les braves avaient droit à une récompense. Il courba la tête, vaincu par cette réponse qui lui faisait redouter quelque injustice de la part de ces « diplomates » qui, eux, n'avaient pas combattu et ne pouvaient comprendre, sans doute, la juste ambition des guerriers si farouchement dévoués à leur patrie.

Il comprit que, maintenant, sa tâche héroïque était terminée et que d'autres allaient occuper la scène du monde et régler à leur gré le destin des survivants de la terrible épopée...

Alors, il descendit parmi ses soldats, baisa la croix sacrée d'Etchmiadzin, réunit ses hommes autour de lui et les bénit. Une émotion affreuse attristait le héros au moment de se séparer de ceux qui, sans discussion, l'avaient suivi, dociles, prêts d'avance au sacrifice de leur vie pour le salut de l'Arménie. Sa voix tremblait. Pour la première fois des larmes humectaient ses yeux, brouillaient sa vue, lorsqu'il déclara :

— Mes enfants, je vous remercie. Vous avez bien travaillé pendant ces dernières années, et je suis fier de vous. Maintenant, vous êtes libres... démobilisés... Vous pouvez retourner dans vos foyers !

Les pauvres hères se levèrent, bouleversés. Leurs acclamations montèrent vers leur chef, en guise d'adieu pathétique. Une dernière fois ils lui crièrent leur reconnaissance, leur admiration. Andranik pleurait. Il se dirigea vers son cheval, un noble pur sang arabe qui avait affronté avec lui tous les dangers de la guerre. Il embrassa le fidèle animal :

Toujours la même vision de l'Arménie captive.

— C'est fini, vois-tu, mon vieux Lion... Nous allons pouvoir nous reposer, nous aussi !

Il eut son geste soucieux, rabaissa son bonnet de fourrure grise sur ses yeux et, sans détourner la tête, s'éloigna au galop, loin de ses hommes, loin des clochers des Trois-Eglises... Il avait besoin d'être seul, afin de donner libre cours à sa tristesse.

Mais le découragement d'un tel homme ne pouvait être de longue durée. Puisqu'il ne pouvait plus défendre par les armées sa patrie bien-aimée, Andranik songea qu'il pouvait cependant la servir encore, d'une autre manière.

Puisque le destin des nations dépendait à présent des diplomates, il fallait élever la voix pour lui faire sentir toute la gravité de leur tâche et les orienter vers la justice. Nul mieux qu'Andranik ne pouvait exposer la dramatique situation de l'Arménie. Il résolut de ne point faillir à son nouveau devoir.

Cette fois, Andranik croyait enfin toucher au but suprême de sa vie. Sans nul doute, le sort de l'Arménie allait être discuté en toute justice, comme celui de la Pologne et des provinces tchèques, qui réclamaient bien haut leur indépendance. L'obscure tragédie des peuples martyrs allait prendre fin, grâce à l'arbitrage des grandes nations, et puisque les Turcs étaient vaincus ainsi que leurs alliés, quoi de plus naturel que d'amputer leur territoire de l'Arménie captive, enfin rendue à la liberté? Les nombreuses déclarations du président des Etats-Unis, Woodrow Wilson, sur le « droit absolu des peuples de disposer d'eux-mêmes », autorisaient tous les espoirs et constituaient presque une promesse.

Là-bas, des milliers d'Arméniens suivaient en pensée les efforts de leur représentant, et mettaient en lui leur confiance inébranlable. Celui qui avait su se montrer si vaillant sur les champs de bataille livrait, en ce moment, un nouveau combat, plus décisif que n'importe quel autre. Des conditions qu'il obtiendrait dépendrait le sort de l'Arménie pour toujours peut-être. Du chaos tragique de la guerre, des peuples neufs allaient sortir. Les nations morcelées allaient se reconstituer, intactes, et reconquérir leurs droits en même temps que leur force ressuscitée.

Et bientôt la merveilleuse nouvelle se répandit, d'un bout à l'autre du Caucase, des rives de l'Euphrate à celles du Tigre, des bords de la mer Caspienne aux frontières de la Perse : en vertu des traités de Versailles et de Sèvres, l'Arménie était reconnue indépendante ! Les négociations d'Andranik avaient abouti à ce magnifique résultat qui effaçait des siècles d'outrage et de captivité !

Ce fut, dans la patrie lointaine, une explosion de joie dont le héros dut percevoir, au fond de son cœur, les vibrations infinies.

Maintenant, il pouvait regagner son pays, avec la rare satisfaction d'avoir exactement réalisé les désirs qui hantaient son âme depuis son plus jeune âge.

Mais, hélas ! le guerrier, qui avait su se montrer aussi un diplomate de valeur, devait apprendre que les rêves humains atteignent rarement à une réalité stable...

Théoriquement, et suivant les termes les plus formels des traités signés par toutes les puissances belligérantes, l'Arménie était libre. Mais en vérité cette théorie ne put être appliquée.

La Turquie venait de sortir du conflit européen, terriblement diminuée. Un patriote, Mustapha Khemal, s'insurgea contre les clauses qui mutilaient ainsi son pays. Vainement, les Arméniens firent valoir leurs droits. Ils se heurtèrent à un refus inflexible :

— Voici des siècles que l'Arménie nous appartient. Elle fut conquise par nous, et nous entendons la garder. Les nations d'Europe n'ont rien à décider, puisqu'il s'agit d'une terre asiatique. Si l'on veut m'ôter l'Arménie, qu'on vienne me la prendre!

Rien ne put le faire revenir sur cette attitude belliqueuse. Mustapha Khemal rêvait, lui aussi, de rendre à l'empire ottoman sa gloire de jadis. Le même esprit d'indépendance qui avait animé Andranik au cours de toute sa vie inspirait Khemal, aggravé d'une ambition personnelle nettement opposée à toute tentative de conciliation.

Alors, dans ce pays, épuisé par tant de luttes, par tant de blessures encore saignantes, l'espérance défaillit.

Andranik ressentit vivement la déception qui le frappait au moment même où ses efforts allaient recevoir leur couronnement !

Moins heureuse que la Pologne, enfin reconstituée, et que la Tchéco-Slovaquie

libérée du joug autrichien, l'Arménie était rejetée par force à sa condition d'esclave. Et tout faisait prévoir que ses maîtres ne pardonneraient pas facilement son obstination à les fuir !

Andranik préféra combattre encore, jusqu'à la fin de sa vie si cela était nécessaire, plutôt que de se résigner à ne pas faire valoir ses droits, reconnus à la face du monde.

Et les gigantesques montagnes arméniennes furent de nouveau témoins d'âpres luttes.

La grande guerre avait appris aux Turcs à combattre selon les méthodes les plus modernes et les plus efficaces. De plus, Mustapha Khemal imposait à ses troupes une sévère discipline. Il entendait avoir une armée digne d'une grande nation, et commençait à faire sentir à son peuple les effets d'une volonté de fer qui s'exerçait dans tous les domaines.

En 1920, les Turcs enregistraient quelques succès, entre autres la prise de la forteresse de Kars, qui privait l'armée d'Andranik d'un de ses points principaux de défense.

Il ne fallait rien espérer de la Russie, trop occupée à s'organiser elle-même tant bien que mal. Et l'impulsion donnée à la jeune Turquie par son nouveau maître était des plus menaçantes pour les Arméniens en qui l'espoir se fanait.

Cependant, Andranik conservait son ascendant sur la population arménienne russe. Les Arméniens de Perse ne restaient pas non plus indifférents à ses tentatives. Son territoire de défense était donc bien plus étendu qu'aux heures de ses premiers combats contre les Kurdes.

Une nouvelle épreuve allait bientôt frapper l'infatigable guerrier.

Le 2 décembre 1920, le gouvernement bolchevik envoyait en Arménie des représentants avec M. Legrand, comme chef, chargés d'organiser un Soviet régional sur le modèle de ceux qui remplaçaient les anciens « gouvernements » du régime tsariste. Les velléités indépendantes d'Andranik parurent peu conformes aux doctrines communistes. Le général arménien ayant refusé de voir son pays annexé à la Russie rouge et de voir le régime de terreur sévir sur sa malheureuse patrie, fut obligé de s'exiler.

Il ne pouvait être question, pour lui, de regagner son pays natal, en territoire turc, ni de s'adapter aux nouvelles coutumes russes, qui considèrent comme rétrogrades et coupables les sentiments patriotiques.

Alors, le héros que les plus durs combats n'avaient pu décourager, se sentit désemparé ; il quitta ce sol pour la liberté duquel durant trente années ardentes il avait bataillé sans cesse. Il abandonnait la lutte devenue impossible. La tâche qu'il s'était imposé et qu'il avait menée à bien se heurtait cette fois à des obstacles qu'une volonté humaine, si puissante fût-elle, ne pouvait surmonter.

Il fut l'avocat errant d'un peuple malheureux. A l'encontre de tant de victimes d'un régime nouveau, il ne sut pas se résoudre à mener une existence retirée. Le souci de sa patrie ne quittait pas sa pensée. Tant qu'il resterait en lui un peu de force, il continuerait à mener le bon combat, par la parole et par la plume, puisqu'il ne pouvait plus se battre !

Il vint en France, où il fut accueilli avec tout le respect, toute la sympathie que méritaient sa vaillance et le merveilleux exemple de son patriotisme. Le général Gouraud remit lui-même au héros arménien la croix de la Légion d'honneur.

Avec une admirable ténacité, née de sa foi profonde en la destinée de son pays et de sa confiance dans les nations qui l'accueillaient, Andranik plaida la cause de l'Arménie martyre auprès de plusieurs gouvernements. Il ne pouvait demeurer inactif, ni oublier le serment fait jadis de servir son pays jusqu'à son dernier souffle. En France, puis en Angleterre, il fit entendre les revendications de son peuple.

Malheureusement, les grandes puissances européennes, elles-mêmes convalescentes, se guérissaient lentement de leurs blessures, et se trouvaient aux prises avec mille difficultés matérielles qui ne leur permettaient pas de donner à leurs sympathies une forme aussi active qu'Andranik l'eût souhaité. Les grandes nations reconnaissaient leur impuissance à faire respecter les traités qu'elles avaient inspirés.

Andranik se rendit alors aux Etats-Unis. Leur prospérité, qui ne fut jamais plus florissante que depuis la paix, lui faisait espérer que, là-bas, du moins, sa voix serait entendue.

Là encore il échoua.

Il semblait que la victoire, sa fidèle compagne, l'eût à jamais trahi, et que ses derniers jours dussent s'achever tristement dans l'exil avec l'amer regret de n'avoir pu réaliser son rêve...

X

Les années avaient blanchi les cheveux drus d'Andranik, et creusé des rides le long de son beau masque régulier. Seul, le regard vivait encore de la même vie éternellement jeune.

Pourtant, le grand chef arménien sentait s'épuiser en lui les sources d'énergie. Sa fin approchait, il en était certain. Et rien n'était plus douloureux, pour un être aussi actif, que cette lente approche de la mort, dans le repos forcé de l'exil, où s'usaient ses forces inemployées

Enveloppé dans les plis d'une robe de chambre, le héros se plaisait à revivre les années de jadis, les rudes années de sacrifice et de pauvreté. A cette époque bénie, son nom n'était point connu des capitales européennes, ni de New-York, ainsi qu'aujourd'hui. Pourtant tout un peuple chantait sa gloire, sur un rythme hardi... Il possédait alors deux biens inappréciables : la jeunesse et l'espérance, que dispersent les impitoyables années.

C'était vers le passé, désormais, qu'il lui fallait se réfugier pour fuir le présent par trop décevant. Il ressuscitait pour quelques instants Hraïr le vaillant :

— Que n'a-t-il vécu autant que moi ! songeait-il. Il eût réconforté ma vieillesse de sa présence, et m'aurait peut-être appris la douceur de la résignation !

Mais tout aussitôt il se reprochait cette pensée qu'il jugeait égoïste .Non ! mieux valait que Hraïr eût été frappé en pleine jeunesse, en pleine ardeur combative, à l'âge où les yeux se ferment presque gaîment sur l'espérance, où les plus beaux exploits semblent possibles à ceux qui restent...

— Heureux mes camarades qui succombèrent ! soupira l'exilé. Ils n'assistent pas comme moi à cette dernière tragédie de notre peuple. Ils se sont endormis confiants, et n'ont pas connu l'amertume des revers !

Les regrets, et l'écrasante constatation de son impuissance à réagir contre le présent affligeaient les derniers jours du guerrier.

Il promena un regard triste sur le décor sévère de sa vie quotidienne : un bureau, presque aussi austère que celui d'un chef d'état-major. La carte de l'Arménie occupait le centre de sa table de travail. Il se penchait souvent vers elle, comme on contemple, durant des heures sans fin, le portrait d'un être cher, à jamais disparu. Chaque nom de ville caressait son regard et chantait dans son âme avec une voix familière. La ligne hérissée des montagnes prenait, sous ses yeux, son relief véritable, et les fleuves leur couleur exacte. Aux heures de solitude et d'ennui, il lui semblait respirer, dans cette modeste retraite, tout le parfum de la terre natale si lointaine, pourtant. Il fermait les yeux pour oublier son exil et prolonger l'illusion du repos au milieu des villages connus... Toute sa jeunesse passait alors, en lent cortège fleuri, sur l'écran de son imagination. Il entendait chanter la source où, jadis, venait le rejoindre Anahid, son admirable compagne. Il lui semblait que le vent chassait vers son visage le voile frôleur de la bien-aimée. Tout à l'heure, il irait rejoindre Hraïr, et tous deux parleraient du vieux prêtre qui avait su si bien cultiver en eux l'amour-propre national...

Parfois, Andranik se levait et venait appuyer son front brûlant contre la vitre fraîche de sa fenêtre. Ses yeux distraits fixaient la rue : une fiévreuse rue de capitale, animée, bruyante, sillonnée d'automobiles, une rue aux maisons élevées.

— Ce pays a pourtant participé à la grande tourmente... Cependant il vit, ardemment ; il est libre... J'aurais voulu que, dans l'Arménie délivrée, il y eût des villes semblables, toutes bourdonnantes d'activité et que mes compatriotes pussent oublier leurs épreuves dans un labeur régulier, dont nul ne leur volerait le fruit!

Il se détournait alors de ce spectacle qui éveillait en lui de si pénibles comparaisons et son regard caressait lentement les trophées suspendus aux murs : vieilles armes rouillées qui avaient craché leurs balles contre les Kurdes, poignard jadis enfoncé dans la poitrine de Khalil bey, bonnet de général de l'armée russe, armes prises aux Turcs vaincus, éclats d'obus ramassés dans la cabane caucasienne qui lui servait de quartier général au début de la guerre ;

Il eut la vision dernière d'une vallée arménienne.

capote traversée par les balles ennemies... Tous ces souvenirs parlaient de batailles, de révolte, au vieillard qui sentait ses membres alourdis par le poids des ans inéluctables...

Des larmes montèrent à ses yeux. Il enfouit sa belle tête pensive dans ses mains crispées :

— Trente ans de lutte... sans résultat ! Que de sacrifices inutiles, mon Dieu !

Il évoquait la patrie livrée de nouveau aux Turcs fanatiques, les massacres habituels, qui, pour les persécuteurs des Arméniens, étaient l'expression naturelle de la colère d'Allah, de même que la grêle, le tonnerre ou la guerre. Ce pays qu'il avait voulu libre, ne serait donc toujours qu'un amas de ruines, sur lesquelles pleureraient sans cesse des opprimés ?

— Qui les défendra, maintenant ? se demandait-il avec angoisse.

Il espérait que, quelque jour, Dieu susciterait un nouveau libérateur, mieux armé que lui, et plus heureux. Ah ! qu'il vienne vite, celui dont tout un peuple attend son salut !

Andranik, épuisé par l'émotion de ses souvenirs, s'était à demi couché sur un canapé non loin de la fenêtre. Il s'abandonnait à la mélancolie de cette heure crépusculaire qui apportait un peu de calme dans la rue moins bruyante.

Et soudain il se dressa, comme s'il venait de percevoir un mystérieux appel. Ses yeux s'ouvrirent très grands, et ses lèvres esquissèrent un sourire dont elles avaient perdu l'habitude.

Comme aux heures de jadis, lorsque Andranik avait besoin de toute son énergie, l'image de l'Arménie venait de lui apparaître. Il la contemplait, n'osant croire qu'elle fût à ce point rayonnante. Il vit alors que les mains jadis meurtries par le poids des chaînes rouillées étaient libres et traçaient dans l'air un signe de bénédiction.

Il hocha la tête, accablé du poids de sa faiblesse. Doucement, il se mit à parler à l'apparition :

— Jadis, il m'en souvient, il te suffisait de te pencher vers moi pour me donner la force dont j'avais besoin. Mais, à présent, que veux-tu de moi ? Que puis-je, pour te servir ? Je suis vieux, et ma voix n'a point trouvé d'écho à travers le vaste monde !

Il tremblait de découvrir une expression de sévérité dans les grands yeux transparents de l'ombre. Il n'y vit rayonner qu'une infinie douceur, une gratitude illimitée. La voix mystérieuse qui, si souvent, avait chuchoté à son oreille des encouragements, résonna de nouveau :

— Tu m'as servie, Andranik... Tu as été fidèle à ton serment. Que pourrais-je exiger de toi? Ton exemple sera pour mes enfants le bon grain semé, qui germe et lève plus tard, en une abondante moisson !

— Pourtant... je ne t'ai pas apporté la liberté promise! gémit le héros.

Le sourire de la vision s'accentua. Andranik crut sentir passer sur son front la caresse des doigts impalpables et frémissants :

— Console-toi, Andranik! Tout n'est pas perdu... Les rigueurs de l'oppresseur sont moins fréquentes. Il sait que le monde entier est informé de ces massacres qui soulèvent partout l'indignation. Une sorte de respect humain met un frein à sa cruauté... Une paix relative règne là-bas. Regarde!

L'apparition dessina dans l'espace un geste large.

Et voici que le décor de la ville hospitalière s'effaça, au delà de la vitre, et qu'apparut un paysage arménien qu'Andranik reconnut sur-le-champ. Le mont Ararat projetait sur la vallée l'ombre de sa masse au double sommet. Le soleil montait doucement à l'horizon.

Un paysan, jeune et vigoureux, labourait son champ. Son visage était serein. Aucune crainte n'assombrissait son regard. Il savait que les fruits de la terre par lui travaillée seraient pour lui, cette année, et non pour les pillards musulmans.

Sur la route, un groupe d'enfants trottait gaîment vers l'école, en lançant à pleine voix une vieille chanson qu'Andranik chantait à leur âge. Les petits enfants des villages incendiés n'avaient jamais connu cette belle insouciance !

Devant cette vision de son pays, les yeux d'Andranik se mouillèrent de larmes attendries. Il les ferma lentement, pour que rien ne vînt troubler en lui cette image de paix.

Le mont Ararat ! Etchmiadzin... Les dômes des Trois-Eglises... Comme il revoyait nettement ces témoins d'un passé glorieux ! Il lui sembla qu'une musique céleste emplissait la pièce, une musique où chantaient à la fois le chalumeau rustique des bergers arméniens et la voix de bronze des cloches

sacrées d'Etchmiadzin. Chant de la patrie absente, double prière des prêtres et des bergers ? Ce n'était plus la voix désolée d'un peuple martyr, mais l'ardent essor des âmes vibrantes qui attendaient de l'avenir la libération promise, le frémissement multiple et saint des cœurs purifiés par l'épreuve.

La vision, en qui s'était réfugiée, plus éclatante que jamais, la beauté défunte d'Anahid, se pencha vers le héros dont les yeux demeurèrent clos. Les lèvres immatérielles frôlèrent le front couleur d'ivoire, couronné de cheveux blancs.

L'âme du guerrier partit dans ce baiser qui venait la cueillir. Sa tâche était finie, et sa vie, détournée de son but, devenait inutile et pesante...

A son tour, l'âme de l'Arménie venait délivrer son preux exilé.

. . . . . .

Vers la fin de son existence, Andranik avait formulé ce vœu :

— Mon plus cher désir est de reposer en terre arménienne, mais seulement lorsqu'elle sera libre, comme je l'ai rêvé durant toute ma vie. En attendant, je demande à être inhumé en France.

Cette volonté suprême fut exaucée.

En attendant que ses restes glorieux soient triomphalement ramenés en Arménie libérée, celui qui mérita le beau surnom de « Garibaldi arménien » repose sous l'une des dalles innombrables du Père-Lachaise où dorment tant d'illustres étrangers.

Tous ceux de ses compatriotes comme lui exilés à Paris qui l'ont connu, admiré et servi, lui ont voué un véritable culte et rendent pieusement à sa mémoire l'hommage dont elle est digne.

Puisse son exemple demeurer vivant dans la mémoire de ses frères de race et permettre à l'un d'eux de réaliser le rêve du grand patriote en menant à bien la tâche commencée, la tâche gigantesque et téméraire qui exige autant de foi mystique et pure que de vaillance!

FIN

Le prochain volume des **GRANDS ROMANS FILMÉS** aura pour titre :

LA QUARANTIÈME PORTE

Grand Roman d'amour et d'aventures, par MARC HEMSEY.

Édition : LES FILMS CÉLÈBRES.

Nos lecteurs en trouveront le début à la page suivante.

LA QUARANTIÈME PORT

Grand Roman d'amour et d'aventures, par MARC HEMSEY.

I

Sur l'immense toile de fond du désert, tapis d'ocre velouté, creusé de dépressions, mamelonné de dunes, ridé de vaguelettes de sable, coule, majestueux et calme, le Nil aux eaux glauques, dieu fécond, créateur d'abondance.

Inspirées, semble-t-il, par les larges plates-formes horizontales des chaînes arabiques, les constructions s'échafaudent, carrées, massives et fermées : cubes de pierres blanches terminés en terrasses, colombiers en pylônes ou dômes bulbeux des mosquées se détachant en arêtes brutales sur le bleu céruléen d'un ciel sans nuages...

Le Caire, la capitale de l'Egypte et le centre du commerce de l'antique vallée, le Caire avec l'étrange entassement de ses maisons mystérieuses, le labyrinthe de ses ruelles, la fraîche chanson de ses cascades invisibles par-dessus le mur des jardins clos.

Le Caire où l'on rencontre des gens venant de toutes les parties du globe : des Turcs, des Grecs qu'attachent au delta les industries du coton, du tabac et du blé ; des Français dépossédés de leur prépondérante influence, mais employés des grandes administrations, professeurs ou ingénieurs; des Anglais, landlords, fonctionnaires ou archéologues; des Suisses, pour la plupart hôteliers ; des Russes, des Allemands... échantillonnage de vingt races qui se côtoient pendant que, indigènes ou étrangères, toutes les religions se frôlent sans se pénétrer.

Coptes, protestants, orthodoxes ou juifs achètent, vendent, se livrent à cent trafics plus ou moins licites, se pillent entre eux en s'invectivant au milieu de l'énorme population grouillante dans la cohue polychrome des bazars.

Par un curieux contraste, ce que la partie moderne de la ville gagne chaque jour en confort et en élégance, fait ressortir davantage la magnificence séculaire de l'architecture arabe et le pittoresque des vieux quartiers. Bruits, couleurs, odeurs et poussières sont l'âme même de la civilisation égyptienne luttant contre la possessive et pratique Albion.

Dans le singulier amalgame des frustes et sobres fellahs, des bateliers nubiens, [illegible] muscles superbes, à la silhouette sculp[illegible]rale ; des Bédouins, menant aux confins [illegible] la plaine sablonneuse la vie nomade [illegible] patriarches de la Bible, tranchent les vê[illegible]ments de toile des Européens et les trad[illegible]tionnels voiles de gaze verte des Angl[illegible] Saxonnes en déplacement.

Cris d'âniers, prières de muezzins, app[illegible] de marchands, supplications d'infirm[illegible] vrais ou simulés, vociférations, disput[illegible] injures, lazzis, tout se croise, se heurte, [illegible] confond, s'entremêle pour former [illegible] brouhaha assourdissant qui livre le touris[illegible] étourdi à la rapacité cupide des mercant[illegible] yiddishs ou mahométans.

L'hiver septentrional ramène chaqu[illegible] année au Caire les favorisés de la fortun[illegible] que séduisent la pureté d'un firmamen[illegible] d'une luminosité exquise et un clim[illegible] salubre et chaud. Les divertissements mon[illegible] dains qui font de la voisine de l'ancienn[illegible] Memphis une sorte de prolongement de l[illegible] Côte d'Azur, alternent avec les excursion[illegible] pour snobs et les explorations pour oisif[illegible] blasés, et ce sont au milieu des solitude[illegible] grandioses qui nous ont transmis les témoi[illegible]gnages les plus impressionnants des siècle[illegible] engloutis, les théories lentes et profanes de[illegible] clients de l'agence Cook.

Terre brûlante, féconde, languide, où l[illegible] splendeur du décor et le désœuvrement d[illegible] désir exaltent jusqu'à la frénésie la jalousi[illegible] et l'amour ; terre de passion ardente, d[illegible] vengeance sauvage, de sang, de volupté e[illegible] de mort derrière la façade inanimée de[illegible] demeures.

Aux portes de la ville qui s'amuse, aim[illegible] et tue, les solitudes incommensurables éten[illegible] dent leur grand linceul pâle et pulvérulent [illegible] là où aboutit l'animation bruyante de l[illegible] cité commence le domaine immense d[illegible] passé. Abolies, disparues, emportées dan[illegible] le tourbillon des millénaires, les religion[illegible] disparues planent encore, obscures et mys[illegible]térieuses, comme persiste le souvenir étonn[illegible] des races puissantes ensevelies dans l'ombre [illegible] sous la marée envahissante des sables.

Parfois le hasard met un Bédouin nomade[illegible] ou un passant sur la trace d'une sépultur[illegible] inconnue. *(A suivre.)*

8407. — Imprimerie Charaire, à Sceaux. — 9-29.

La Collection

LES GRANDS ROMANS FILMÉS

publie de grands romans d'amour et d'aventures.

VOLUMES RÉCEMMENT PARUS :

LE RAYON POURPRE
SUZY SAXOPHONE
UNE FEMME DISPARAIT
LA PETITE FEMME DU FLORIDA
LE CRIME DE VERA MIRTZEWA

En vente partout : **3** frs **50** le roman complet.

Envoi franco de chaque volume contre 3 *frs* 50 *(Étranger* 4 *francs) adressés à* **MON CINÉ**, 3, *rue de Rocroy, PARIS (X^e^). — Compte chèques postaux :* 259-10.

Aucun envoi contre remboursement.

TOUS LES JEUDIS

MON CINÉ

16 PAGES GRAND FORMAT
- - TIRAGE DE LUXE - -

60 centimes le Numéro.

SES BIOGRAPHIES D'ARTISTES
SES ROMANS - SES ARTICLES
VARIÉS - SES ÉCHOS - FILMS
- - DOCUMENTAIRES - -
SES CONCOURS - SES BONS
REMBOURSABLES - ETC.

Vous avez la parole !

(Réponses à toutes les questions des Lecteurs.)

PRIMES GRATUITES

À TOUS LES ABONNES FRANÇAIS

Abonnement pour un an à **Mon Ciné:**
France : **30** frs ; Etranger : **30** frs (sans prime).

LE FILM COMPLET

paraît trois fois par semaine :
le MARDI, le JEUDI et le
DIMANCHE et publie un
roman-ciné illustré de nombreuses
photographies du film.

30 centimes

LE NUMÉRO

Abonnement pour un an au **Film Complet:**
France : **45** frs ; Étranger : **63** frs.

Adresser les lettres et mandats à l'Administration de **MON CINÉ** ou du **FILM COMPLET,**
3, rue de Rocroy, PARIS (X^e^). — Compte chèques postaux : 259-10.

Aucun envoi contre remboursement.

8508. — Imprimerie Charaire, à Sceaux — 8-29.